Maryan Novel

Comme une dune

Guy Boulianne, éditeur

Editeur en chef : GUY BOULIANNE
Lulu Press Inc.

© Copyright
tous droits réservés à MARYAN NOVEL
Toute reproduction interdite pour tous les pays

Pour toute communication :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

« La tendresse à donner ou à recevoir semble être un de nos besoins les plus fondamentaux.

La tendresse n'est pas un sentiment, c'est une qualité de la relation que nous pouvons offrir ou accueillir comme le plus précieux des cadeaux.

La tendresse est la sève vivifiante d'une communication proche »

- JACQUES SALOME

Maryan Novel

Comme une dune

A Macha, Zoé, Eugénie, Hugo, Mikaël,
Vincent, François, Paul…
Et tous les autres.

A ma mère, qui n'a jamais osé les lire,
A Madeleine, pour le bien qu'elle m'a fait,
A Mary, pour sa sérénité.

« Ces récits érotiques dénotent juste de l'envie d'écrire des mots,
des idées, des espaces et des personnages.
Elles sont toutes issues de mon imaginaire.
Aucune des situations n'a été vécue… Quoique… »

MARYAN NOVEL

Maryan Novel par elle-même…

« Au tout début, j'ai commencé à lire... Des tas de livres...

Ma maman alimentait ma bibliothèque régulièrement.

Je tenais régulièrement un journal, comme beaucoup d'ados, mais je n'appelais pas cela écrire, c'était juste pour le fun !
Avec les années, cette passion des mots ne m'a pas quittée.
L'année de mes 22 ans, un beau matin du mois de mai, j'ai pris une machine à écrire portative, de celles où les touches laissent des marques sur le bout des doigts à force de taper. J'ai frappé durant deux mois, sans discontinuer, pour aboutir à un roman policier, une sorte de psychothérapie, dirais-je maintenant... Je ne l'ai jamais publié, n'en voyant pas l'intérêt à l'époque, mais au fil des années, je me dis que je finirai bien par faire sortir de ces pages un livre relié... A suivre...

Puis quelques mois après mes 40 ans, ayant eu un jour une discussion avec un ami sur toutes les situations cocasses ou surréalistes que l'on peut rencontrer parfois dans la vie, je me suis remémorée un épisode qui m'avait laissée sans voix à l'époque... J'ai commencé à taper sur mon ordinateur, les mots venaient tout seuls... Ce fut mon premier texte érotique "L'inconnue du bus 69".

J'ai continué d'écrire des mots roses, des maux dits et des mots non dits, juste comme cela, pour moi... En surfant sur Internet, j'ai trouvé un site qui publiait des textes érotiques. A la lecture de certains, je me suis dit que les miens valaient ce qu'ils valaient mais qu'ils pouvaient aussi être publiés et lus par d'autres. J'ai mis trois d'entre eux en ligne. Des lecteurs m'ont envoyé des messages d'encouragement. Cela m'a fait bizarre, mais c'était flatteur pour l'ego, alors j'ai continué d'écrire...
Ainsi sont nées les nouvelles de Comme une dune...

Comme une dune... Ce titre n'est pas anodin. Les dunes sont en perpétuel mouvement. Où que l'on regarde, ce n'est jamais la même image. Il en va de même pour les textes que j'écris. Ce sont parfois des fantasmes, parfois du vécu, mais souvent, le plus souvent dirais-je, ce sont des images issues de mon imagination. Elles parlent de femmes, d'hommes qui se laissent aller à leurs pulsions, leur sensualité, leurs attentes, leurs fantasmes... Elles évoquent des lieux aussi, des moments de la journée, propices aux sentiments, à l'évasion, au sexe.

Et il y a les mots, ceux que l'on ose dire, ceux que l'on n'ose pas. Ceux avec lesquels on est tout de suite dans le vif du sujet, ceux qui ne laissent qu'entrapercevoir, laissant au lecteur son imaginaire pour vivre la suite.

Mes textes pourront choquer certaines et certains. Les mots sont parfois crus, parfois suggérés, mais ce sont ces mots-là qui me guident lorsque j'écris. »

MARYAN NOVEL

AU PETIT MATIN

Les camions poubelle font un bruit assourdissant en passant sous ma fenêtre. Cela m'a réveillée. Je suis en sueur. Il fait chaud depuis quelques jours. Juin à Paris. Moi je trouve que c'est un enfer. Les touristes tout juste débarqués des cars. Les gens qui ne pensent qu'aux vacances à venir. Le goudron qui colle sous les chaussures. La pollution plus palpable. Il faut que je bouge. Il faut que j'aille respirer l'air pur. Et puis il y a ce rêve, tous les jours. Même éveillée, j'y pense. Cela me rend bizarre. Je n'ai jamais eu de rêve érotique comme celui-ci. Aussi présent. Aussi fort. Un fantasme. Un fantasme que j'ai envie de réaliser.

Je me lève. Le réveil marque cinq heures. Il fait encore un peu nuit. Je passe sous la douche froide. Je mets une jupe ample sans rien dessous, un tee-shirt, une paire de ballerines et je sors. Rue du Renard. Rue Rambuteau. Place Sainte-Catherine. Il n'y a pas âme qui vive. Le quartier du Marais comme je l'aime. J'arrive Place des Vosges. Je la préfère à toutes les places de Paris. Elle est belle. Par son architecture. Par ses hôtes qui lui ont donnée ses lettres de noblesse : Victor Hugo qui vivait à l'angle là-bas, Colette qui venait y nourrir les chats errants, Chopin qui y avait un salon de musique… Moi j'aime m'asseoir sur un banc, sous un des tilleuls du petit jardin. J'aime prendre un livre. M'évader avec les mots. Lever la tête et entendre le rire cristallin d'un enfant qui glisse sur le toboggan. Sur cette place, tout est à voir. Les arcades, les magasins d'antiquaires et de soldats de plomb, les cafés très parisiens où l'on sent le café fraîchement moulu et où résonne le bruit du percolateur. Quand je viens ici, je fais le tour sous les arcades, je regarde les hautes fenêtres des appartements en enviant ceux qui y vivent, et je m'échoue sur le même banc. A côté de moi, il y a toujours ce même monsieur, âgé, les cheveux blancs. Il a une canne. Un panama posé très droit sur la tête. Je le verrais bien avec des guêtres.

Ce matin, il n'y a encore personne. Je flâne. Le café de l'angle vient d'ouvrir. J'entre et je commande un thé Darjeeling et un croissant. Il y a un homme, accoudé au comptoir. Il me sourit. Je lui rends son sourire. Il

a de très beaux yeux. D'un noir profond. Le style italien. Une trentaine d'années. Grand. Je sors un livre de mon sac, je me plonge dedans mais je sens le regard de cet homme posé sur moi. Je lève les yeux et je m'aperçois qu'il tente de lire le titre du bouquin. Je souris et lui montre. « Ça, c'est un baiser ». Le dernier Philippe Djian. Erotique. Sous un scénario policier, limite pornographique le livre. Du Djian comme j'aime. L'homme me sourit encore plus. Il prend sa tasse de café et d'un mouvement de tête me demande s'il peut venir s'asseoir à mes côtés. J'acquiesce. Je ne fais jamais cela d'habitude. Je suis plutôt du genre réservé. Mais ce rêve, ce fantasme qui me hante, me rend d'humeur libertine.

Il s'avance, prend une chaise et me tend la main. Je la serre. Elle est chaude et enveloppante. Douce aussi.

- Mikaël. C'est mon prénom. Et vous ?
- Sophie. Enchantée.

Je me sens drôle. Cette rencontre si tôt, c'est surréaliste. Il s'est assis à côté de moi et pas en face. Son genou colle ma jambe. Ce n'est pas désagréable. Il se tait. J'ai l'impression qu'il relit sans cesse la couverture du livre que j'ai posé à côté de moi. Je regarde dehors. Un rayon du soleil qui vient de passer au dessus des toits, se reflète sur la vitre. Sa montre sonne sept heures. Des voitures passent. Un homme promène son chien. Une femme marche à petits pas pressés. La ville s'éveille. Sa main s'est posée sur la mienne. Je le regarde, légèrement étonnée mais pas farouche. Je ne me pose pas de questions. Moi, si rebelle à ce genre de démonstration ; moi, si peu habituée à accepter la drague facile, je ne trouve même pas son geste déplacé. J'ai l'image de mon fantasme devant les yeux. Je lui souris. Son visage est calme. Sa bouche pulpeuse, ses yeux malicieux et pénétrants. Il prend le livre, le feuillette, trouve un passage, le lit et me le tend.

« Les rideaux étaient tirés. L'appartement était sombre. Ramon m'a serrée contre lui. J'y étais allée, disons, en traînant les jambes, la mine austère, mais je dois avouer que je ne regrettais rien. Le nez collé contre sa peau, la ceinture de ses bras autour de ma taille, j'ai failli laisser échapper un petit gémissement de plaisir qui m'aurait mise dans l'embarras. Deux secondes plus tard, mon bas de survêtement glissait avec une facilité effrayante le long de mes cuisses et les mains de Ramon plongeaient dans mon slip. Il fallait s'y attendre. J'ai levé une jambe et j'ai reposé le pied sur

une pile d'annuaires qui se trouvait là. Pourquoi tergiverser ? Etait-il encore temps de m'interroger sur ma conduite ? J'emmerdais Nathan avec ça, j'étais d'une jalousie terrible et j'étais là, les jambes ouvertes, en train de me faire sucer les seins par un petit mâle de vingt-cinq ans qui fourrait trois doigts dans ma chatte. Incroyable ? Plus j'y pensais, plus je trouvais ça dingue. Je devais être possédée par le démon ou alors j'étais complètement idiote. En fait, sous la graisse, il n'y avait pas une jeune fille au cœur pur mais une salope d'un genre assez ordinaire. Si vous voulez mon avis. »
(Ça, c'est un baiser. Philippe Djian. Editions Gallimard. Page 101)

Je laisse échapper un petit rire. Un peu niais. Cela m'excite assez de lire ce passage auprès de cet homme que je ne connais pas qui colle son genou contre ma cuisse et qui a sa main sur la mienne. Il se tait toujours. Il me regarde de ses yeux noirs, de son sourire entrouvert sur des dents très blanches. Dehors la ville bouge. Les gens passent. Les voitures affluent. Le soleil est levé maintenant. Il fera encore chaud. Je ne sais pas depuis combien de temps dure le silence entre nous. Moi je n'ai pas envie de parler. Je n'ai pas envie de l'écouter non plus. Alors je sors un carnet de mon sac, un stylo et j'écris : « J'ai envie de réaliser un fantasme avec vous. Ne me posez pas de questions. C'est vous, parce que c'est vous. Si vous acceptez, nous le ferons ici, sur cette place. Dans ce parc. Sur un banc. Nous le ferons et nous partirons chacun de notre côté, sans rien nous dire. Ok ? »
Il lit. Me regarde plus intensément. Il prend le stylo de ma main, le carnet et écrit :
« Et c'est quoi ce fantasme ? ». Je reprends carnet et stylo : « Baiser, le plus discrètement possible sur ce banc. Maintenant. Enfin s'il y a du monde autour c'est encore mieux. Pas de bruit. Pas de parole. Juste un acte. Juste un plaisir. »

Il sourit, me fait « oui » avec les yeux. Il se lève, va payer les consommations et m'attend sur le pas de la porte.

Nous sortons, entrons dans le parc mais il n'y a pas âme qui vive. Il n'est que huit heures et demie. Nous sommes ensemble depuis deux heures et je n'ai pas eu l'impression d'ennui durant tout ce temps.

- Un peu mort comme endroit.
- On peut aller se balader en attendant. Nous sommes mercredi. Dès neuf heures il y a du monde ici. J'ai envie qu'il y ait du monde. J'ai envie

que personne ne sache ce que nous faisons. J'ai envie de sentir le plaisir en moi et en toi mais comme si nous étions dans une bulle.
- Allons nous balader.
Nous traversons la rue, longeons les arcades. Il a pris ma main, très naturellement. Je le laisse me prendre la main, très naturellement. Nous donnons l'image d'un couple uni. Un couple qui flâne. Il s'arrête devant une galerie de peintures. Beaucoup de couples sur les tableaux. Il passe son bras sur mon épaule et je me surprends à poser ma tête contre le pli de son bras. Et il se penche sur moi. Il prend ma bouche et m'embrasse. Pas le baiser commun. Le baiser qui fait voir mille couleurs. Le baiser qui fait sauter le cœur. Je sens une pointe chauffée à blanc me transpercer le ventre. Le désir.

- Ça, c'est un baiser, dit-il.

Nous éclatons de rire. La glace est vraiment rompue. Je me serre contre lui. Il m'enveloppe de son bras. Et sa main glisse le long de mon tee-shirt pour attraper un de mes seins. Comme à chaque fois qu'il fait chaud, je n'ai pas de dessous. Mes seins sont libres sous le tissu. Il palpe et plaque sa paume sur ma pointe qui se dresse. D'où je suis, je vois une ribambelle de mômes qui traversent la rue avec leur mère, leur nourrice, leur père, pour rejoindre le jardin. Il y a des dames et des hommes plus âgés aussi, et des jeunes… C'est mercredi, beaucoup de gens ne travaillent pas. Le jardin va être comble et j'aime ça. Je prends la main de Mikaël et l'entraîne. Nous trouvons un banc, celui où je m'installe quand je viens ici. Sous le tilleul dont les feuilles vert tendre sentent bon.

Il s'assoit et je me mets à califourchon sur lui. Ma jupe très ample recouvre nos jambes. Je glisse une main entre nos deux corps et la passe sous l'élastique de ma jupe. Là je défais les boutons de son pantalon, écarte son caleçon et sort son sexe qui est déjà en érection. Je me soulève un peu et m'empale sur lui, d'un coup. Je le regarde dans les yeux. Il me sourit, attrape ma bouche et mords mes lèvres. Je ne bouge pas pour le moment, laissant son sexe gonfler encore en moi. Et puis imperceptiblement, mes deux mains nouées derrière sa nuque, mes avant-bras reposant sur ses épaules, je commence un léger mouvement circulaire avec mon bassin. Nos deux bouches sont toujours collées. Nos langues ne se touchent pas mais nos souffles sont courts et j'ai l'impression qu'il me fait l'amour aussi avec sa bouche tant ses lèvres sont douces et chaudes, présentes, insistantes. Nous nous sommes assis sur le bout du banc et j'espère bien que quelqu'un viendra se mettre à côté de nous.

Mon fantasme n'aurait pas la même saveur si nous devions faire cela seuls en solitaires. Je bouge d'avant en arrière, frottant mon pubis contre le sien. Les boutons de son jean me font mal sous les cuisses mais je m'en fous. Pour le moment, il me baise. Pour le moment, rien ne compte que le plaisir que je vais avoir. Plaisir de faire ça ici. Plaisir que je ressens au fond de moi.

Des enfants passent en courant autour de nous. De loin, nous devons passer pour deux amoureux qui s'embrassent. Personne ne fait vraiment attention à nous. Mon banc a cela de bien qu'il me permet de voir tout ce qui se passe autour. Je vois les mères, les nourrices, les pères qui discutent entre eux, les personnes plus âgées qui lisent le journal ou donnent des graines aux pigeons, les jeunes plongés dans des livres ou révisant des cours. Tout ce monde, qui autour de nous, vit comme si de rien n'était et nous, là. Lui avec son sexe dur en moi. Moi, bougeant mon corps comme un reptile, au ralenti, sentant ma sève qui ruisselle, mes seins qui se dressent, les pointes que je colle contre son torse, ma bouche prise d'assaut par ses baisers. Moi qui vais jouir là. Dans ce jardin. Sur cette place que j'aime tant. Avec cet inconnu. Avec ce joueur qui accepte le défi que je lui lance. Avec cet homme que je remercie silencieusement de me permettre de réaliser ce fantasme qui m'obsède depuis des jours.

Mon mouvement devient plus appuyé, plus lascif aussi. Je sens déjà les lames de fond qui vont me propulser vers le bonheur. Il ne bouge pas. Il m'embrasse. Prend ma bouche, mes lèvres, passe sa langue entre mes dents, trouve la mienne, l'enroule autour, l'aspire, la mord. Je ne sais plus si le plaisir est plus fort en haut de mon corps ou en bas. Je commence à perdre la notion du temps, de l'espace. Mes mains serrent sa nuque, mes ongles s'incrustent dans sa peau. Il a posé ses mains autour de mes reins et il me fait aller et venir, d'avant en arrière, tout doucement.

Personne ne peut nous voir. Tout le monde nous voit en fait, mais personne ne peut imaginer ce qui se passe entre nous. Personne. Et si ?... Non ! Personne ! Mais j'ai peur aussi ! Peur et envie de ce danger, de cet exhibitionnisme, de cette violence, de cette rencontre, de comment je vais me sentir après, de la honte… Non je n'ai pas peur de la honte. Je fais cela parce que c'est comme un jeu, un défi, une aventure, un exploit. Un fantasme, rien de plus qu'un fantasme. Pas pire qu'un autre, juste mon fantasme.

Son souffle, sa bouche, tout en lui me montre qu'il est proche de la

jouissance, alors je me laisse aller, je me laisse, moi aussi, envahir par la vague. Elle monte. Elle me transcende, me transperce, m'ensevelit, me parcoure, me fait vibrer de la tête aux pieds. Et elle explose. Là. Nue. Soudaine. Forte. Puissante. A son apogée.

Nos bouches sont toujours collées, son souffle est comme le mien, rapide et chaud. Il me sourit avec ses lèvres, me sourit avec ses yeux, me sourit avec son corps, en appuyant plus fort ses mains sur mes hanches, en me serrant contre lui. Je sens son sexe moins dur en moi. Je regarde autour de moi. Je m'aperçois que le vieux monsieur est venu s'asseoir à nos côtés. Il tourne son panama entre ses doigts. Ses cheveux blancs lui donnent l'air d'un saint ayant une auréole. Il me regarde, me sourit et me dit :

- Il fait beau encore aujourd'hui. C'est agréable ce jardin, n'est-ce pas mademoiselle ?
Tout à fait, Monsieur ! Un beau mois de juin !

Et j'éclate de rire, il rit avec moi et le monsieur aussi rit doucement… J'attends que son regard s'en aille de nous, je me soulève, repasse mes mains sous l'élastique de ma jupe, referme la braguette de son pantalon, me lève de ses genoux, pose un dernier baiser sur ses lèvres et m'en vais en chantonnant. Je me retourne, il est là.
Assis dans la même position. Mikaël. Joli prénom. Joli prénom pour un fantasme.

Place des Vosges. En ce mois de juin ensoleillé. J'ai réalisé un de mes fantasmes.

Place des Vosges. Celle que je préfère de toutes les places parisiennes. Elle restera gravée dans ma mémoire à jamais. Comme une photo. En noir et blanc. Une photo de cette place au petit matin. Un petit matin de printemps.

ELLE ET UN RÊVE

Contre-jour.

Elle, debout contre le mur de l'entrée, sûre d'elle.
Moi, face à elle, tremblante de timidité.
Envie.
D'elle.
De nous.
Son sourire me fait fondre. J'en frémis.
Ses yeux qui se moquent me foudroient sur place.
Profond émoi. Mon cœur s'emballe.
Elle sait. Je sais.
Il va se passer ce que je redoute et espère tant.
Soleil rasant : miroitement dans ses cheveux.

Travelling.

Elle bouge, s'approche, sûre d'elle comme si elle avait fait cela toute sa vie.
Moi, pétrifiée, immobile, attendant qu'elle fasse le premier geste.
J'en serais libérée.
Son visage à quelques centimètres du mien.
Ses yeux dans les miens.
Sa main fait douce sur mon épaule.
Sa bouche prend la mienne.
Libération.
Mes mains retrouvent vie. Mon corps ondule contre le sien.
Son ventre contre mon ventre, ma cuisse écarte les siennes.
Nos vêtements volent…
Soleil éblouissant : miroitement de nos corps nus.

Fondu au noir.

Sa main sur mon ventre. Apaisement
Son murmure à mon oreille, ses mots dits d'une voix qui me ferait pleurer.
Ma voix rauque répond.
Ma main dessine son visage.
Nos corps alanguis.
Respiration.
Soleil couchant : miroitement de notre plaisir.

COMME UN AVION SANS ELLE

Pour V. et Z.

Enzo rentrait tard la plupart du temps mais ce jour là il était en congé et Inès devait arriver de la Côte d'Azur avec son amie de longue date, qu'il ne connaissait pas, mais dont elle lui avait tellement parlé.

Elles avaient roulé des heures sur les routes de la Côte, sous une pluie battante et un vent d'Est qui faisait ballotter la voiture. Elles avaient passé des heures à parler, encore et encore, du passé, du présent et de l'avenir qu'elles désiraient. Elles se connaissaient depuis des années, presque vingt ans. A l'arrière, la petite fille dormait, ses cheveux blonds posés comme une auréole autour de sa tête. Cela faisait des mois qu'elles ne s'étaient pas vues, juste quelques appels téléphoniques pour se tenir au courant. Elles n'avaient pas besoin de plus que cela pour savoir que leur amitié était toujours sans tâche.

Enzo était allé en ville pour s'offrir un cadeau bien particulier. Il en mourait d'envie depuis des semaines. Inès ne pensait pas qu'il trouverait ce qu'il cherchait dans cette ville de province.

Elles arrivèrent, la nuit était déjà tombée depuis des heures. L'une prit les bagages dans le coffre, l'autre la petite endormie dans ses bras. En haut pas de lumière. Il devait dormir. Il avait préparé la chambre d'amis, mis de l'encens. Pensant qu'elles parleraient des heures, pour ne pas réveiller la petite, il s'était endormi dans le salon, leur laissant leur chambre. Inès aimait bien dormir dans le canapé avec lui. La couche plus étroite que leur lit, elle adorait se blottir contre lui, sentir sa chaleur et son odeur si proches. Elle emmêlait ses pieds aux siens, calait sa tête contre son épaule, caressant distraitement son torse, écoutant les battements de son cœur qui s'amenuisaient au fur et à mesure que le sommeil l'emmenait. Elle passa par le salon pour aller ouvrir la porte de la chambre donnant sur le palier. Elle se cogna contre un meuble, réprimant un cri de douleur. Il bougea dans son sommeil. Elle posa un baiser sur son épaule nue.

Jade posa sa fille dans le lit, entreprit de la déshabiller le plus délicatement possible. Elle remonta la couette sur elle. Elle se déshabilla à son tour. Inès ressentit, comme depuis des années, une brûlure dans son ventre. Elle désirait ce corps à chaque fois qu'elle le voyait. Pas un gramme superflu. Même pas une trace de grossesse. A peine hâlé. Et ce parfum si caractéristique qu'elle connaissait depuis des lustres. Elles se sourirent, complices. Jade s'agenouilla devant elle et prit sa tête dans ses mains. Elle approcha son visage et l'embrassa sur les lèvres. Inès frémit de la tête aux pieds. Elle se lova contre son amie, humant son cou, défaisant le catogan qui retenait les longs cheveux blonds. Jade fit passer le tee-shirt par-dessus sa tête, défit fébrilement les boutons du jeans, le fit glisser avec le string jusqu'aux pieds, ôta l'agrafe du soutien-gorge. Elles étaient nues l'une et l'autre, leur peau parcourue de frissons. Inès se leva, prit un bougeoir sur une commode, chercha son briquet dans son jean, alluma la bougie et prenant la main qui se tendait, elle sortit dans le couloir. Elle ouvrit la porte de la chambre. Mais avant qu'elle n'y entre, Jade murmura à son oreille :

- Montre le moi !
- Quoi ?
- Lui !

Elle sourit, et toujours se tenant par la main, nues comme au premier jour, elles se dirigèrent vers le salon. Elles n'allumèrent pas. Jade s'approcha, ombre tremblante dans la lueur de la bougie, vers l'homme endormi.

- On dirait un gros bébé, regarde ! Dit-elle en pouffant
- Chut ! Tu vas le réveiller ! Oui, c'est un gros bébé, regarde, on dirait qu'il va prendre son pouce ! Il est mignon, hein ?
- Il est drôle, rasé comme cela. Il a l'air tout doux. Je peux toucher tu crois ?
- Essaie, tu verras bien ! Mais si tu le réveilles il va être grognon !
- M'en fous ! J'en ai maté des plus durs que lui ! Répondit Jade dans un sourire.

« Ensorceleuse » pensa Inès qui la connaissait bien. Elle attendait, la bougie levée assez haut pour diffuser une lumière mordorée dans toute la pièce, que son amie réveille Enzo ! Elle savait qu'il allait halluciner en les voyant nues devant lui, quasi offertes. Elle se mit à rire. Il bougea, se retourna, ouvrit les yeux, papillonna, sa main frotta sa joue qui crissa sur

la barbe naissante et il sursauta, s'asseyant dans le lit, n'en croyant pas ses yeux !

- Bonsoir, dit Jade. Enchantée. Moi c'est Jade. Toi c'est Enzo je suppose ?
- Heu… 'Soir… Mais vous êtes là depuis quand ?
- Depuis deux heures, gars ! On te regarde dormir ! On n'a rien trouvé de mieux à faire !
- Ah ouais ? Moi j'ai bien un autre truc à proposer, vous avez l'air en forme là non ?
- Ah oui ? Et c'est quoi ton truc ? Je te vois venir…

Posant sa main au niveau du ventre d'Enzo, où une excroissance pointait sévèrement, elle répliqua :

- Déjà ? Ah oui ! Déjà !

Inès éclata de rire. Jade souleva la couette pour vérifier ses dires. Enzo bandait comme un fou. Sa maîtresse et l'amie de sa maîtresse pour lui tout seul. Il croyait rêver ! Un vieux fantasme qui risquait de se réaliser. D'un regard il interrogea Inès. Voulait-elle aller plus loin ? Etait-elle prête à jouer à un jeu qui pouvait devenir dangereux ? Que cherchait-elle en faisant cela avec lui ? Ils étaient libres et s'étaient toujours dit que leur relation pouvait enfreindre les lois de la convention, mais là… « Et puis, après tout elle sont nues devant moi, sans aucune gêne, elles se connaissent bien toutes les deux, ont été un couple des années auparavant, si elles me proposent ça c'est qu'elles en ont discuté entre elles ! » pensa-t-il, sentant la main de Jade soupeser son sexe. Il banda plus fort. Inès leur proposa d'aller dans la chambre, le lit était plus grand, plus accueillant, c'était plus insonorisé que le salon, cela ne risquerait pas de réveiller la petite… Il se leva, son érection pointant droit devant lui.

- Impressionnant ! Je suis agréablement surprise, dit Jade, en flattant le sexe entre ses doigts.
- Je t'avais prévenue qu'il était mignon de partout, répliqua Inès
- Arrêtez les filles, vous allez me faire rougir là… Vous me permettez de prendre une douche ? Je vous laisse toutes les deux quelques minutes et j'arrive…
- On va s'ennuyer ! Ne tarde pas ! Dirent-elles en chœur, se prenant par la taille et s'embrassant à pleine bouche.

Il fila sous la douche, elles entendirent l'eau couler. Elles marchaient enlacées, tanguant de droite et gauche dans le couloir. Entrèrent dans la chambre. Le lit était d'une taille peu commune, fait sur mesure : deux mètres sur trois ! Elles tombèrent dessus, leurs langues jouant une farandole, leurs mains dansant sur leur peau, elles se retrouvaient. Inès se leva, alluma des bougies partout dans la pièce, mit une musique qu'elles aimaient toutes deux et revint se coucher sur le lit. Jade, les bras relevés derrière la tête lui lança :

- Tu es belle tu sais ? Les années te vont bien !
- Merci… Tu n'as pas changé toi, par contre. Toujours aussi androgyne ! J'aime toujours ça. Ton corps m'a toujours rendue folle, tu le sais, garce !
- Viens… J'ai envie…

Inès écarta les cuisses de son amie et plongea avec délice dans les odeurs intimes, les méandres secrets, sentant le corps se cambrer au rythme du jeu de langue qu'elle imposait. Il arriva à ce moment-là, ruisselant d'eau, le sexe toujours dressé. Il s'appuya contre le mur. Ne disant rien, il s'emplissait les yeux. C'était la première fois qu'il voyait deux femmes s'aimer. Il n'en perdait pas une miette, se caressant doucement, sentant ses couilles durcir. Il traversa la pièce sur la pointe des pieds, ouvrit un tiroir de la commode et prit son cadeau. Il l'avait nettoyé, désinfecté. C'était un gode énorme, d'une trentaine de centimètre et d'un diamètre imposant de huit centimètres, vert bouteille, en latex moulé, avec des rainures tout le long. Il avait fait une quinzaine de sex-shop pour le trouver. Il était heureux. Deux femmes et un accessoire fétiche pour lui ou elles. Il sortit un pot neuf de vaseline. Il n'avait pas lâché des yeux le spectacle. Inès fouillant, s'enfouissant dans le sexe de Jade qui gémissait, les yeux fermés, le corps bandé comme la corde d'un arc.

Il s'approcha silencieusement, posa le gode par terre, s'assit sur le lit, passa sa main dans le dos et sur les fesses d'Inès. Il avait du mal à le reconnaître, elle mettait une ardeur à lécher son amie qu'il ne lui connaissait pas. Elle tourna la tête vers lui, épanouie… Lâchant l'écrin de nacre, elle prit la bouche d'Enzo et ce baiser, au goût intime de Jade, lui fit couler du feu dans les veines. Jade ouvrit les yeux, les regarda, avança la main pour caresser ce membre si dur qui se trouvait à côté d'elle. Elle allait doucement, faisant connaissance, partait du gland sur lequel elle passait son pouce, vers la base où les poils avaient été soigneusement rasés. C'était doux, chaud et vibrant. Ils s'allongèrent tous les trois, imbriqués les uns dans les autres, les corps se touchant, se chevauchant,

s'alanguissant au fil des caresses, des peaux qui se frottaient, des lèvres qui se trouvaient, des bouches qui se buvaient. Inès et Jade sentaient leurs sexes s'ouvrir et se fermer en rythme, Enzo avait le ventre qui faisait presque mal tant son membre était tendu et ferme. Pendant un long moment, ce ne fut que visites, partage, échanges. Ils ne savaient plus qui était à qui, ils prenaient ce qui passait à portée de leurs mains, de leurs bouches, tous leurs sens en éveil, « sensualisés » et érotisés à l'extrême.

Enzo n'en pouvait plus d'attendre, il voulait entrer en elles, les posséder toutes les deux. Il plaqua Inès sur le dos, remonta ses jambes sur ses épaules et l'enfila d'un coup, une seule ruade vers le fond. Elle gémit. Jade s'approcha, caressa les couilles, touchant le petit trou d'Inès en même temps, sentant qu'il s'ouvrait sans peine, elle entra un doigt, puis deux quand elle entendit les gémissements de plaisir de son amie. Enzo continuait ses allers-retours à un rythme de croisière, sentant que Jade, experte appuyait sous ses couilles pour l'empêcher d'éjaculer trop vite. Il avait les reins, le ventre, la tête en feu. Inès, le visage contracté par le plaisir, accompagnait ses mouvements avec son bassin, comme si elle avait voulu avaler complètement ce sexe en elle ! Jade lui ouvrait le cul d'une belle manière, entrant trois doigts et tournant pour dilater encore. Elle demanda à Inès de se mettre à quatre pattes. Enzo attrapa le gode et le posa à l'orée du trou, n'arrêtant pas d'enfourner son sexe dans le con mouillé. Ils posèrent leurs deux mains sur le gode et poussèrent doucement. C'était vraiment gros. Jade prit la vaseline, en enduisit l'extrémité de l'accessoire, en tartina le trou d'Inès et ils recommencèrent. Cinq centimètres entrèrent sans difficulté. Inès feulait. La queue d'Enzo sentait le gode à travers la paroi si fine qui sépare les deux orifices et cela le fit bander de plus belle. Ils continuèrent, Jade et Enzo à creuser un sillon dans le ventre d'Inès, poussant, enlevant, repoussant, faisant ressortir cet objet de plaisir. Ils en entraient plus de quinze centimètres, dilatant totalement la chair, qui se contractait sous la poussée et avalait sans difficulté l'engin.

Leurs mains à l'unisson, leurs bouches se cherchaient et leurs langues s'attrapaient. Inès ne savait plus qui était en elle, Jade ou Enzo… Elle criait, gémissait, se tordait, sentant monter des ondes, des vibrations, des lueurs dans son ventre. L'orgasme arriva sans la prévenir, brutal, fort. Elle faillit perdre connaissance. Son souffle s'arrêta, puis reprit. Enzo n'avait pas encore éjaculé, Jade se mit sur le dos, se glissant contre les fesses d'Inès, sortant le sexe de l'homme de la cavité de son amie, elle se l'enfila. Enzo continua sur le même rythme, Inès lui léchant les couilles

avec assiduité, cela accroissait son plaisir. Il ne tiendrait plus si longtemps : il éjacula dans un grognement primitif tandis que Jade prenait le gode pour remplacer le sexe devenu mou. Inès prit la relève, faisant entrer et sortir l'objet à un rythme d'enfer qui emmena Jade vers un orgasme rapide et intense. Ils se retrouvèrent enlacés, reprenant leur souffle. Puis Inès prit le gode, l'enduit de vaseline, et soulevant les jambes d'Enzo, l'appliqua contre son trou.

C'était un cérémonial qu'elle connaissait par cœur. Enzo adorait se faire sodomiser. Il le faisait lui-même, quand il était seul, sous la douche, accrochant les différents godes qu'il possédait, comme des ventouses, sur le sol mouillé et se les enfilant jusqu'à la jouissance qu'il recherchait. Il dilatait facilement et n'était pas avare quand il fallait prendre les meilleures positions qui lui permettaient d'atteindre le plaisir.

- Jade, viens m'aider. Tiens lui les jambes.
- Ok. Purée j'adore cette soirée !

Elles s'embrassèrent, Enzo les regardant, attendant le moment où l'engin énorme qu'il n'avait pas encore essayé s'enfoncerait en lui, déclenchant un désir encore plus fort.

- Je te suce, tu veux ? demanda Jade
- Hum… Oh oui ! Vas-y ! Inès va te montrer…

Inès s'approcha de la queue de son homme, la prenant entière dans sa bouche, puis la ressortant pour commencer à la lécher comme une glace, à grands coups de langue, de haut en bas, aspirant le gland. Enzo gémissait. Il avait mis la main dans les cheveux d'Inès, pour sentir encore mieux la caresse buccale. Jade prit le relais, avec une ardeur nouvelle. Cet homme, offert, qui leur donnait son cul, cela l'excitait encore plus. Elle sentait son sexe palpiter et mouiller comme jamais. Elle prit la main d'Inès pour lui montrer dans quel état elle était. Inès en profita pour lui branler le clito déclenchant des sursauts qui se répercutaient sur le rythme que Jade avait adopté pour sucer Enzo.

- Oh, c'est trop bon les filles ! Prenez-moi le cul s'il vous plait ! J'ai trop envie !

Inès appuya le gode à l'entrée déjà dilatée. Elle imprima un mouvement circulaire et il entra d'un coup de cinq centimètres, faisant gémir Enzo.

Elle le retira complètement puis le rentra de nouveau. Plus loin. Plus fort cette fois ci. Jade regardait sans en perdre une miette, se caressant le clito, entrant deux puis trois doigts en elle, suçant la queue avec force, la rendant raide et droite. Elle allait au fond de sa gorge, elle ouvrait alors plus grand la bouche pour l'engloutir totalement, la relâchait et donnait des petits coups de langue sur le gland et le long de la hampe. Enzo avait fermé les yeux, il soupirait d'aise, attrapant les cheveux de Jade, jouant avec les boucles, appuyant sur la tête pour qu'elle le tête encore plus loin ! Dans son cul, le gode entrait et sortait, pas encore tout au fond, Inès jouait avec ses sens !

- Plus loin ma douce ! Plus fort et plus loin ! J'aime quand tu me le mets bien profond !
- Patience mon amour, patience… Laisse-nous savourer l'instant !

Et elle entrait et sortait le gode qui luisait, accélérant la cadence. Quinze centimètres. Elle poussait de toutes ses forces à chaque fois que le trou se contractait pour éviter qu'il ne sorte totalement et parce qu'elle savait que le plaisir était encore plus grand pour Enzo. Elle poussa encore de l'avant. Vingt centimètres étaient à l'intérieur maintenant. Enzo contractait tous ses muscles, gémissant, l'intimant d'aller plus profond encore. Elle prenait son temps, se calant sur le rythme de Jade qui l'avalait. Jade qui n'était pas loin de l'orgasme à force de se branler. Elle prit la main d'Enzo, la mit entre ses cuisses, il prit le clito entre deux doigts et tourna en serrant. Elle cria, de douleur et de plaisir mêlés. Alors Inès accéléra, sentant que Jade allait jouir, elle avait envie de les voir prendre du plaisir en même temps. Voyeuse, elle adorait regarder le visage des gens pendant l'orgasme, cela la rendait folle elle-même. Elle poussa encore le gode vers l'intérieur, le ressortant presque entièrement, le rentrant à nouveau. A chaque poussée elle gagnait un centimètre. Il disparaîtrait bientôt dans le ventre d'Enzo. Et lui, bandant et dilaté, le regard posé sur elle, totalement offert, sentait qu'il allait jouir.

- Maintenant ! Je vais jouir ! Lança-t-il dans un souffle
- Attends-moi ! dit Inès.

Elle écarta la tête de Jade et tenant toujours le gode entré dans son cul, elle chevaucha tête-bêche le corps d'Enzo, s'empalant jusqu'au fond du ventre sur son sexe dressé ! Jade prit le gode des mains de son amie et continua l'assaut pendant qu'ils jouissaient tous les trois dans un râle de plaisir.

Continuant caresses et baisers d'une tendresse et d'une douceur infinies, ils s'endormirent à l'aube, repus, heureux et épanouis, se promettant de ne jamais recommencer ce trio, pour en garder l'image intacte.

BAISÉ

Il avait décidé de tout quitter. Paris, son froid, sa pluie, sa pollution et son stress. Il partirait vers le sud. Vers le soleil.

De toute façon rien ne le retenait ici. Camille l'avait quitté deux mois plus tôt pour un autre homme. Plus mûr, avait-elle dit, en lui embrassant la joue, les dernières toiles qu'elle avait peintes sous le bras. Du coup, il avait passé des jours à errer dans les rues, dans son appartement. Il avait pleuré. Des fois. Pas trop. Il avait mangé n'importe comment, dormi même sur les bancs des jardins publics. Cet appartement il le détestait de toute façon. Maintenant qu'elle n'était plus là, il lui faisait horreur.

Il prit un grand sac à dos. Le remplit de trucs divers, 2 jeans, ses baskets, des t-shirts, des pulls, deux livres, un carnet vierge, un marqueur noir, son duvet et un tout petit tableau qu'avait peint Camille pour lui. Il mit son blouson sur son dos, ferma la porte à clé, sans même un regard pour ce lieu où il avait vécu dix ans. Il descendit l'escalier. Il reviendrait certainement un jour. Quand ? Il ne le savait pas et s'en foutait. Après tout, il n'avait jamais été matérialiste.

Il entra dans la bouche de métro. Il sourit à une nana qui le croisait dans l'escalier. Elle était blonde, pas mal foutue. Elle fit la moue et détourna la tête. « Putain, ce sont vraiment des garces des fois, se dit-il avec amertume »

Il n'avait pas baisé depuis que Camille était partie et même, s'il ne comptait pas les dernières fois avec elle où elle le repoussait au bout d'une étreinte, il n'avait pas baisé depuis… pff… des mois ! Des jours même il avait une érection tellement violente qu'il avait l'impression qu'on lui arrachait le sexe ! Il entrait dans le premier café venu, allait au toilettes et s'offrait une petite branlette maison ! Mais bon, la branlette cela ne remplace pas un vagin, un cul, des seins. Ah ! Les seins de Camille! Ils étaient vraiment beaux et ils aimaient qu'on les morde, qu'on les masse, qu'on s'en remplisse les yeux, la bouche et les mains. Ils se

dressaient, fiers, la pointe si durcie que Camille l'implorait pour qu'il les tète.

Il prit le métro et descendit à la Porte d'Orléans. Il marcha sans se retourner jusqu'à l'entrée du périph'. Porte d'Orléans, cela sentait déjà bon le soleil. Il ramassa un carton qui traînait par terre. Prit le marqueur dans son sac et inscrivit : LE SUD (EST ou OUEST). Voilà c'était clair au moins !

Il marcha un peu pour dépasser les autres stoppeurs qui étaient là. Toutes les destinations, des villes de France mais aussi des noms exotiques comme Barcelone, Madrid, Rome ou Florence. Y'avait même un mec qui avait marqué Dakar ! Il n'avait pas peur d'attendre des années lui !

Il se posta juste devant la pancarte barrée de Paris. Posa son sac à ses pieds et se mit dans la position du stoppeur enragé : un pouce vers le haut, le bras tendu, la pancarte dans l'autre main contre son buste. Les voitures défilaient. Les mecs ou les nanas dedans avaient des têtes toutes grises, des têtes de cons. Il n'aimait pas les gens en général. Un ramassis de connerie humaine, pas un pour rattraper l'autre. Lui son truc c'était le délire, mais personne ne le comprenait vraiment. Toutes ses copines le traitaient de fou. Bon c'est vrai, il parlait de trucs de fou, il aimait baiser comme un fou, il avait des lubies sexuelles de fou, il écoutait des musiques de fou que personne ne comprend, des trucs de punk, un peu trash.
Mais il savait aussi aimer. Passer des heures à regarder un corps de femme. Le caresser juste avec ses yeux. L'embrasser, le lécher, le mordre, le sentir. Il aimait laisser errer ses mains dans tous les trous, sur tous les muscles, la peau, les creux, les plis. Il avait des mains de pianiste, longues et fines, épatées au bout. Les femmes, elles criaient sous ses caresses. Souvent, elles avaient les larmes aux yeux tellement il les faisait jouir rien qu'en les caressant. Ouais, il savait aimer ce con, mais personne ne voulait le croire. Il aimait aussi sentir son sexe dans le corps des femmes. Le sentir devenir raide et dur. Le sentir frémir. Il aimait les prendre avec douceur, leur emplir le con et le cul. Il aimait jouer avec leur clito, le bouffer, le tordre. Il aimait aussi les attacher, les laisser comme cela, juste à les regarder essayer de trouver une position qui ne ferait pas trop mal. Il aimait les voir gémir, il se caressait le gland, la queue en les regardant et ça les excitait ces femmes. Ouais, il savait les aimer, putain !

Mais aucune ne restait bien longtemps. Elle le traitait de taré, de dépravé, de fou, de macho, de connard. Lui il souriait. Il pleurait des fois un peu quand une partait après quelques mois et que son corps restait gravé dans son crâne et que sa queue lui faisait mal tellement il bandait en y repensant. Il était fou mais il savait qu'un jour il trouverait une nana qui l'aimerait vraiment. Au fond, aucune de toutes celles qu'il avait eues n'avait compris qu'il était un grand sentimental. Lui il voulait baiser une femme, qu'elle l'aime pour ça et même il était prêt à accepter un môme. Un sentimental quoi !

Il y avait deux heures qu'il était là, sur le bitume, à respirer les odeurs des pots d'échappement. Heureusement il faisait beau et pas froid, il aurait rebroussé chemin sinon. Il entendit un bruit différent. Un bruit de moteur de grosse bécane. Il tourna la tête et vit arriver un monstre. Une Harley Davidson. Un joyau. Il sourit et … la moto stoppa à deux mètres de lui. Le mec, dessus, était habillé tout en cuir noir. Un mec fin, mince avec un casque noir et une visière noire aussi. Il lui tendit un casque et lui fit signe de monter. « Putain, t'imagines le truc ? Faire la route en Harley… Waouh ! » Il mit son sac sur ses épaules, serra les lanières, mit le casque et enfourcha l'engin. Le pied. Un vrai fauteuil. Un moteur qui ronronnait comme un gros chat. Le mec lui prit d'autorité les mains et les plaça autour de sa taille. L'accélération lui coupa un peu le souffle. Il s'appuya contre le dos du mec. Et vas-y ma poule, roule !

Ils en bouffèrent du bitume. Des kilomètres. Sans dire un mot. De temps en temps le mec s'arrêtait dans une station service. Il allait pisser et revenait. Il n'enlevait pas son casque, ne remontait même pas sa visière. Un fantôme. Il ne parlait pas. Et ils reprenaient la route. Lui toujours accroché à la taille du mec qui lui avait passé une paire de gants. Le soleil commençait à décliner. Les paysages étaient beaux souvent. De l'herbe encore verte. Des arbres. Il n'avait pas vu de nature depuis des années. A Paris, y'a pas d'herbe, ou pelée et des arbres prisonniers dans des trucs en fer. Ce n'est pas la nature. Il souriait sous son casque. Il était heureux, il sentait que la chance allait tourner. Il allait vers une destination, rien ne l'empêcherait de changer de lieu quand il en aurait envie. Il savait bosser, il prendrait des trucs pas compliqués, des trucs physiques. Des trucs où faut pas réfléchir. Et puis il se trouverait des petites nanas à baiser. Ouais. Il les baiserait toutes.

Le mec sortit de l'autoroute à la hauteur de Cahors. Le soleil jetait des rayons rouges. Le soir tombait peu à peu. Il pensa que le mec allait le

laisser au péage mais non, ils passèrent les guérites. La moto s'engagea sur une nationale et puis une petite départementale. « Cool, il m'emmène bouffer chez lui ! Bien. », pensa-t-il. La route devenait plus abrupte. Ils grimpaient une colline, arrivé en haut le paysage lui coupa le souffle. Il ne pouvait pas entendre le chant des cigales à cause du moteur mais il était sûr que ça devait crever les tympans. La moto ralentit et s'engagea dans un sentier. Le mec regardait la route, hyper concentré. Il guidait son engin d'une main de maître. Il n'avait pas décroché un mot depuis Paris mais lui, il s'en foutait, il était pas là pour faire « salon » il était là pour aller dans le sud. Et le sud il y était là. Ca sentait l'eucalyptus, la terre mouillée aussi.

Le gars tourna son guidon et ils entrèrent dans une forêt. Un truc bien touffu mais avec un petit chemin tout juste tracé dans les herbes hautes. Là il commença à se demander où ils allaient mais bon, personne ne l'attendait nulle part. Il avait le temps et puis, le mec n'habitait peut-être pas si loin après tout. Il fit confiance.

Quand même au bout d'un moment, il se demanda où ils étaient. Les arbres avaient disparus… On ne voyait plus grand-chose, la nuit était tombée et il avait l'impression d'être dans un défilé. Cela faisait comme une grotte. Sombre, dans les tons rouges. Y'avait des plis et des replis de roche quand les phares trouaient la nuit. Il commença à flipper un peu. « Tu vas voir que je suis tombé sur un fêlé ! Il va me flinguer ou je sais pas quoi ! Putain le délire ! »

Il tapa sur l'épaule du mec et lui dit bien haut :

— Hey mec, on va où là ?

Le mec tourna la tête, souleva sa visière et là, putain… c'était pas un mec mais une nana ! Une putain de gonzesse ! Pis pas une moche, une super canon ! Il n'en revenait pas. Il avait fait tout ce chemin avec une putain de nana canon et il n'avait rien vu ! Quel con !

La fille arrêta la moto dans un endroit vraiment bizarre. On aurait dit une caverne. Cela sentait un peu drôle. Un peu fade, un peu comme une odeur de marée. Pourtant y'a pas la mer vers Cahors… Elle enleva son casque, elle avait des cheveux noirs presque bleus tellement ils étaient foncés. Des yeux en amande d'un vert à se damner. Des lèvres pulpeuses,

les pommettes hautes. Elle fit glisser la fermeture éclair de sa combinaison et elle était nue dessous.

Les yeux lui sortaient de la tête. Une nana, là pour lui. Lui qui n'avait pas baisé depuis des mois. Elle était dingue ou quoi ? Elle voulait qu'il lui saute dessus ? Parce que fallait pas le chercher lui sur ce terrain, il pouvait sauter une gonzesse même après des milliers de kilomètres. Il sentit sa queue devenir grosse. Putain, elle était bandante. Les phares éclairaient ce corps mince où il voyait maintenant les formes se dessiner au fur et à mesure qu'elle enlevait sa combinaison. Par contre, il n'arrivait pas à savoir où ils étaient. Une ancienne mine, peut-être ? Mais il n'avait jamais vu une mine dont le gisement serait rouge sang comme les murs là autour de lui. Du fer ? Il essaya de se souvenir des cours de géologie du lycée mais bon c'était pas son truc le lycée, il avait dû sécher les cours. Pis la fille, là en face de lui, faisait un strip, il en avait rien à foutre des roches. Il descendit de la moto et enleva aussi son casque. Il s'approcha d'elle mais elle fit un pas en arrière, tendant son bras pour lui intimer l'ordre de rester où il était. « Bon si elle veut me la jouer je te montre, vas-y ma belle, je suis tout à toi ! », se dit-il. Il s'appuya contre le siège de la moto et ouvrit la braguette de son jean. Il sortit son sexe qui, franchement avait pris des proportions vraiment énormes. Il commença à se branler doucement. Il était au spectacle ! Il allait en profiter et après il la baiserait comme il savait le faire : encore une qui crierait « Grâce ! ».

La fille se retourna vers le fond de la caverne et siffla dans ses doigts. Et, putain, ce qu'il vit le fit carrément débander. Elles étaient quatre. Quatre nanas nues qui arrivaient vers lui. Il ne voyait pas leur visage mais il eut un sentiment bizarre tout à coup. Mais oui, c'était ça : c'était des nanas qu'il connaissait ! Putain ! Camille, Marlène, Virginie et Marie ! Les quatre dernières nanas qu'il avait baisées. Mais qu'est-ce qu'elles foutaient là ? Merde, il flippait là. C'était un rêve, il allait se réveiller. C'était quoi ce délire ?

Elles avançaient droit vers lui, se déhanchant, montrant leur sexe, se caressant les seins. Elles avaient l'air mauvais quand même. Il recula mais derrière lui la nuit était complète. Les nanas approchaient encore plus près. Elles rejoignirent la motarde. Camille prit la parole :

— Alors, tu ne le crois pas hein ? Tu sais ce que l'on veut ? Tu n'imagines pas ?

— Non, s'entendit-il répondre. Non ! Putain c'est quoi ce délire les filles? On est où en plus ?
— Tu ne devines pas ? Tu es là pour nous. Notre cadeau en quelque sorte ! Regarde autour de toi, tu ne trouves pas que cela ressemble à un endroit que tu prétends bien connaître ?
— Ben heu…. C'est une mine non ? Pis c'est quoi cette histoire de cadeau ? Vous n'êtes pas dans votre état normal les filles là !

Il flippait vraiment. Camille pouvait parfois être vraiment timbrée. Les autres aussi. Virginie, surtout. Putain, une vraie dingue celle-là !

Il regarda mieux autour de lui. Les filles dansaient dans la lumière des phares. Elles se caressaient, se pelotaient, s'embrassaient. Il ne comprenait plus rien. Le cauchemar. Toutes ses nanas qu'il avait prises avec sa queue ! Qu'il avait léchées, caressées, dont il avait rempli le vagin, le cul… Pétri les chairs ! Elles avaient gémi, hurlé, crié de plaisir, pleuré sur son épaule et dans son cou quand il les faisait jouir.

Et soudain il comprit. Les parois se rapprochaient, avaient l'air vivantes. Elles respiraient. Alors comme dans un cauchemar, il s'avança vers la gauche et toucha le mur. C'était doux, chaud. De la peau ! Ouais de la peau ! Il regarda au dessus de lui et s'aperçut que ce n'était pas le ciel, ni un plafond quelconque… Non c'était de la peau aussi. Une peau rouge sombre, rosée par endroit, qui se contractait et était mouvante. Et à chaque contraction, les filles devenaient encore plus folles. Elles se masturbaient entre elles maintenant. Elles étaient comme des pantins qui obéissent à une force inconnue. Il voulut hurler mais aucun son ne sortit de sa bouche. Et les filles approchaient à le toucher maintenant. Leurs yeux luisaient dans le noir. Putain, il avait la trouille. Virginie commença à lui arracher son blouson et sa chemise puis son jean se retrouva sur ses chevilles. Il trébucha, s'allongea de tout son long sur le sol qui était chaud, comme un matelas, une membrane souple. Les filles se ruèrent sur lui, le palpant, le caressant, lui mordant la peau, lui branlant le sexe et le suçant, l'avalant, l'aspirant chacune leur tour. Marie le chevaucha, s'empalant et tanguant de plus en plus vite, prenant un plaisir rapide mais intense au son du cri qui lui sortit de la gorge. Marlène bouffait ses couilles, Virginie lui mit un doigt dans le cul et Camille lui prenait la bouche. Le sol, les murs, le plafond se tendaient, se contractaient au rythme des mouvements des nanas. Il devenait fou. Le plaisir, le désir était tellement fort qu'il crut éjaculer à plusieurs reprises mais elles n'étaient pas connes, elles s'arrêtaient et le laissaient là, pantois, à bout de

souffle, et se cajolaient les unes les autres pendant que son sexe redevenait mou… enfin mou ! Il n'avait pas bandé comme cela depuis des années. Et puis cette odeur l'enivrait.

— Alors ? Tu aimes notre soirée ? Lui demanda Camille en riant
— Surprenant ! Mais tu ne m'as toujours pas dit où nous étions et pourquoi vous faites cela.
— Tu n'as toujours pas compris ?
— Ben non…
— Tu es dans un endroit où d'habitude tu aimes mettre tes doigts, ta queue, ta langue… L'odeur ne te rappelle rien ?
— Ben si, un peu… On dirait… mais ce n'est pas possible ! Non, ce ne peut pas être ça ! Putain, Camille, dis moi que je rêve là !
— Non mon gars, tu ne rêves pas ! Nous sommes ton pire cauchemar ce soir !

Elle partit dans un éclat de rire un peu démoniaque. Il en eut un frisson. Il débanda complètement. Les filles l'entouraient. Virginie le tenait plaqué au sol, Marlène le chevauchait, Marie et Camille étaient allongées de tout leur long sur ses jambes et emprisonnaient ses bras. Il ne pouvait plus bouger.

La motarde arriva, s'agenouilla près de lui. Le regarda de ses grands yeux verts et lui dit dans un sourire moqueur :

— T'aimes baiser les nanas non ? Tu te crois capable de les faire jouir comme un fou ? Alors écoute bien mecton, tu n'es pas à la hauteur ! Tu n'es pas mieux qu'un autre ! Tu ne vaux rien au pieu ! Elles me l'ont dit. Là tu es à elles. Dans mon antre. Ici c'est mon vagin. Eh oui mec ! Un vagin de 30 kilomètres. Pour nous les nanas ! Et ce soir, le baisé, c'est toi !

— Putain ! Merde ! dit-il et il s'évanouit.

L'INCONNUE DU BUS 69

Mai 1981. Il y a eu les élections présidentielles. Liesse populaire dans la capitale. L'air est chargé d'électricité, le temps est à l'orage. Il fait lourd. Les femmes sont courtement vêtues depuis quelques jours. Les hommes ont les yeux fixés sur leurs jambes et leurs culs.

Sept heures du matin. Je rentre chez moi après une nuit chez mon amant. Le sommeil s'est fait rare. Pas d'air, pas un souffle de vent. Je sens encore ses mains sur ma peau, le poids de son corps sur le mien, les morsures qu'il me laisse toujours comme pour me punir de partir déjà, si tôt, de quitter son lit, les draps défaits, nos affaires éparpillées sur le sol de la chambre, l'odeur de nos sexes et de son foutre qui envahit la pièce. Je quitte tout cela à l'aube, repue, le ventre douloureux des orgasmes vécus à répétition et la fente encore humide. Un sourire aux lèvres, j'arrive sur la Place Gambetta. J'aime cet endroit populaire, ouvrier où se côtoient les ménagères, les peintres en bâtiments, les vieilles avec leur chien et leur cabas et les rentiers des petits pavillons. C'est encore un quartier vivant et humble, rassemblé autour du poumon de verdure qu'est le Cimetière du Père Lachaise. Un lieu où les amoureux s'embrassent sans retenue sur les bancs de la place sous l'œil placide des flics du commissariat de la mairie.

L'air sent le goudron, et par endroits des odeurs de merde, de crasse, de sueur, de rance. Sous ma jupe en coton léger, mes petites lèvres se frottent contre mes cuisses. Je souris au ciel bleu azur de ce matin de printemps. Je n'aime pas me laver le sexe après une nuit d'amour, j'aime garder l'odeur du sperme. Pour peu que mon amant m'ait rempli le con de sa semence, je sais qu'après quelques minutes de marche, le trop-plein coulera le long de mes cuisses.

Le bus 69 stationne sur la place. Je jette un œil dans la vitrine de la fleuriste encore fermée. Elle me renvoie l'image d'une femme heureuse et repue, l'œil étincelant et les cernes marqués sous les yeux. Je remets une mèche blonde qui me chatouille le cou et je monte dans le bus sous le regard amusé et connaisseur du chauffeur. Une place seule juste avant la

porte centrale. Le bus est vide. En ce samedi matin tôt, les passants, les passagers sont encore dans le fond de leur nuit. Je pose ma tête un peu lourde du manque de sommeil contre la glace. En face de moi, sur un siège seul aussi, une femme à qui je ne peux donner d'âge. Elle porte une robe grise délavée à gros boutons sur tout le devant. Elle garde son sac à main, vieillot bien posé sur ses genoux. Ses cheveux sont ternes et gras. Son corps a l'air usé et fatigué.

Je vois le regard du chauffeur posé sur moi dans le rétroviseur. Quand nos regards se croisent il me sourit d'un air entendu dans lequel je sens poindre la lubricité. Je lui souris et je sens ma fente qui s'ouvre comme une corolle. J'aime sentir le regard d'envie des hommes sur mon corps. J'aime penser que leur queue grossit dans leur slip et qu'ils se sentent oppressés, enserrés dans leur pantalon. J'ouvre un peu mes cuisses pour lui montrer que j'ai compris son regard. Il ne me quitte plus des yeux. Je croise mes jambes. Je n'ai pas encore assez envie de lui en donner plus. En montant j'ai remarqué ses grandes mains, claires et blanches, presque laiteuses. Les longs doigts. Les ongles coupés courts. Il met le bus en marche, les vibrations se répercutent dans mes pieds, mes mollets, mes cuisses, mon ventre, mes seins, libres sous mon tee-shirt, tressautent. Le bus démarre, s'engageant dans l'avenue Gambetta qui longe le Cimetière et le Mur des Fédérés en descendant vers le cœur de Paris. A chaque feu rouge le chauffeur me scrute. Personne ne monte, personne ne descend.

Je laisse mon regard errer sur les façades endormies, les rues vides. Ma voisine d'en face se tient droite sur son siège, elle a les yeux dans le vague. Sur le moment, je ne m'aperçois de rien, je repense à ma nuit avec mon amant. Une nuit douce et tendre, je revois nos deux corps emportés ensemble vers des orgasmes longs et violents. Je ressens les morsures et la déchirure de sa queue quand il entre en moi, ses doigts pétrissant ma chair, laissant des traces sur ma peau blanche. Ma voisine dodeline doucement de la tête, elle a les yeux fermés… Elle s'est endormie au rythme des soubresauts du bus. Je la détaille, quelque chose m'interpelle pourtant dans son comportement.

C'est là que je remarque que son sac est tombé à ses pieds. Je me lève pour le ramasser et lui tendre, mais je vois ses jambes bouger dans un mouvement furtif et révélateur. Elle ne dort pas, elle s'est lancée dans une masturbation qui lui procure des sensations bien légitimes. Je m'approche les genoux tremblants, la gorge sèche, les lèvres entrouvertes recherchant l'air, elle me fait mouiller cette femme inerte du haut de son corps, que

l'on pourrait croire morte, et dont le bassin et le ventre et les mains s'activent comme des marionnettes menées par un marionnettiste invisible. Je sens une onde vicieuse qui me tord les reins, qui remonte dans mon dos et mon con palpite en éjectant un jus qui coule le long de ma cuisse.

Nous sommes trois dans ce bus qui file sans arrêt vers le centre de la ville. Le chauffeur ne me quitte pas des yeux. Il a bougé son rétroviseur pour m'avoir toujours dans son champ de vision. Il a le regard allumé d'une étincelle. Je dois être belle, ainsi au milieu de l'allée, le corps tendu, les seins frémissants, les jambes légèrement écartées, les genoux fléchis, ma main serrant la barre pour ne pas tomber, regardant cette femme inconnue, sans forme ni couleur qui prend son plaisir en solitaire, aux yeux de tous, sans bruit, seule avec elle-même. Elle a ouvert les jambes, inconsciemment, sa main est passée entre deux boutons ouverts de sa robe grise, je ne peux pas quitter des yeux cette main qui s'active, qui fouille, qui ouvre les lèvres intérieures, qui caresse violemment le clitoris.

D'où je suis je peux sentir l'odeur intime de son sexe. Une odeur marine, musquée, forte, de femme qui ne se lave pas tous les jours. Une odeur excitante pourtant. Mélangée à celle de l'eau de Cologne bon marché. Une odeur qui me fait penser à celle qu'on pourrait sentir sur un marché dans un pays exotique, rayon des poissons. Ma main libre se referme sur ma jupe, devant. Sur ma fente qui s'ouvre et se ferme au rythme du va-et-vient de la main de la femme. Mes yeux ne se détachent pas du bas de ce corps qu'on dirait agité d'une vie propre. Je vois son bassin qui glisse vers le bord du siège en skaï orange. Sa jambe droite se relève et son pied trouve appui sur la grosse bosse que fait la roue à l'intérieur du bus. Un pan de la jupe grise a glissé sur le côté. Je vois le haut de ses cuisses, blanches, laiteuses, fermes et j'imagine douces à l'intérieur.

Je m'approche doucement. La femme ne bouge pas, elle n'ouvre pas les yeux, toute à son plaisir solitaire. Je suis excitée, mouillée, mes reins sont en feu. Sous mon tee-shirt, je sens les pointes de mes seins qui se durcissent, qui me font mal. J'aimerais qu'une main virile les empoigne, les torde, les pince, les violente, qu'une bouche les suce, les morde, les tire. Je prends délicatement le pan de la robe grise entre deux doigts et je l'écarte jusqu'à voir apparaître les poils noirs, frisés, abondants. L'odeur est plus forte. Je vois ses doigts entrés dans son trou, rose à l'intérieur comme une fleur qui s'épanouit, gris et terne dehors sous l'ombre des poils. Ce sexe offert, ouvert m'affole, me rend folle. Ma main se resserre

sur mon vagin. Je frotte ma paume sur mon clitoris. Mes jambes plient et s'écartent pour que je puisse mieux profiter de mon geste.

J'accroche le regard du chauffeur. Il me sourit béatement. Il n'en perd pas une miette. A-t-il vu le geste de cette femme ? Son abandon ? A-t-il senti son odeur, lui aussi ou est-ce la mienne qui arrive jusqu'à lui ? Je reste là, devant elle, devant ce fantôme qui se branle ouvertement devant moi, qui se donne en spectacle, qui m'offre son sexe comme un coquillage vivant. Ses deux mains fouillent maintenant son ventre, elle a rentré deux, puis trois doigts en elle, elle les fait entrer et sortir pendant que de son autre main elle se branle le clitoris avec une force qui me fait mal. Je me mords les lèvres pour ne pas gémir. Cette image me dégoûte mais en même temps je prends un plaisir fou à la regarder faire. J'ai l'impression que ses doigts me fouillent aussi. Les muscles intérieurs de mon vagin se contractent de plus en plus vite. Je vais avoir un orgasme, là, debout dans l'allée de ce bus parisien, j'ai honte et en même temps j'ai hâte que le plaisir monte en moi.

Elle a basculé sa tête vers la vitre, les yeux toujours fermés. Son odeur est puissante, sale, trop forte. Ses mains aux ongles noirs et cassés me rebutent, pourtant mes yeux sont fixés sur elle. Je ne me branle pas. Je tiens juste mon sexe dans la paume de ma main. Je sens mon jus couler sur mes doigts. Mon ventre, ouvert lui aussi, me fait mal tant les vagues de plaisir et de désir s'entrechoquent au fond de lui. Elle a ouvert la bouche, sa langue sort et elle se lèche les lèvres avec une petite langue pointue et rouge. Un gémissement sort. Un souffle qui sent le vin et l'ail vient jusqu'à moi. J'ai une nausée mais je ne peux pas m'empêcher de ressentir du désir encore plus fort. Et puis, ses pieds, ses jambes, son ventre se mettent à trembler. Elle est secouée de toutes parts. Elle ne dit rien, elle a juste les traits de son visage ridé qui se contractent dans une grimace obscène qui me fait jouir. J'inonde ma main de mon jus. Je sens la vague m'emporter, remonter dans mon dos jusqu'à ma nuque et je jouis, là, debout, abandonnée, en la regardant avoir son orgasme.

Je ne sais pas comment j'ai pu aller me rasseoir sur mon siège. J'ai les jambes engourdies. Je sens mes yeux creusés et la sueur coule entre mes seins, durs, dressés, pointus qui me font mal. Elle a rouvert les yeux, comme si elle sortait d'un rêve merveilleux. Elle a remis sa robe sur ses cuisses, a refermé ses jambes dans une position de bonne sœur, a ramassé son sac. Je ne la quitte pas des yeux et pourtant je me sens coupable, coupable d'un voyeurisme malsain, comme celui des hommes.

Elle se lève. Passe la main sur les plis de sa robe. Remet le bouton défait. Lisse ses cheveux gras et ternes. Elle passe à côté de moi, sans un regard. Sa main se pose sur mon épaule. Me fait sursauter. Elle serre mon épaule comme la griffe d'un oiseau de proie.

J'entends le murmure de sa voix qui me souffle :

— Merci petite vicieuse. Merci.

Je la regarde et lui souris. Le chauffeur ouvre la porte. Elle descend, droite et digne. Je la suis des yeux et je la vois disparaître au coin de la rue. Je me sens observée. Je croise les yeux du chauffeur dans le rétroviseur et de loin, il m'adresse un sourire et ses yeux me remercient aussi. Je sonne l'arrêt suivant et je descends, les jambes tremblantes, le cœur affolé, la tête pleine d'images obscènes et sales. Le bus repart. Je le regarde s'éloigner.

Le soir, j'ai parlé de cette scène à mon amant. Il m'a encouragé à lui raconter tous les détails. Il se branlait en m'écoutant, son beau sexe luisait dans la pénombre.

CETTE NUIT

Les yeux dans le vague elle regarde par la fenêtre la nuit qui n'a pas encore fait place au jour. Un léger brouillard enveloppe les toits des maisons en face. Il doit faire froid. Elle se lève, ouvre une fenêtre, hume l'air frais et humide, se remplit les poumons et sourit. Elle va aller marcher, dans la nuit, dans le silence. Elle prend son manteau, une paire de gants, une écharpe et sort. Elle a à peine fait trois pas dans la rue, qu'elle est prise dans les phares d'une voiture derrière elle. Elle se retourne. Cette voiture elle la connaît. Elle sourit de plus belle. Ainsi il est venu ! Elle pensait qu'il avait oublié jusqu'à son existence, tant il mettait du temps à reprendre contact. Et il est là, devant elle. Elle s'approche doucement. Retarder le moment de le revoir, calmer son cœur qui bat, faire descendre la température intérieure qui s'est élevée en quelques secondes. Elle pose une main sur la portière. La fenêtre se baisse. Il est là. Souriant. L'air heureux de la voir.

- Monte. Je t'emmène.

Elle ne répond pas, se contentant de hocher la tête, elle ne peut pas parler tant sa gorge est nouée. Il tend ses lèvres, elle tend sa joue. Baiser chaste et amical. Elle retrouve l'odeur de l'habitacle. La forme enveloppante des sièges. Les lumières bleutées du tableau de bord. La musique qui retentit doucement. Jazzy comme elle aime. Accélération. Elle est plaquée au siège. Elle adore cette sensation. Elle jette un coup d'œil vers l'aiguille du compteur, sourit en voyant qu'ils roulent à plus de cent quatre-vingt kilomètres heure sur cette route toute droite, totalement déserte à cette heure si matinale. Elle aime la vitesse. Elle aime surtout la vitesse avec lui. Il conduit d'une main. L'autre est posée sur le levier de vitesse à quelques centimètres de sa main à elle. Elle hésite à poser ses doigts sur les siens, le regarde en coin et voit un sourire se dessiner sur ses lèvres sans qu'il bouge la tête. Elle hésite encore quelques secondes et bouge un doigt, puis deux. Lente reptation vers la douceur de sa peau. A l'instant où son index se trouve à deux centimètres du dos de la main, tous les doigts l'attrapent et sa main est attirée vers sa bouche. Il embrasse chaque doigt,

il pose un baiser délicat sur la ligne entre la paume et le poignet. Elle sent son ventre qui gronde. Ce baiser est un crime. Un crime qui l'enchante. La route est droite, bordée d'arbres qui se dessinent dans les phares comme des fantômes décharnés. Il fait bon à l'intérieur. L'air sent la vanille. Son esprit part, divague et elle y repense...

Le soleil. La chaleur qui brûle sa peau. Le jus du fruit qu'elle mord coule sur son menton. Le menton qu'il lèche d'une langue rose. Ses yeux qui la regardent en dedans. La mer bleue à côté. Le sable qui brûle la plante des pieds. Sa main qui s'avance et qui prend chaque doigt et les embrasse si doucement. La chaleur du soleil et du désir qui brûle son ventre. Le jus du fruit qui coule dans son cou, comme une larme sucrée et sa langue qui suit le parcours de la larme et fait fondre son cœur. Leur première escapade. Une journée entière avec lui. Seuls. Au soleil. Pas très loin. Juste deux heures de voiture. La mer. Bleue et calme. Elle ne voit pas les gens allongés sur les serviettes. Elle ne voit que lui. Lui qui a pris sa main dans la sienne et l'entraîne dans les petites rues de la ville endormie. Lui qui a loué un bateau pour quelques heures. Lui qui la regarde, exposée au soleil, nue, offerte. Il a stoppé le moteur, laissant dériver. Ils sont loin de la côte. Le clapotis des vagues venant s'échouer contre la coque. Il vient s'allonger près d'elle. Ses mains caressant sa peau. Ses doigts faisant connaissance avec son corps, extérieur, intérieur. Ses lèvres qui se posent partout. Elle sent qu'elle s'ouvre comme une fleur carnivore, elle rêve de l'attirer, de le dévorer, de l'engloutir. Elle le revoit entrer en elle, la faire vibrer, la laisser pantelante, assouvie.

Elle ne s'entend pas gémir en serrant ses jambes sur sa main qu'elle a glissée entre. Elle a dû parler tout haut sans le vouloir. Il la regarde :

- Oui je me souviens aussi. Tu penses à Sète ?
- Hum. C'était bien nous deux ce jour-là non ?
- Oui. C'était bien. Tu veux y retourner ? J'avais prévu autre chose mais si tu veux…
- Non. Il fait froid à Sète comme ici. Et nous ne retrouverons jamais le charme de l'instant.
- Tu as raison…

La voiture vole sur l'asphalte. La nuit file. Il ralentit à la hauteur d'une petite route qui entre dans un hameau. Son cœur bat plus vite. Elle reconnaît l'endroit. Chez lui. Sa maison qu'elle n'a jamais voulu visiter, même quand ils se voyaient encore. Il se gare, vient lui ouvrir la portière,

la prend par la main et la fait pénétrer dans son antre. Du désordre, organisé. Elle le retrouve, là. Elle fait le tour des pièces, notant au passage les objets nouveaux, ceux de sa vie de maintenant, ceux qu'elle reconnaît. Elle se sent comme chez eux avant et dans un espace inconnu. Elle s'assied sur le canapé. Elle a le souffle court, elle ne pense pas à se déshabiller, pourtant il fait très chaud ici. Il est ressorti prendre ses affaires. Son sac. Son barda de voyageur comme il l'appelle. Elle ressent les mêmes sensations qu'avant. Quand il rentrait chez eux. Quand elle l'attendait. Quand elle vibrait au premier contact tellement le manque avait été fort. Elle se lève. Va dans le couloir. L'attend, immobile comme une statue, les yeux écarquillés. Comme avant. Il pose son sac. S'approche avec ce regard si touchant. Ce regard qui la transperce, la broie, la foudroie.

Dieu comme elle l'aime encore ! Il la prend dans ses bras. Caressant ses cheveux plus longs maintenant. La détaillant de haut en bas. La regardant au fond des yeux avec son sourire ensorcelant. Il pose un premier baiser au coin de sa bouche. Elle gémit. Il glisse vers le cou, l'abreuve de ses lèvres, de son souffle chaud. Elle tremble de la tête aux pieds, s'abandonne dans ses bras. Il l'entraîne alors dans la chambre, l'allonge sur le lit, défait un à un les boutons du manteau, soulève le pull, caresse le ventre d'un doigt léger, sa paume englobe un sein à travers la dentelle. Elle lève les bras, il enlève le manteau, le pull, ses mains jouant toujours sur sa peau. Elle se sent comme un papillon sur un nuage. Partie loin déjà. Dans son ventre sourdent les grondements du désir. Elle se laisse aller. Elle le connaît, il va l'aimer jusqu'à plus soif. Il la laissera abasourdie, estropiée, lui volant ce plaisir qu'elle lui donne sans retenue. Il embrasse son ventre, fait le tour des hanches, remonte vers les seins, tête le bout, suce, mâchonne, avale. Elle se cambre. Elle se donne. Totalement. Il fait glisser la fermeture du pantalon, le descend lentement le long des jambes, ôte les souliers, les chaussettes. Remonte le long des jambes avec sa bouche chaude. Il atteint le tissu soyeux qui le sépare encore de son intimité. Elle a noué ses jambes autour de ses hanches, l'enfermant dans un étau dont elle sait qu'il n'aura pas envie de s'échapper. Un doigt s'insinue sous la dentelle. La soulève. Elle gémit. Le doigt continue sa course, s'engage en elle. Ressort. Laisse la place à une langue pointue et experte. Elle a posé ses mains sur ses épaules. Elle a besoin de ce contact pour ne pas s'en aller loin trop vite. Rester en phase avec lui tout le temps. Elle sent les volutes du plaisir qui grouillent, s'emmêlent, se fondent comme un acier brûlant dans son ventre. Il joue

une partition mélodieuse, cadencée, rythmée. Un tango corps à corps d'une extrême sensualité.

Elle redécouvre la douceur de ses doigts, elle redécouvre l'impertinence de sa langue, la tendresse de ses baisers. Il connaît bien son corps pour l'avoir pratiqué maintes fois. Entre eux plus de barrières, plus de frontières, ils sont sur la même longueur d'onde. Sa peau à lui est douce à pleurer. Elle se redresse, s'appuie sur les coudes, le regarde s'immiscer avec délectation. Son ventre gronde. Elle ne voudrait pas connaître l'extase trop vite, alors elle prend sa tête dans ses mains, le tirant vers elle, le forçant à l'abandonner. Il est sur elle, elle le fait basculer sur le côté, plongeant dans ses yeux verts pailletés de doré. Elle le déshabille, prenant tout son temps. Elle fouine, fouille, recherche, retrouve, perds, reprends. Tout son corps est revisité. Elle le hume, le palpe, le tâte, le caresse, l'embrasse, le mord. Il ne bouge plus, se laisse faire, le sexe au garde à vous. Ce sexe qu'elle lape, qu'elle enfourne, qu'elle touche, qu'elle soupèse, qu'elle branle sans retenue. Et ce sont ses gémissements qu'elle entend maintenant, mêlés aux siens. Ceux qu'elle ne peut retenir parce que le plaisir qu'elle ressent à cet instant, de le retrouver, est plus fort que tout.

L'attente a été si longue. Un désert retraversé cent fois, en solitaire. Elle était comme une coque de navire échouée, attendant en cale sèche qu'on veuille bien s'occuper d'elle. La mer s'était retirée, ne laissant que le sable et les traces de ses pas qui partaient au loin, trop loin pour les suivre. Elle a eu des mirages, nombreux et vacillants, que parfois elle suivait, tentant d'atteindre ces oasis de bonheur, mais ce n'étaient que des mirages, des rêves éveillés, des leurres. Au fond d'elle, elle savait que c'était lui qu'elle désirait avant tous les autres. Elle dépérissait mais ce n'était pas un mal. Elle s'est étiolée mais ne lui en tient pas rigueur. Elle savait qu'il finirait par revenir de ses quêtes. Qu'il reviendrait vers la source. S'abreuver encore et toujours à son corps qu'elle met en conque pour qu'il puisse y boire plus aisément.

Il se penche sur elle, sur son visage. Les lèvres s'approchent. Frôlent. Touchent. Goûtent. Butinent. Repartent. Reviennent définitivement dans un baiser passion. Leurs langues jouent, colin-maillard, cache-cache, saute-mouton. Puis s'abandonnent l'une à l'autre et farandolent. Jamais il ne l'avait embrassée aussi tendrement avant. Elle l'entoure de ses bras, de ses jambes. Il ne faudrait plus jamais qu'il parte. Elle le voudrait en elle toujours. Ses mains saupoudrent sa peau de milliers d'étincelles. Partout.

Il a ses mains partout. Dessus, dedans, dehors, dessous. Elle ne cherche plus à savoir. Elle ressent, c'est tout. Son sexe dressé cogne contre sa hanche. Elle le prend dans sa main, le caresse, plus fort. Il gémit. Alors elle l'enfourche et le chevauche pour un galop d'essai. Les volutes se font carnassières, prennent tout l'espace dans sa tête, dans son corps, dans son cœur. Les lumières de la pièce vacillent. Un éclair brillant l'aveugle puis c'est le noir. Elle est partie trop loin cette fois. Quand elle revient de là-bas, elle lit une inquiétude dans son regard. Elle sourit, grimaçante à cause du cœur qui bat encore trop vite comme voulant s'échapper de son thorax. Il embrasse ses yeux, les ailes de son nez, frôle les lèvres, remontent le long des joues, caresse de velours à la racine des cheveux. Le cœur se calme. Le souffle redevient normal. Les papillons qui dansaient devant ses yeux s'en vont jouer plus loin. Elle est bien, là. Contre lui. Rien ne peut lui arriver. Elle ferme les yeux. S'endort.

Le matin est arrivé. Des lueurs blanchâtres entrent par les fenêtres. Elle regarde le dormeur à côté d'elle. Passe une main délicate dans ce dos qu'elle aime, glissant jusqu'aux fesses, osant aller plus loin entre les deux globes, posant un doigt sur l'entrée si familière. Il ouvre les yeux. Sourires. Elle s'aventure. Il se cambre pour lui permettre de prolonger sa caresse. Elle pousse plus loin son investigation, écoutant ses soupirs. Un doigt ne suffit pas, un autre rejoint. De son autre main, elle joue avec le velours de sa peau, de son membre qui durcit sous sa paume. Elle s'attarde, prend son temps. Il a tout le sien. Ils aiment faire durer le plaisir. Le sien de recevoir, le sien de donner. Il allonge un bras, ouvre un chevet, en sort un accessoire. Elle ignore l'invitation. Elle préfère utiliser ses doigts et sa main, ce matin. Elle l'ouvre un peu plus avec un troisième doigt, puis un quatrième. Le cinquième passe sans problème. Il gémit plus fort. Le plus dur à passer se sont les phalanges. Elle a une petite main. Elle va et vient, l'antre s'ouvre encore. Puis la main glisse à l'intérieur. Entière. Elle joue avec ses doigts, au fond. Elle l'entend crier, feuler, gémir d'aise. Elle caresse le sexe bandé au maximum. Le jeu dure. Plus longtemps que les autres fois. Il a remonté ses genoux, s'offrant totalement. Elle joue encore puis elle sent la peau qui se tend en dedans, elle sent le plaisir qui vibre sous ses doigts. Il plonge sa tête dans l'oreiller, crie. Se laisse retomber. Pour lui aussi les étoiles. Il se retourne, la prend dans ses bras. L'embrasse tendrement. Elle pose sa tête sur son torse, écoute le cœur qui rugit, sursaute, s'apaise. Son sexe a perdu de sa vigueur, elle le caresse distraitement. Ils se rendorment enlacés.

Le soleil est haut. Plus de trace de la nuit. Il la raccompagne. Presque trop de silence dans la voiture. Il lui sourit. Elle n'ose pas demander une prochaine fois. Elle ne veut pas être déçue. Il l'embrasse avant qu'elle ne descende et souffle dans sa bouche un « A cette nuit ? »…

COMME UN RÊVE

Il l'a appelée hier pour lui laisser un message. Il n'a pas pu lui rendre ce qu'il lui doit. Il n'y avait personne à l'adresse indiquée. Son message n'est pas très audible. Elle le rappelle le soir en rentrant. Brouhaha de fond. Il est au restaurant. Il passera demain peut-être, puisqu'elle sera là. Peut-être…

Viendra-t-il ? Ne viendra-t-il pas ? Elle lui propose même de se voir ailleurs, sur un coin d'herbe, sur un morceau de route. Elle fera des kilomètres pour lui. Pour le voir une fois encore. Avec le temps, le souvenir qu'elle a de lui, s'efface un peu. Elle n'a plus que deux photos. Il a changé, a-t-il dit. Il s'est passé tellement de temps entre eux. Une éternité. Elle en pleure de ne plus voir son visage, son sourire, ses yeux, son corps. Il est loin. Très loin. Trop loin pour elle. Inaccessible. Et elle se meurt…

Sonnerie douce du téléphone. Sa voix. Grave. Masculine. Elle frémit. Toujours. Comme avant quand il l'appelait tous les jours, où qu'il soit, quelle que soit l'heure. Elle aimait l'entendre. Elle aimait savoir. Elle se plaisait à regarder, au travers de ses yeux, les paysages qu'il voyait. Elle avait l'impression qu'ils n'étaient pas séparés. Elle l'aimait tant.

- Rendez-vous à la sortie 25 de l'autoroute. Dans une heure. Soit exacte au rendez-vous, je n'aime pas attendre, j'ai d'autres choses à faire ensuite.

Elle connaît la chanson ! Elle prend une douche rapide, s'habille de blanc. Souligne ses yeux verts. Il fait un doux temps d'automne au ciel sans tâche. Elle roule quelques kilomètres, le cœur en feu, la tête embrumée. Elle se pose tant de questions… Va-t-il être distant ? Va-t-il être amical ? Va-t-il la trouver changée ? Ses cheveux sont plus longs. Son corps plus mince. Ses yeux plus brillants. Il ne connaît pas cette nouvelle image d'elle. Elle tremble un peu. Monte la musique. Ne plus entendre les voix intérieures qui parlent, qui questionnent, qui s'interrogent, qui ont peur. Va-t-elle être à la hauteur ?

La lumière du soleil fait de l'ombre aux néons du péage. Elle immobilise sa voiture à côté de la sienne. Il est au téléphone. Souvenirs qui rejaillissent. Combien de fois a-t-elle vu cette attitude ? Téléphone rivé à l'oreille. Tellement souvent ! La morsure au fond de son ventre s'amplifie. A le regarder ainsi, absorbé, presque distant, elle le trouve beau. Comme avant. Il lève les yeux vers elle. Sourires partagés. Elle descend de sa voiture et vient s'asseoir à côté de lui. Mêmes odeurs, presque oubliées avec le temps, qui remontent doucement. Même musique. Même confort. Mêmes sensations. Elle voudrait qu'il démarre et l'emmène loin. Qu'ils roulent très vite, lui concentré, elle le regardant furtivement. Juste le son qui sort des enceintes. Juste le bruit du vent qui s'engouffre par les fenêtres. Juste la douceur de la vie. Juste leur douceur. Qu'il l'emmène loin. Comme avant, comme il y a si longtemps qu'elle en pleure.

Il raccroche le téléphone. Se penche vers elle, l'embrasse sur la joue. Brûlure. Chaleur. Petite étoile filante dans la tête. Il la regarde. La détaille.

- Ca te va bien les cheveux longs. Tu as beaucoup changé. Il est nouveau ce pantalon ? Ils sont jolis tes yeux, maquillés comme cela.

Elle sourit à ce visage si connu, qu'elle n'a pas oublié en fait. Ses yeux verts et noisette qui pétillent. Ces mains qui se posent sur le volant gainé de cuir. Elle les voudrait sur elle en cet instant. Elle les voudrait en elle. Elle les voudrait batifoleuses, voleuses de peau, donneuses de caresses, offreuses de plaisir. Elle les voudrait tant qu'elle en pleure. Elle détourne la tête, regarde devant elle, essuyant machinalement des larmes au coin des yeux. Il raconte les jours passés, ignorant son état, se le taisant sûrement. Elle répond aux questions. En pose à son tour. Les voitures vrombissent autour d'eux. Le ciel s'assombrit. Va-t-il pleuvoir ? Elle espère que non. Plus il fera beau, moins il ne pensera à l'après. Plus le temps sera long, plus ils seront ensemble, encore. Il lui donne ce qu'il lui doit. Une petite boite cartonnée et plate. Une enveloppe. Lui explique le maniement. Se moque de son ignorance. Comme avant. Le temps passe comme dans un sablier. Lent. Mais c'est bien quand c'est lent, se dit-elle. Du moment qu'elle est avec lui, le temps peut s'arrêter.

- On va prendre un verre dans la prochaine aire ?
- Non pas au bord de la route. Pas envie d'un endroit froid et laid.
- On roule alors ?
- On roule.

Laisser la voiture sur place. Prendre son sac. Fermer les portières. Remonter à côté de lui. Elle fait cela comme un automate, toute à la pensée de vivre ces instants avec lui. Comme avant.

La vitesse. Le vent qui bruisse. Il prend la première sortie. Petites routes plates. Odeur de terre des champs labourés. Musique douce. Ils ne disent rien. Un village aux tuiles roses. Aucun endroit où s'arrêter. La route continue. Petits coteaux, futaies qui changent de couleur avec la saison qui avance. Elle se sent bien. Comme avant. Comme il y a tellement longtemps. Elle a du mal à se souvenir d'un tel bien-être. Elle le regarde en coin. Attentif à la conduite. Les images passent devant ses yeux. Leurs deux corps nus, leurs mains qui s'étreignent, leurs bouches qui se collent, leurs salives qui s'échangent, leurs yeux qui se croisent, leurs sourires qui s'illuminent, leurs peaux qui s'unissent, leurs gestes qui s'échangent, leurs cris qui se mêlent, leur repos ensuite. Son cœur bat plus vite. La chaleur l'envahit. Elle bouge sa main et la pose sur le dossier derrière lui. Ses doigts se meuvent presque imperceptibles. Elle touche sa nuque. Frissonnement de la peau. Sa paume entoure le cou et caresse. Il ne dit toujours rien. Juste un sourire qui se dessine. La route monte. Les coteaux deviennent collines et basses montagnes. Virages. La voiture glisse, aérodynamique, contrôlée. Sa main virevolte dans le cou, sur la nuque, sur le crâne rasé. Au détour d'un virage, un lac en contrebas. Il arrête le véhicule, stoppe le moteur. Silence de l'espace autour d'eux. Il la regarde enfin. Esquisse de sourire.

- Tu as envie ?
- Oui.
- Vraiment ?
- Oui vraiment.
- On s'était dit…
- On se fout de ce qu'on s'était dit, j'ai envie, c'est tout.
- Rien ne m'y oblige.
- Si, ça ! Dit-elle en posant la main sur le sexe dur sous le pantalon.

Il rit.

- Oui, sauf ça. On va là ? dit-il en montrant le lac.
- On va là. Vite. Maintenant.

Elle se penche vers lui. Il prend sa bouche, tendrement. Comme avant. Ouverture des portières. Un oiseau qui piaille en s'envolant. L'air plus

frais. Le soleil qui luit encore. Il la prend par la main et l'entraîne en contrebas. Herbe verte au bord de la rive. Il la prend dans ses bras, passant sa main dans son dos, dans ses cheveux, épousant les boucles qui tombent. Son regard droit dans le sien. L'odeur de son corps si proche qu'elle redécouvre. Qu'elle aime tant qu'elle en pleure. Son absence lui a paru une éternité. Il essuie les larmes avec ses lèvres, sa langue a un goût de miel quand elle rencontre la sienne. Ils s'allongent. Caresses dosées. Douces. Leurs mains qui deviennent une. Les vêtements qui s'empilent autour de leurs deux corps enlacés. Son sexe qu'elle prend dans sa bouche, qu'elle lèche, qu'elle tète, qu'elle avale, qu'elle mange. Son corps qui vibre sous la caresse. Ses halètements qui montent dans l'air azur. Son sexe qu'il met en elle, son sexe qui l'emplit, qui remue, qui se fait elle. Son sexe qui l'avale. Son sexe qui diffuse les vagues et l'écume du plaisir. Son corps arqué au dessus de lui. Son regard dans le sien. Comme avant.

Elle remue, la tête plongée dans l'oreiller. La sonnerie stridente la sort de sa torpeur. Il fait jour. Elle ne sait plus à quelle heure elle s'est couchée. Sa voix, grave, masculine. Elle frémit. Toujours. Comme avant.

- Je te réveille ? Désolé. Je ne pourrai pas passer aujourd'hui. La semaine prochaine, peut-être. Tu ne m'en veux pas ?
- Non. Il n'y a pas d'urgence. Quand tu veux. Pas de problème. Bonne journée. Prends soin de toi. A bientôt. Je t'embrasse
- Au revoir.

Son cœur bat vite dans sa poitrine. Les larmes coulent le long de ses joues. Aucune bouche pour venir les essuyer. Elle est fatiguée. Sa vie se déroule comme un rêve.

COMMENT OUBLIER

Un jour, elle lui a dit : « Rendez-vous dans cinq ans ! » et elle est partie en Colombie pour aider les enfants des rues. Pendant cinq ans, il a souvent trouvé le temps long. Ils ne s'écrivaient même pas. Enfin, lui avait écrit, mais les lettres étaient revenues, recouvertes de tampons exotiques avec la mention « No vive en este direcciòn » ! Il était un peu triste. Et puis un jour il reçoit un fax qui lui annonce qu'elle revient. Il n'en croit pas ses yeux : ainsi elle ne l'a pas oublié. Il prend sa voiture et part pour l'aéroport. Heure de pointe. Les embouteillages. Il a le temps de penser.

Comment oublier leur rencontre, une fin d'après midi, quand il revenait d'une partie de foot. Il avait neuf ans. Elle en avait huit. Elle était déjà belle et intelligente. La meilleure de l'école. Il la regardait dans la cour, mais comme à tous les autres garçons, elle lui paraissait inaccessible. Olivia. Un prénom qui le faisait rêver. Un teint de Gitane. De longs cheveux noirs qui descendaient en bas de son dos, nattés le plus souvent. Des robes qui virevoltaient autour d'elle quand elle courait. Belle était le mot. Magique même. Ce fameux après-midi, il passait devant chez elle, quand elle déboucha du coin de la maison avec son vélo rouge. Elle ne l'a pas vu, a foncé sur lui, il s'est retrouvé par terre, le genou et le nez en sang. Alors elle l'a pris par la main, l'a conduit à l'intérieur sans un mot et l'a pansé. Comme l'aurait fait sa maman, sauf qu'Olivia ce n'était pas sa maman mais celle dont il était amoureux en secret ! Moment de délectation intense quand elle posa sa main fraîche sur son front. Extase quand elle posa un baiser sur sa joue pour se faire pardonner. A ce souvenir il se met à trembler de la tête aux pieds !

Comment oublier aussi tout ce qu'ils ont vécu en commun. Les années d'école. Le collège. Le lycée. La fac. Toujours l'un avec l'autre. On les appelait les « siamois ». Ils partageaient un appartement. Sauf quand elle avait des amoureux. Dans ces moments là, elle le désertait. Elle ne l'appelait plus. A la fin, quand l'autre l'avait quittée ou qu'elle avait laissé tomber l'autre parce qu'il n'était pas ce qu'elle attendait, elle revenait pleurer sur son épaule, à lui. Il l'écoutait déverser sa haine et l'instant

d'après elle lui demandait s'il pensait que l'autre l'aimerait encore. Il ne répondait pas. Qu'aurait-il pu répondre d'ailleurs. Tous les autres, tous ses autres, il les haïssait. Il ne savait comment lui dire qu'il l'aimait, que lui ne lui ferait jamais de mal. Elle n'aurait pas compris. Il était son ami, son frère. Il ne serait jamais son amant, son compagnon, son mari. Elle le lui avait dit maintes fois. Souvent la nuit, quand elle était ailleurs, dans les bras d'un autre, il pleurait. Et quand au petit matin, elle rentrait sur la pointe des pieds, il ne dormait toujours pas, il entrouvrait sa porte de chambre et décelait, aux cernes qu'elle avait sous ses yeux noirs, le plaisir qu'elle avait eu. Alors il refermait sa porte et se branlait tout seul comme un con, en pensant à elle.

Comment oublier le jour où elle lui avait présenté Jean-Louis. Elle est arrivée, joyeuse et fière, tenant par la main un grand dadais en costume gris, elle lui a présenté comme le directeur artistique de la boite de pub où elle travaillait et tout de go, elle lui a annoncé qu'ils se mariaient et qu'elle voulait, qu'il était indispensable même, qu'il soit leur témoin. Et lui, il avait hoché la tête, avait dit oui. Elle lui aurait demandé de se couper une jambe avec un couteau à dents qu'il l'aurait fait. Il l'avait vue épouser Jean-Louis. Il les avait aidés à emménager dans un pavillon de banlieue. Il était allé tous les dimanches ou presque manger avec eux. Eux se regardant dans les yeux tout le repas, racontant leurs projets de vacances, leur envie d'enfants, l'endroit où ils mettraient une balançoire dans le jardin. Tous ces dimanches où il crevait de jalousie.

Comment oublier quand elle avait divorcé un an plus tard. Elle l'avait appelé un soir. Le lendemain, elle arrivait avec ses valises et des cartons, le reste suivrait dans quelques jours. Et il l'avait écoutée raconter ses doutes, sa tristesse, ses rancoeurs. Il l'avait prise dans ses bras. Il avait essuyé ses yeux. Il l'avait consolée. Il avait agi comme un frère le ferait, pendant que dans son caleçon, son sexe était dur. Mais ça, elle ne le remarqua pas. Elle avait décidé de partir pour oublier. L'Afrique ? La Chine ? La Thaïlande ? Elle avait préféré la Colombie. Et elle était partie pour cinq ans. Il l'avait accompagnée à l'aéroport. Elle avait pleuré en le quittant. Elle avait posé un baiser sur sa joue, une main fraîche sur son front, et avait pris le couloir des embarquements. Et lui, comme un con, il avait repris sa voiture, l'autoroute et était rentré chez lui, avait accroché une photo d'elle au dessus de son lit et s'était caressé en la regardant.

Et puis trois mois plus tard, il avait rencontré Marie. Elle avait du charme, des yeux verts, des cheveux blonds, un corps un peu boudiné

dans ses jeans trop serrés. Elle enseignait l'anglais et il avait suivi une de ses formations avec son entreprise. Ils avaient été boire un verre, avaient refait le monde, il avait passé la nuit chez elle dans un lit où le matelas était dur. Il lui avait fait l'amour bestialement mais elle avait eu l'air d'aimer cela. Alors il avait oublié Olivia pendant quelques temps. Avait enlevé la photo au dessus de son lit. Quand il pensait encore à elle et avait envie de se branler, il allait voir Marie. Marie qui lui avait annoncé un jour qu'elle était enceinte. Alors il avait vu naître son enfant. Avait passé des nuits debout pour le calmer, pour les dents, pour les maladies infantiles. Avait passé des mercredis dans les zoos, dans les parcs, au cinéma, dans les musées, dans les jardins. Et maintenant ce bout de chou avait presque quatre ans. Ils vivaient dans une vieille maison avec un jardin, Marie, Théo et lui. Tout allait pour le mieux dans sa vie. Il ne pensait que rarement à Olivia, uniquement quand il y avait des reportages sur la Colombie. Il ne l'attendait plus.

Il gara la voiture au parking. Il était un peu en avance. Il consulta le tableau des arrivées. L'avion était prévu pour dans quinze minutes. Il prit un café, acheta le journal. La voix anonyme annonça la porte de débarquement. Il s'avança au milieu d'une foule bigarrée. Il ne la vit pas tout de suite. Il faut dire qu'elle avait les cheveux coupés très courts. Elle était bronzée. Elle avait pris quelques rides. Elle leva la main, lui sourit. Il la retrouva dans ce sourire. Ils s'étreignirent longuement. Elle l'embrassa sur la joue. Comme avant. Ils descendirent prendre ses bagages et retrouvèrent la voiture tout en parlant. Elle parlait. Il l'écoutait. Comme avant. Elle racontait les enfants, la drogue, les meurtres, la misère, les mères qui pleurent sur la place des Martyrs. Elle lui posait des questions sur sa vie mais ne le laissait pas répondre, enchaînant sur ses propres histoires. Elle se dit heureuse de le revoir. Vraiment. Il lui avait manqué. Avant qu'il ne prenne l'embranchement allant vers la ville, elle lui dit :

- Prends par là, s'il te plait.
- Pour aller où ?
- Là.

Et elle indiqua une pancarte d'hôtel.

- Pourquoi ?
- Parce que j'ai envie.
- De ?
- De toi.

- Ah ? Comment ça ?
- Ne cherche pas. J'ai envie de toi depuis vingt ans.

Il arrêta la voiture devant l'hôtel. Ils entrèrent. Prirent une chambre. Montèrent sans un mot. Il ne savait pas s'il avait envie de faire ce qu'ils allaient faire. Il pensa à Marie et à Théo. Il pensa aussi à toutes les fois où il avait pensé à elle. A toutes les fois où il s'était soulagé tout seul dans son coin, pendant qu'elle était dans les bras d'un autre. Il n'avait pas envie d'être classé dans la catégorie des « amants de passage ». Elle qui était comme une sœur. Elle qu'il avait tant aimée. Qu'il aimait tant. Elle tourna la clé dans la serrure. Entra. Il la suivit. Elle se déshabilla. Se retrouva nue devant lui. Et il se mit à bander. Comme avant. Devant ce corps qu'il connaissait si bien. Alors il la prit dans ses bras, la porta sur le lit. Embrassa toutes les parcelles de sa peau. La caressa. Mit sa main entre ses jambes. La titilla. Elle gémissait. Il aurait aimé qu'elle ait encore ses longs cheveux noirs. Elle lui tendit ses bras, pour qu'il la rejoigne, pour qu'elle lui donne aussi du plaisir. Il se releva. Recula. La regarda pendant une longue minute et fit non de la tête.

- Pourquoi ?
- Parce que.
- Parce que quoi ?
- Parce que nous sommes amis.
- Et alors ? Justement !
- Non. On ne trahit pas ses amis…
- Ramène-moi à l'aéroport.
- Comme tu veux.

Elle se rhabilla. Ils ressortirent. Prirent la voiture. Il se gara devant le hall des départs. Elle ne lui dit pas « Rendez-vous dans cinq ans ! ». Elle l'embrassa sur la joue. Posa sa main fraîche sur son front. Sortit sans se retourner.

Comment oublier qu'il venait de perdre son amie ?

LES FLÈCHES DE CUPIDON

La sonnerie de mon téléphone hurle à mes oreilles. Je cherche à tâtons le combiné, décroche. C'est lui. La voix pâteuse. J'ouvre les yeux. Je ne comprends rien de ce qu'il me raconte. Il fait nuit noire. J'attrape mon portable, regarde l'heure. 3h26… C'est quoi ce binz ?

- … et tu vois, moi je croyais pas que cela pouvait se faire comme cela…
- Attends, répète ce que tu me dis, tu m'as réveillée là. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?
- Viens me chercher, s'il te plait. Ne me laisse pas.
- Où es-tu ?
- A la Bastide.
- Mais tu ne travailles pas toi, cette nuit ?
- Non. Viens. Je ne peux pas conduire. J'ai pas mal bu.
- Oui j'entends ça. Bon ne bouge pas. Tu es dans ta voiture là ? Tu ne bouges pas, je suis là dans un quart d'heure. Ca va ? Tu vas pouvoir m'attendre jusque là ?
- Oui. Mais viens. Je suis mal.
- J'arrive Steph !

Je raccroche, allume la lumière. La chatte vient se blottir dans mes jambes. Je la caresse distraitement en finissant de m'habiller. Jean, pull, je passe de l'eau sur mon visage, une brosse dans mes cheveux, boit un long trait d'eau, mets mon blouson et je sors. Heureusement que la voiture n'est pas au garage. Cela m'aurait énervée de devoir la sortir à cette heure-ci. Je mets un Cd, enclenche la première et file dans la nuit. Ligne droite pendant sept kilomètres. Pas âme qui vive. Je roule vite. Inquiète. Je n'aime pas le ton de sa voix. Je n'aime pas les gens qui m'appellent à l'aide. Je me pose toujours trop de questions. J'ai toujours peur de ne pas être à la hauteur. Je n'aime pas les gens qui ont bu. Je n'aime pas qu'on me réveille au milieu de la nuit. Mais c'est lui. Alors je vais comme le vent, je vole à son secours.

Des lumières sur le bord de la route. Un pub, style boite de nuit de province. Beaucoup de voitures et de motos. C'est le rendez-vous de tous les jeunes du coin. Un peu glauque comme lieu. Il est là. Appuyé contre le capot de sa voiture. Les yeux fermés. J'ai le cœur qui se pince, comme à chaque fois que je le vois, encore. Je ne peux pas m'en empêcher, c'est ainsi.

- Tu es tout pâle.
- Je viens d'être malade.
- Je vois oui. Mais qu'est-ce qui te prend de te mettre dans un état pareil. Tu ne bois jamais !
- Je ne sais pas. Je suis fatigué. J'ai mal partout. Je crois que je suis tombé tout à l'heure. M'ont foutu dehors !
- Viens, ne restons pas là. J'ai froid. Tu as les clés de ta voiture ?
- Je ne sais pas….

Je fouille ses poches. Il se laisse faire, comme un môme. C'est un môme ce soir. Ce n'est pas l'homme que j'ai connu il y a quelques mois. L'air sent la neige. Je frissonne. Je trouve ses clés dans la poche de son blouson.

- Je te ramène chez toi ?
- Non pas chez moi. Pas chez moi !

Et il se met à pleurer. Moi je suis là, face à lui, interdite. Emue aussi. Mal à l'aise devant ce petit bonhomme qui chiale. Je le prends dans mes bras. Il titube légèrement. Je l'embrasse sur la joue.

- Calme-toi. Ce n'est rien. Ca va passer. Tu as pris une bonne cuite. Pleure, mon amour, pleure.

Je vise sa voiture avec la clé. Tchong. Verrouillée. Je le traîne, le porte jusqu'à ma propre voiture. L'aide à s'installer. Je n'aime vraiment pas les gens qui boivent plus que de raison. Je ne comprends pas comment ils peuvent se supporter dans cet état. Sa tête se pose sur l'appui-tête. Il ferme les yeux.

- On viendra chercher ta voiture demain. Ne t'inquiète pas. Calme-toi. Repose-toi.
- Mmm…

Je remets le Cd où il s'était arrêté. Baisse le son. Refait les sept kilomètres de ligne droite. Trouve une place devant la maison. Notre maison. Notre ex-maison. Il s'est endormi. Il ronfle légèrement. Je passe ma main sur sa joue. Aucune réaction. Je me rapproche de son visage, pose un baiser sur sa bouche. Il ouvre les yeux. Papillonne. Il regarde autour de lui, sans comprendre.

- On est où ?
- A la maison. La mienne. On ne va pas rester dans la voiture. Viens.
- Ah oui, la maison. Faut que je prenne une douche ! Faut que je prenne une douche…
- Oui, tout ce que tu veux, mais descend de la voiture, j'ai froid, Steph. Allez viens, dis-je en le tirant par le bras.

Je ne sais pas comment nous parvenons à monter les deux étages. L'escalier me paraît sans fin avec ce poids mort dans mes bras. Je pousse, tire et nous atteignons le palier. Je le colle contre le mur, pas loin de la rampe pendant que j'ouvre la porte. La chatte vient se glisser dans nos pieds, je la repousse doucement. Elle ronronne. Je traverse le salon et le laisse tomber sur le canapé. Il est tellement « out » qu'il n'ouvre même plus les yeux. J'enlève ses chaussures, son blouson, son pull, son pantalon non sans peine, son shorty. J'ai très envie de le caresser, mais je m'abstiens, ce n'est pas dans mon habitude de profiter d'un corps sans vie comme le sien. Je le tire du canapé, l'entraîne vers la salle de bains. Fais couler l'eau, l'aide à entrer dans la cabine de douche. L'eau tiède tombe sur son corps. Il s'ébroue d'un seul coup, m'aspergeant entièrement.

- Ahhhh ! C'est froid ! Ahhhh ! C'est bon ! Frotte-moi s'il te plait.
- Tu es sûr ?
- Oui ! Frotte-moi… Comme avant…

Il se tourne, m'offre son dos. Il a deux beaux bleus juste sur les reins. Coups de pied ! Ils n'ont pas dû l'éjecter avec douceur de ce pub ! Je prends le gel douche, le gant de crin et me mets à le frotter de haut en bas, de bas en haut, le dos, les fesses, les cuisses, les mollets. Il se retourne, me regarde dans les yeux. Je ne cille pas. Je continue de lui frotter le torse, le ventre, le devant des cuisses. Je ne peux m'empêcher de voir que mes gestes ont provoqué une érection. Je ne dis rien. J'arrive sur les pieds, remonte lentement. Son sexe au niveau de mon visage. Il me donne envie. J'ai envie d'avant. Les souvenirs rejaillissent comme une

gerbe de couleurs, au fond de mon crâne. Je pose mes lèvres sur le gland. L'eau dégouline sur mes cheveux. Il pose sa main sur ma tête, caresse mes cheveux. Se baisse un peu et m'enlève mon pull trempé. Je me redresse, fais voler mes chaussures et mon jean dans la pièce. J'entre dans la cabine avec lui. Me colle contre lui. Envie de son odeur, du satiné de sa peau. Envie de lui à en crever. Envie de ses mains, de ses baisers, de son regard, de mes cris. Je n'ai pas fait l'amour depuis des mois. Depuis lui. Pas pu. Pas d'envie. J'ouvre la bouche et prends son sexe. Il y a cette odeur de gel douche mais je retrouve son goût. Je le happe, descendant doucement le long. Sa main, dans mes cheveux, ne bouge plus. Juste une pression plus forte quand j'arrive à la base. Il est totalement épilé. Je lui ai fait découvrir cette sensation il y a longtemps. Le souvenir de nos éclats de rire quand je lui ai enlevé tous les poils la première fois… Il avait peur que je le scalpe ! Je lèche à petits coups de langue ce sexe que je connais par cœur, que je n'ai pas oublié, comment aurais-je pu ? Il s'adosse plus lourdement contre la paroi blanche. Je lève les yeux, il a fermé les siens, un sourire aux lèvres. A quoi pense-t-il à cet instant ? Je n'ai plus envie de cette eau qui me tombe dessus, j'ai envie de son corps non mouillé. J'ai envie de ce sexe dans le mien. Puissant. Fort. Raide. Qui m'explore, m'écartèle, me broie, m'emmène au loin. Je me relève, ferme les robinets. Il ouvre les yeux, interrogateur.

- Viens.
- Pourquoi ?
- Parce que j'ai envie de toi, mais pas ici. Tu tangues comme un bateau ivre.
- Je suis ivre.
- Justement. Viens.

Je lui tends mon peignoir, prends une serviette, me sèche. Il reste debout, collé contre le mur. Alors je prends la serviette, essuie sa peau, passant ma langue sur ses petits tétons qui durcissent. Il se laisse faire, mais je ne saurais dire si c'est le désir ou le vin qui le rend comme cela. Je prends sa main, l'entraîne vers mon lit. Il s'échoue plus qu'il ne se couche. Je ne veux pas qu'il s'endorme. Je ne veux pas qu'il me laisse le ventre en feu.

- Attends une minute. Je vais te faire un café. Tu veux ?
- Oui. Non. Je ne sais pas. Si, un café. Fort. Pas de sel, hein ?
- Non, noir, avec deux sucres, comme avant ! Ne t'endors pas, s'il te plait.
- Mmm. Je ferme les yeux mais je ne dors pas. Je suis là.

Je mets la cafetière italienne sur la cuisinière. Sors une tasse, deux sucres. Reviens dans la chambre. Il est étendu en travers des draps, les bras en croix, le sexe toujours dressé. Je le regarde. Il ouvre les yeux, me regarde tout au fond et je me sens couler. Le café ! Je retraverse l'appartement, verse le café dans la tasse. Quand je reviens dans la chambre, il est dans la même position. Je pose la tasse sur la table de chevet. Je ne dis rien. Je le regarde. Je le regarde comme je le regardais avant. Quand il dormait et que je m'éveillais au milieu de la nuit, en proie à une insomnie. Je passais des heures à le regarder dormir. Souvent je me caressais et je jouissais. Je tends la main vers son ventre, le caresse. Il ouvre les yeux. Sourit.

- Il sent toujours aussi bon ton café !
- Merci. Tiens bois. Si tu me disais pourquoi tu t'es retrouvé dehors cette nuit ?
- Longue histoire…
- Vas-y, Steph, j'ai toute la nuit maintenant. Tu n'as pas fait de connerie au moins ?
- Je ne sais pas…. Non, je ne pense pas. Je crois que j'ai perdu un camion !
- Comment ça, tu as perdu un camion ?
- J'ai laissé le camion quelque part hier soir, j'ai fait du stop pour rentrer, j'ai pris ma voiture, suis allé boire un verre, après je ne me souviens plus et ils m'ont foutu dehors.
- Tu l'as laissé où ce camion ? Loin ?
- Perpignan je crois… Non attends, j'étais revenu à Toulouse. Toulouse, oui. Il est à la gare de marchandise de Toulouse.
- Et les clés ? Elles sont où les clés ? Tu n'avais que les clés de ta voiture sur toi…
- Je ne crois pas que j'ai fermé à clé. Je m'en fous. C'est tous des cons de toute manière !
- Qui ça ?
- Ma patronne, son fils, son connard de fils. C'est de sa faute aussi !
- Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a fait ?
- Il m'a volé ma copine !
- Il t'a volé ta copine ! Et toi tu lui voles un camion ? Tu n'as pas l'impression que ce n'est pas très à égalité ça ?

J'éclate de rire !

- Mon pauvre Steph… Une de perdue, dix de retrouvées ! Si elle est partie avec lui c'est qu'elle le voulait bien non ?

- Oui mais c'était ma copine, pas la sienne !
- Et alors ? Elle ne doit pas être très cool si elle part avec le premier venu ! Elle ne doit pas t'aimer tant que cela… Et tu devais aller où avec ce camion ?
- Bordeaux. Demain matin, enfin ce matin. Livraison à 8h.
- On a encore le temps d'y aller non ? Trois heures jusqu'à Bordeaux. En partant d'ici maintenant, tu seras dans les temps…
- Pas possible.
- Pourquoi ? Tu ne te sens pas encore en état de conduire ?
- Non ce n'est pas ça…
- C'est quoi alors ?
- J'ai donné ma démission !
- Comment ça ? A qui ?

Posant sa tasse :

- A la patronne. Je l'ai appelée hier soir, j'ai dit que son camion était garé là, les clés sur le contact et qu'elle se débrouille avec, qu'elle envoie son fils le récupérer, puisqu'il récupère si bien les trucs des autres ! J'ai démissionné et j'ai raccroché. Et puis j'ai appelé ma copine et je lui ai annoncé que c'était fini entre elle et moi. Je lui ai dit que si elle voulait parler, elle me trouverait au pub. Elle n'est pas venue. Alors j'ai bu.
- Mais t'es vraiment dingue toi ! C'est pas une démission ça, c'est une faute professionnelle ! Tu en as conscience ?
- Je m'en fous. C'est comme cela. Y'a pas mort d'homme. Viens là, bébé…
- Non ! Merde, Steph, tu n'es pas possible comme mec ! Jamais tu réfléchis ?
- Si, je réfléchis là… Je réfléchis et je pense que j'ai très envie de toi !

Il attrape ma main, me tire. Je me retrouve à califourchon sur ses cuisses. Son sexe droit devant moi, m'invitant. Alors je penche ma tête et je le reprends en bouche, continuant la caresse que j'avais commencé sous la douche. Mes cheveux, épars autour de lui, me cachent à son regard mais je sais qu'il me regarde. Il aimait me regarder le sucer. Je lèche ses boules dures et chaudes, je remonte le long de sa hampe, butine le velours du gland, l'avale, le mange. Il soupire. Je me redresse et m'empale sur lui, d'un coup. Son sexe me remplit entièrement, épousant les parois de mon intimité, je le sens grossir encore. Je ne bouge pas, savourant l'instant. Comment ai-je pu attendre si longtemps sans lui en moi ? Je commence à remuer, faisant des cercles avec mon bassin. Mon clito frotte contre son

pubis, m'excitant davantage. Il attrape mes hanches et me fait danser au-dessus de lui. Valse à trois temps. Valse à mille temps. Une de ses mains glisse vers mes seins, il emprisonne le bout entre ses doigts, tournant légèrement, pinçant plus fort à mon sourire. Je suis cambrée vers l'arrière, mes mains posées sur ses cuisses, le corps bandé comme un arc, secoué de spasmes, frissonnant, l'orgasme m'a surprise par son intensité. Je n'ai pas pu l'attendre cette fois. Il se redresse, me prend dans ses bras et me serre fort contre lui, se relève. Mes jambes s'accrochent dans son dos. Il se retourne et me repose sur le lit, toujours en moi. Il desserre mes jambes, les posant sur ses épaules. Son sexe entre et sort de moi comme un pilon. Puissant. Fort. Dressé au maximum. A son regard, à sa force, je sais qu'il a dessoulé. Je retrouve l'homme qui m'a quittée pour une autre, quelques mois auparavant. Il suce mes seins, mord, lèche. Bouts dressés. Sensation de froid et de chaud. . Il bascule mes jambes sur le côté gauche et continue de m'envahir. Cette fois-ci, je sens les vibrations qui gagnent mon ventre, remontent le long de mon dos, s'attaquent à ma nuque, envahissent mon crâne et explosent dans une myriade de couleurs… Du plus loin que je me retrouve, je le sens se déverser en moi, au fond, chaud. On se love, l'un dans l'autre, se retrouvant. Sa bouche se colle à la mienne dans un baiser profond. Nous sombrons dans le sommeil.

La sonnerie de mon téléphone hurle à mes oreilles. Je cherche à tâtons le combiné, décroche. C'est lui. La voix enjouée. J'ouvre les yeux. Je ne comprends rien de ce qu'il me raconte. Il fait jour, un soleil d'automne inonde la pièce. J'attrape mon portable, regarde l'heure. 7h26… C'est quoi ce binz ?

- Ca va ? Je te réveille ?
- Oui… Mais… Attends… Pourquoi tu es parti ?
- Parti ? Mais je suis à Bordeaux, j'attends pour livrer chez un client.
- Bordeaux ? Mais… Ah merde !
- Quoi ?
- Rien… Laisse tomber… J'ai fait un mauvais rêve…

FANTASME AÉRIEN ou Quelques correspondances libertines…

Mon cher, très cher ami...

Nous en étions à mes fantasmes et je pense vous les avoir tous contés... Ah non, il m'en reste un ! Je vous le conterai plus tard...

En ce qui concerne mes "aventures extraordinaires" réalisées, celles-là, j'en ai vécu plusieurs... Celle qui m'a le plus marquée étant mon expérience, disons, aérienne... Je vous la conte ? Oui...

Cela s'est passé en 1992. En Juillet. J'accompagnais un groupe d'adolescents à Malte pour trois semaines. L'avion, qui devait nous emmener, partait très tôt le matin. Il faisait encore nuit lorsque nous avons enregistré les bagages. Les jeunes étaient tous fatigués. Comme c'était un vol de "nuit", il n'y avait que cinquante personnes pour 250 sièges prévus. Nous avons décidé d'installer tout le monde à l'avant de l'appareil pour faciliter le travail du personnel de bord.

En entrant dans l'avion, nous avons été accueillis, comme de coutume, par un steward et une hôtesse. Le steward avait des yeux bleu turquoise et des mains fines et longues (comme celles d'un pianiste), il m'a fait un sourire de bienvenue mais j'ai lu dans son regard quelque chose de plus... puissant !

L'avion a pris son vol pour 4 heures de voyage. Les jeunes n'ont pas tardé à s'endormir sauf une jeune fille qui a trouvé le moyen de faire une crise d'hypoglycémie. C'est le steward et moi-même qui nous en sommes occupés. Elle a fini par s'endormir, où nous l'avons allongée, dans un siège un peu plus en arrière de la carlingue. Nous nous sommes assis, le steward et moi, côte à côte sur un siège en face d'elle, pour la surveiller.

Je n'avais pas sommeil, habituée que j'étais à ne dormir que peu d'heures par nuit dans mon travail... Nous avons donc commencé à discuter. Il ne faisait pas chaud dans l'avion, aussi il a déployé une couverture sur nous.

Et tout à coup, j'ai senti une main se poser sur ma cuisse. Une main chaude et douce. Elle me caressait doucement, je la sentais trembler au travers le cuir de mon pantalon. Je l'ai donc prise et l'ai fait toucher mon entrejambe. Là elle est devenue plus entreprenante... Les boutons de mon pantalon ont sauté, je me suis cambrée pour le faire glisser sur mes pieds. J'étais nue dessous, comme à chaque fois que je porte un pantalon comme celui là. J'aime sentir le cuir contre mon sexe. La main n'a pas eu de mal à s'apercevoir que mon envie était présente. Je mouillais vraiment beaucoup. Je l'ai laissé me toucher, me fouiller, me caresser, prendre mon clitoris entre deux doigts, le tourner et le tirer. Deux doigts se sont enfoncés en moi, tout doucement, comme une caresse.

Nous nous regardions, lui et moi, les yeux dans les yeux, un sourire aux lèvres. J'ai posé ma main sur son sexe au travers du tissu de son pantalon bleu nuit règlementaire, j'ai fait glissé la fermeture éclair et j'ai passé la main à l'intérieur. C'était chaud, tendu, raide déjà. Je sentais palpiter ce sexe sous mes doigts. Je l'effleurais à peine et il vibrait. Le caleçon était léger, il épousait la forme du sexe comme un étui de soie. Mes doigts parcouraient le membre sur toute sa longueur. Je regardais dans les yeux de mon partenaire son plaisir et je sentais qu'il devait se retenir de gémir.
Nous nous sommes branlés ainsi pendant un temps infini, retenant notre souffle, laissant monter le plaisir à son paroxysme sans jamais nous laisser entraîner vers l'orgasme. Nos regards contrôlaient le plaisir de l'autre et dès que nous nous sentions partir, nous arrêtions nos gestes.

Je tenais son sexe dans ma paume, faisant aller et venir ma main le long de cette queue dure et grosse, enduite d'une légère sécrétion qui me permettait de lubrifier toute la peau. Il fouillait mon sexe sans se priver, deux puis trois doigts entraient en moi, sortaient, pressaient mon clitoris, allaient jusqu'à mon anus, ne rentraient jamais dedans, se contentant de le caresser. Je sentais que mon petit trou se dilatait de plus en plus mais j'aimais à savoir qu'il n'y aurait rien qui s'introduirait en lui.

Je lui caressais les couilles, les malaxait, en tirait la peau tendue, je les sentais pleines, chaudes, prêtes à donner le meilleur sperme... C'était un moment magique. L'avion nous appartenait. Tous les passagers dormaient. Nous étions seuls dans les airs, perdus dans la nuit, au dessus de la Méditerranée.

Quand je n'ai pu retenir mon plaisir plus longtemps et que sa queue était tellement gonflée que je sentais qu'il allait exploser, j'ai passé ma tête sous

la couverture, j'ai pris son sexe dans ma bouche et j'ai juste eu à poser mes lèvres autour de son gland pour qu'il éjacule au fond de ma gorge. J'ai avalé son sperme et à ce moment là, un de ses doigts est entré dans mon anus, j'ai joui dans sa main avec une telle violence que mon corps fut parcouru de frissons.

Nous ne nous sommes pas dit nos prénoms, nous n'avons pas échangé d'autre parole qu'un remerciement mutuel par nos regards. Il a remis son pantalon, j'ai remonté le mien, je me suis allongée sur la banquette et j'ai fermé les yeux. Il a déposé un baiser furtif sur ma joue. J'ai souri et l'ai regardé s'éloigner entre les rangées de sièges. L'avion a atterri à Malte quelques instants plus tard. Nous nous sommes longuement regardés quand je suis sortie de la carlingue.

Le plus drôle de l'histoire, c'est qu'au moment du retour en France trois semaines plus tard, il était de service sur le vol, mais c'était un vol de jour, en pleine après midi et rempli de passagers. Nous avons éclaté de rire quand j'ai posé un pied dans l'avion. Il m'a serré longuement la main. Nous n'avons rien partagé d'autre que cet attouchement et son sourire m’a fait revivre ces instants vécus de plaisir.

Bien à vous, tendrement.

Votre amie.

FÉMINITÉ

Pour M.

Elles sont arrivées presque en même temps. Toutes les deux avec leur valise. Là pour trois semaines. Pour vivre un combat personnel. Environnement clos, parc ombragé, blouses blanches. Elles attendent dans le hall d'accueil. La première connaît déjà les lieux. L'autre non. Elles croisent leurs regards. La première voit l'autre. L'autre n'a pas la tête à regarder autour d'elle, elle a le trac. Elle n'a jamais aimé les lieux clos, elle devra se battre encore plus que les autres contre elle-même et ses vieux démons. Elles sont dans le même groupe. Au début anonymes comme les autres, puis on met un prénom sur chaque visage, on tente de s'en souvenir. On discute, on fait connaissance.

Sortie de repas. Un soir. Encore tôt. La première l'aborde dans le couloir et pose une question qui la surprend et la fait sourire.

- Comment sait-on si on est lesbienne ?
- …
- Je te demande cela parce que hier soir tu as parlé de tes écrits et…

La première ne finit pas sa phrase. L'autre la regarde en souriant. Elle n'avait pas pensé qu'elle puisse produire cette image d'elle-même, qu'on la prenne pour une lesbienne. D'accord, elle écrit de la littérature érotique, mais elle n'a pas de préférence et ses textes parlent de toutes les sexualités. Ce doit être son manque de féminité. Son côté « mec » décontracté. Elle rit intérieurement. Comment répondre à une telle question ?

- Eh bien, ce n'est pas si compliqué. On sait si on est lesbienne si on ressent la même attirance pour une femme que celle que l'on peut ressentir pour un homme quand on est hétéro et puis quand on n'a plus aucune attirance pour un homme et que l'on ressent définitivement du désir pour les femmes, alors on peut se dire que l'on est lesbienne. Mais

parfois ce n'est pas si simpliste. Mais je n'ai jamais dit que j'étais lesbienne.
- Oui j'avais compris. Mais depuis quelque temps je me demande si je ne suis pas lesbienne.
- Ah ? Et tu n'as plus aucune attirance pour les hommes ?
- Si, mais je n'ai jamais couché avec une femme et j'aimerais bien essayer parce que, depuis quelques mois, je me sens vraiment attirée par les femmes.
- Et je suis sensée faire quoi là ?
- Oh rien ! Je posais juste une question. Ne sois pas gênée.
- Je ne suis pas gênée. Il m'en faut un peu plus !

Et elle repense à une autre femme avec qui elle a eu ce genre d'expérience. De première expérience, devrait-elle dire. Serait-elle donc vouée à « enseigner » l'art de l'amour saphique aux femmes qu'elle rencontre ? Pourquoi pas… Ce soir là, la discussion ne va pas plus loin.

C'est le week-end. Elles partent chacune de leur côté. La première va faire la fête chez ses amis. L'autre rentre chez elle et elle imprime une partie de ses textes pour les donner à la première. Et au fil des jours, elles deviennent un peu plus proches. Elles font les activités ensemble, parlent, délirent, rient beaucoup. Passent, aux yeux des autres, pour deux énergumènes venus d'un autre univers. La première avec ses cheveux de toutes les couleurs, l'autre avec son chapeau. La première féminine, l'autre plutôt masculine. Complémentaires et si différentes. Elles parlent beaucoup. L'autre se raconte, la première écoute. Un soir, dans la chambre de la première, elles parlent de sexe, des rencontres, de leur vie érotique. Le lieu ne s'y prête pourtant guère. Une chambre impersonnelle. La première annonce qu'elle n'a pas envie de voir revenir sa compagne de chambre. Alors l'autre propose d'aller continuer la discussion dans sa chambre où elle est seule. Couloirs. Escaliers. Couloirs. Environnement silencieux. Juste le son diffus des téléviseurs. Chambre 305. Un lit de 90 cm. Une table et une chaise. Un fauteuil pour les visiteurs. Une table roulante pour les malades. Une fenêtre donnant sur le parc. Une salle de bains séparée par une porte coulissante. Une télé mais elle n'a pris l'abonnement. Sur la table de nuit, des livres, un discman, un téléphone, une bouteille d'eau, une rose séchée, volée dans le parc.

La première s'allonge sur le lit. L'autre s'assoit en tailleur à l'autre bout. Loin. Elle se sent bizarre depuis quelques jours. Elle pense sans arrêt à la première. Elle éprouve du désir pour son corps, pour sa peau, pour son

odeur, pour son rire, pour sa féminité pleine de sensualité. Elle se sent mal à l'aise. Cela fait longtemps qu'elle n'a plus ressenti d'attirance pour une femme. Elle ne sait pas comment se comporter. Elle est très gênée. Sans arrêt, elle revoit la scène d'après le repas et elle entend la question posée. Elle sait très bien que c'était une sorte d'avance. Comment gérer ça ?

La première questionne, écoute. Elle semble bien. Vêtue d'une robe ample d'inspiration africaine, nue dessous, l'autre l'a vu en transparence quand elle s'est allongée. Durant la conversation, la première dit :

- Mais ton problème, c'est que tu donnes tout le temps et que personne ne te donne à toi. Viens là.
- Pourquoi faire ?
- A ton avis, imbécile. Viens.
- Je n'ose pas. Tu sais ce n'est pas si simple pour moi. Je suis bi. Tu m'attires depuis le début mais là je suis pétrifiée. Je n'ai pas fait l'amour avec une femme depuis des mois. Je ne sais pas si j'en ai vraiment envie… Je ne sais pas si je sais encore faire ça.
- Qui te parle de faire quoi que ce soit. Arrête de penser. Arrête de parler. Viens. Moi j'ai juste envie de te donner ce que tu désires, ce qui te manque. Allez, viens. Ne sois pas bête.

L'autre s'approche. Colle son corps contre l'autre corps. C'est doux et tiède. La lumière l'intimide, elle qui donne à penser qu'elle est une séductrice, elle est transie de peur. Elle se lève, éteint. Dans le noir, elle a le corps figé, elle n'ose faire un mouvement. Elle pose sa tête contre l'épaule qui se tend, amicale. Elle ne sait pas où mettre ses mains. La première enlève sa robe. Elle est nue maintenant. La peau est douce. La peau est chaude. La peau d'une femme. Elle n'en a pas senti d'aussi proche depuis la dernière fois avec cette autre femme. Un peu la même peau. Laiteuse. Veloutée. Elle sent monter le désir. Elle ose un geste. Pose sa main sur le ventre. La première la serre comme si elle la berçait. Elle ne sait pas exactement ce qu'il faut faire. Qu'est-ce que la première attend d'elle ? Qu'elle lui montre comment on fait l'amour entre femmes ? Ca elle sait ! Mais elle n'en tirera aucun plaisir. Elle n'a pas envie de jouer au professeur ce soir. Ce lieu la dérange. Il y a des gens dans les chambres à côté. On les entend ronfler. La porte ne ferme pas à clé dans ces lieux. Et si quelqu'un entrait ? Quelle serait la réaction ? Elle se voit renvoyée, bannie d'entre les bannis. Humiliée. Mais l'attirance est trop forte en même temps et cette main qu'elle sent dans son dos et qui

la caresse à travers son tee-shirt. Elle a envie de rire : la situation est comique. Elle en tee-shirt et short et la première nue. Qui est qui dans cette chambre ? Qui sait les choses ? La première ou l'autre ?

La main se fait plus insistante. Déclic. Brûlure dans son ventre. Montée d'adrénaline. Sa main sur le ventre. Remue. Se déplace. Remonte vers les seins. Touche les pointes qui se dressent. Sa bouche qui embrasse la peau. Sa langue qui passe doucement, dans un souffle, sur la pointe du sein gauche. Une voix qui lui demande de mordre. Morsure… Et tout s'enchaîne. Les mains, les lèvres, la langue. Tout commence à bouger. Les gestes se font seuls, sans qu'elle y pense. Comme une vieille récitation, apprise par cœur, qui revient des années après et qu'on disait avoir oubliée. Les doigts qui courent sur le ventre et les cuisses, remontent, frôlent la soie noire du triangle sombre, s'attardent au creux de l'aine. La bouche qui pose des baisers, suce le mamelon, se glisse dans le cou, sur le ventre. Et la main de la première qui s'accroche dans ses cheveux, descend sur sa nuque, s'appuie dans son dos, serre un peu plus. Les dents qui mordent la chair d'une hanche, d'un ventre, d'une pointe de sein qui se fait dure. Les bouches qui se cherchent enfin, se trouvent dans le noir, les langues s'emmêlent, les souffles se partagent, les murmures de la première disent que c'est bon, qu'elle aime cela. Les silences de l'autre qui cherche la concentration, écoute les bruits extérieurs, guette, toujours mal à l'aise, fait les gestes mécaniquement… Sa main se pose à l'orée des cuisses, elle écarte les jambes doucement. Elle attend une réaction négative. Les cuisses s'ouvrent, elle plonge ses doigts à l'entrée de la caverne, elle joue, elle vole autour de l'endroit secret, elle n'entre pas encore, elle inspecte, elle prend possession de l'endroit. Ce n'est jamais pareil d'une femme à l'autre, il faut qu'elle s'habitue à ce corps là.

Dans sa tête, mille questions. Dans sa tête, des images qui s'entrechoquent, images couleur sépia, images d'autres corps, d'autres sexes de femmes, d'autres moments, d'autres plaisirs. Toutes ces images qui la hantent ce soir, ne la laissent pas en paix. Elle sait d'avance qu'elle n'aura pas d'orgasme. Elle sait d'avance que c'est un coup pour rien. Mais elle veut donner. Encore et toujours. Et puis le souffle de la première qui s'accélère, son corps qui se tend, qui frémit. Ses doigts qui fouillent, tournent, entrent et sortent et les soupirs que cela provoque. La chaleur de ce corps qui augmente, sa tête qui se retrouve entre les cuisses, sa bouche qui boit, sa langue qui explore, ses lèvres qui tètent. Ce corps qui se cambre, qui se donne et à qui elle donne. Encore et toujours. Ces mains pénétrantes qui vont plus loin. Les gémissements de celle qui aime,

la bouche de la première qui feule et sur laquelle elle aimerait poser un bâillon pour créer le silence, parce qu'elle a peur d'être entendue, parce qu'elle a peur. Encore et toujours. Peur de l'interdit. Vieille peur d'être montrée du doigt par des juges accusateurs, comme la fois où elle était si jeune. Peurs qui remontent dans la tête et inondent de feu ses pensées. Brûlure dans le ventre. Brûlure du désir qui est là malgré tout. Brûlure contre laquelle elle aimerait résister. Impossible. Encore et toujours.

La première dit :

- Ma douce, j'ai aussi envie de te donner…
- Pas ce soir. Je ne peux pas. Excuse-moi.

Et l'autre prend la bouche qui s'offre, pour se faire pardonner dans un baiser, pour dire à la première qu'elle voudrait mais ne peut pas. Pas l'instant, pas le lieux, pas l'ambiance. Trop de souvenirs. Trop de mauvaises pensées. Et cette brûlure au fond du ventre qui l'assaille, qui l'appelle, qui la mord ! Elle ne résiste pas. Elle sent le plaisir qui monte. Les étincelles colorées derrière ses yeux, au fond du crâne. Langue qui va plus vite, doigts qui s'enfoncent dans l'autre, rythme cadencé. Elle aimerait avoir un accessoire pour ressembler à un homme à cet instant. Elle aimerait donner autant de plaisir que les hommes donnent à la première, elle n'est qu'une femme, elle fera avec ce qu'elle possède. Elle sait que la jouissance arrivera de toute manière. Alors elle mord plus fort, elle suce plus fort, elle avale, elle se fond dans ce sexe si féminin. Elle apprend à l'autre. Elle entend la respiration qui s'amplifie. Elle pose une main sur le ventre, pour mieux calculer la montée du plaisir, pour se mettre au diapason avec sa langue. Et cela coule dans sa bouche, venin mielleux qu'elle aime tant aspirer. Corps qui se tend. Corps qui vibre. Soupirs entendus. Gémissements qui fusent. Et les cuisses qui se referment d'un coup. Frissons à l'âme.

Elles sont là, complémentaires et tellement différentes. La première qui vit et exprime sa féminité. L'autre qui vit et exprime au travers des autres.

Noir.

GEORGIA IN MY MIND

Il arrivait au feu rouge du coin de la rue et il la vit. Elle était là, sous la pluie dans un tee-shirt blanc qui la moulait et qui épousait toutes ses formes. Les gouttes de pluie dégoulinaient sur son visage, elle avait le regard tourné vers l'immeuble en face d'elle, braqué sur les étages supérieurs. Sur son autoradio, il y avait un de ses morceaux préférés « Ain't no sunshine » et il la regardait sous cette pluie battante. Il n'entendait plus les klaxons des voitures qui lui intimaient d'avancer car le feu était passé au vert.

Il ne voyait plus qu'elle. Elle avait l'air tellement triste… Tellement perdue, au milieu de ce carrefour et de cette rue, sous ces trombes d'eau. Il mit en première et s'avança jusqu'à sa hauteur. Il ouvrit la fenêtre et lui demanda si elle voulait venir s'abriter… Elle lui sourit, lui fit signe de la tête que tout allait bien et leva la tête vers l'immeuble d'en face. Il ne put s'empêcher de suivre son regard. « Deuxième étage » nota-t-il dans sa tête…

— Mais vous êtes sûre ? Franchement, il pleut fort là ! Vous allez être noyée !
— Non merci. Je vais bien… Je…

Elle le regarda dans les yeux et il vit que l'eau qui coulait sur ses joues n'était pas seulement les gouttes de pluie. Elle pleurait. Il ouvrit la portière, descendit et fut trempé en quelques secondes. Des rafales de vent faisaient courir les feuilles sur les trottoirs. Il enleva son blouson déjà mouillé et lui posa sur le dos, la prit par les épaules et la conduisit dans son 4x4. La musique, à fond, diffusait « Georgia »… Elle se mit à sangloter. Du coup il ne sut plus quoi faire... Elle était émouvante et il eut honte d'avoir envie d'elle !

— Je peux vous demander pourquoi ce gros chagrin ?

— Non… Oui… Je ne sais pas, je ne sais même pas pourquoi je pleure. Je ne devrais plus pleurer… De toute façon tout est trop tard… Vraiment trop tard maintenant. Vous avez déjà aimé vous ?
— Heu… Aimer ? Aimer vraiment vous voulez dire ?
— Oui. Il n'y a pas 36 façons d'aimer non ?
— Ben si, moi je peux bien aimer, aimer beaucoup, et aimer à la folie, à me damner. Là vous parlez de quoi ? Lui demanda-t-il en lui passant la boite de kleenex.
— Aimer. Aimer comme on aime à en mourir. Comme on en meurt parfois. Comme j'en meurs là.
— Bon c'est donc un gros chagrin… mais si on allait en parler devant un café ?
— Non. Ici on est bien. On est à l'abri de tout et des regards. Je n'aime pas les regards. Pas vous ?

Il était interloqué par la façon qu'elle avait de s'exprimer. Un air buté comme une petite fille et en même temps tellement femme… Il était réellement ému et la musique qui passait à ce moment là n'arrangeait pas les choses. Que des titres qui vous donnent la chair de poule. Que des trucs qu'il affectionnait particulièrement, que des trucs tristes et prenants. Elle n'arrêtait pas de s'essuyer les yeux et de fines gouttes de pluie coulaient encore de ses cheveux. Elle était ni blonde, ni brune, un mélange qui lui allait à ravir. Pas très grande, mince, des yeux couleur vert irisé, un petit visage triangulaire. Difficile de lui donner un âge vraiment, vingt-cinq… trente… En tout cas elle avait l'air tellement perdue là, qu'elle aurait pu être moche et terne et vieille, il l'aurait aimée tout de suite. Il l'aimait déjà.

— Bon et ce chagrin d'amour alors ? Si vous me racontiez ? Au fait, moi je m'appelle Laurent, et vous ?
— Stéphanie, dit-elle entre deux sanglots. Mais je ne peux pas en parler, cela fait trop mal. J'ai une grande décision à prendre et on ne se connaît pas. Je ne vais pas vous raconter ma vie !
— Des fois il vaut mieux raconter sa vie à un inconnu qu'à une personne qui vous connaît bien… On est moins critique pas vrai ?
— Oui, non, je ne sais pas… Mais je peux vous faire confiance ? Vous ne me jugerez pas ? Enfin remarquez je m'en fous un peu, dans dix minutes la pluie aura cessé et on ne se verra plus…
— Vous pouvez me faire confiance, je ne vous jugerai pas.

Il baissa la musique et elle se recroquevilla sur le siège. Les genoux remontés au menton elle parla pendant plus d'une heure, lui racontant sa vie. Il avait les larmes aux yeux. Elle était trop émouvante. Trop mignonne. Trop bandante aussi… Elle lui parlait et lui avait envie d'elle. Une envie dingue, ça lui brûlait le cerveau. Il n'entendait plus ce qu'elle disait, sa voix le berçait. Il eut honte de bander à ce moment là mais c'était plus fort que lui. Cette fille, il l'avait vue et il avait eu tout de suite envie d'elle, s'il avait pu il l'aurait prise au milieu de la rue. La pluie avait cessé. Il y avait de la buée sur les vitres de la voiture et ils étaient isolés du monde. Elle continuait de parler et il la regardait fasciné. Elle avait posé la tête sur le rebord du siège, elle se tenait en position foetale, elle regardait devant elle, jetant de temps en temps des regards vers lui pour voir s'il suivait. Elle lui parlait de son ami, celui qu'elle devait quitter parce qu'elle n'en pouvait plus de sa jalousie et de sa paranoïa. Elle disait qu'il l'accusait de le tromper. Mais avec qui l'aurait-elle trompé ? Elle ne sortait plus depuis des mois. Elle restait chez elle, paumée, le ventre douloureux à force de pleurer, de ne pas se nourrir, de se rendre malade parce qu'il allait rentrer le soir et la questionner. Et lui, il pensait à sa femme, à sa suspicion permanente aussi et il pensait qu'ils avaient le même parcours tous les deux.

Il était d'autant plus honteux d'avoir des pensées si physiques à ce moment là. Il hochait la tête. Et pendant ce temps, il ne pensait qu'à son corps. A ce corps qui pourrait être nu entre ses bras. A ce corps si parfait qu'il pourrait caresser et faire vibrer des jours et des nuits. A cette fille qui lui ressemblait mais qui n'avait plus la force de lutter. Alors il prit sa décision, lui, à cet instant, il fallait que ça se fasse. C'était maintenant ou jamais. Ou il allait la perdre et elle ne saurait jamais tout le bien qu'il pourraient se faire. Il ne la connaissait pas, elle ne l'avait jamais vu mais à cet instant, il était persuadé qu'ils ne faisaient plus qu'un. Il mit le contact. Elle ne réagit même pas. Elle continuait de parler. De se raconter. De se livrer. Il n'écoutait plus vraiment. Il roulait comme un dingue dans les rues encore mouillées. Il fallait qu'il l'emmène vite, loin. Loin de ce mec qui lui cassait sa vie. Il partirait aussi loin de cette femme qu'il avait aimée (tellement aimée) mais qu'il ne comprenait plus. Il passa la 5ème et s'engagea sur l'autoroute. Il venait de traverser la ville. Ils rouleraient toute la nuit et au matin ils ne seraient que tous les deux. Elle et lui. Parce que c'était ainsi. Parce que c'était ce jour là. Parce que c'était un signe.

Elle finit par s'endormir. Il roulait. Il roulait dans la nuit. Il y avait peu de circulation. Il la regardait dormir. Son visage avait les traits de celui d'un

ange. Elle était belle. Il n'avait plus envie de son corps. Il avait envie d'être au diapason avec elle. Il avait envie de l'aimer, d'un amour sincère et pur. Au petit matin il arrêta la voiture dans un parking. Elle ouvrit les yeux.

— Où sommes-nous ?
Elle ne paraissait même pas surprise d'être avec lui dans la voiture. Elle regarda autour d'elle. Le parking était en pleine forêt. Une forêt de pins. L'air embaumait. Il éteignit le moteur. Descendit de voiture et vint lui ouvrir la porte. Il lui prit la main et l'emmena par un chemin entre les fougères. Elle se laissait faire.

— Tu vas voir, là tout est tellement plus beau. Nous allons être tellement libres. Tu es tellement belle que j'ai envie de t'offrir le plus beau des cadeaux.
— Un cadeau ? Quel cadeau ?
— Ferme les yeux… Tu vas voir…

Elle ferma les yeux et se laissa guider. Une clairière. Une maison en bois et une scène. Il lui fit monter les trois marches.

— Ouvre les yeux maintenant, lui dit-il en serrant sa main plus fort

Sur la scène, un piano à queue et une batterie. Il prit la paire de baguettes posées sur la caisse claire. Elle s'installa au piano. Elle remonta le tabouret et posa ses doigts sur les touches. Il attendait. Qu'elle emplisse ses yeux et son cœur de ce qu'il lui offrait. Elle le regarda dans les yeux, lui sourit et il commença un tempo lent et sensuel. Elle plaqua les accords et ils jouèrent, juste pour eux deux, juste pour leur amour naissant. « Georgia in my mind ».

JEUX DE MAINS

Il commence à faire chaud. Le ciel est bleu azur, pas de nuage à l'horizon. Marianne est dans sa voiture, coincée dans les embouteillages. La musique retentit dans l'habitacle et résonne dans sa tête. Elle est là à attendre que le flot de véhicules se mette en branle. Elle attend. Alors son esprit divague…

Elle aurait aimé dormir plus longtemps ce matin. Une heure de plus ne lui aurait pas fait de mal. Elle s'est endormie tard, pas seulement à cause de la chaleur, mais parce qu'elle a joué avec son corps jusqu'à rester abasourdie sur l'oreiller, la tête pleine de couleurs et d'étoiles. Et puis elle a rêvé aussi. Des rêves bizarres… Des gens qu'elle n'a pas vus depuis des lustres, ceux et celles avec qui elle a eu des aventures charnelles. Et puis son image à lui, omniprésente toujours. Victor. Lui. Toujours lui.

Elle repense aux deux heures qu'ils ont passées ensembles ce dernier samedi. Le corps de Victor détendu et son visage d'extase tandis qu'elle enfonce un accessoire dans son cul. Elle aime bien le faire jouir ainsi. Si elle s'y prend bien, il s'abandonne complètement, le corps secoué de frissons, des gémissements de plaisir sortant de sa bouche par intermittence et son corps qui se vibre enfin quand il jouit.

Généralement, ces séances ont lieu une fois par semaine. Ca commence toujours de la même manière. Il vient récupérer son courrier ou graver des Dvd. Chacun sait très bien ce qui va se passer mais ils n'en parlent pas. Comme si d'en parler allait rompre le charme. Ils ont fait un accord. Ils ne vivent plus ensemble, ils ne sont plus amoureux, mais ils continuent à se voir et à entretenir une relation charnelle et sexuelle pour le plaisir de la jouissance. En arrivant, il l'embrasse sur les joues, comme on le fait pour une amie. Elle aimerait bien que le baiser soit moins académique mais elle respecte ses volontés. Après tout ce n'est qu'un baiser. Le reste qui suit est tellement plus excitant. Ils bavardent quelques minutes, se racontent leur semaine respective, jamais dans le détail… Puis

il s'assied dans le fauteuil de cuir basculant à haut dossier. Elle reste debout à côté de lui, n'osant pas le toucher.

Ils regardent les films qu'elle a téléchargés sur Internet. Des films de sexe. Pas vraiment des films pornographiques traditionnels, il y a toujours une perversion supplémentaire : le latex ou le bondage. Il aime cela. C'est son « dada ». Il a une collection d'objets et autres accessoires en latex qu'elle a découvert avec lui pendant leur vie commune. Elle ne se sert jamais des vêtements en latex, elle ne met jamais les cagoules et autres pantalons moulants ou gonflants. Mais elle a découvert que cette forme de sexualité avait aussi des pouvoirs d'excitation inconnus pour elle jusqu'alors. Les films c'est le petit plus. Pour lui. Mais aussi pour elle, maintenant qu'elle y prend goût. Elle lui fait un résumé des films. Elle les a regardés en diagonale. Il zappe sur les images, s'arrêtant aux moments les plus excitants. Elle sait que ces films lui font de l'effet mais elle demande toujours d'une voix rauque : « Cela t'excite ? » et invariablement il la regarde en souriant et lui dit de voir par elle-même. Alors elle approche sa main et touche son sexe à travers le tissu du short. En effet, il bande.

Elle le caresse distraitement au début, comme un jeu, comme si le fait qu'il bande en regardant les images des femmes et des hommes cagoulés, serrés dans des tissus de caoutchouc, accrochés par des chaînes, enfermés dans des cages ou encore se servant de godemichés et autres accessoires de bondage, n'avait pas d'importance et était un fait établi. Mais à l'intérieur d'elle-même, elle sent monter le plaisir. Puis elle glisse une main sous la ceinture du short, l'écarte et attrape la queue dressée. Elle est douce, chaude, vibrante. Elle la connaît bien, elle sait ce qui la fait réagir et trembler. Elle sait ce qu'il aime, lui, comme caresses. Alors elle passe doucement ses doigts sur les couilles rebondies et fermes, elle descend encore un peu plus loin, allant à caresser la partie de peau si tendre et fine entre les boules et l'anus. Il ferme les yeux et exhale un soupir. Elle le regarde et elle sourit. Elle aime le voir prendre du plaisir. Elle aime quand il se laisse aller totalement. Il n'y a pas longtemps, elle réfléchissait à cela et elle s'est aperçue que donner du plaisir aux autres était plus excitant pour elle que de prendre son propre plaisir.

Quand elle caresse cet endroit si sensible qu'ont les hommes, là, elle sent sa queue battre contre son poignet. Elle imagine le chemin que fait le sang qui bat dans le membre, le cœur qui s'accélère, la température qui s'élève, la respiration qui se fait plus dense et plus courte. Elle sait qu'avec lui, c'est le moment de passer à la phase suivante. Elle va dans la

salle de bains, prend des préservatifs, une serviette, le double dong en latex et le lubrifiant. Lui continue à regarder les images des films sur l'écran de l'ordinateur, comme s'il savait que cet instant est normal, prévu, organisé mais qu'on n'en parle pas. Ils ne parlent jamais pendant ces instants là, comme une gêne naturelle qui s'installerait entre eux, comme s'ils faisaient un acte répréhensible mais tellement bon.

Il enlève son short et son string. Elle pose une serviette sur le fauteuil, prend un coussin qu'elle met par terre entre ses jambes qu'il lève et pose, une sur le bureau, l'autre sur son épaule, très écartées. Il se met au bord du fauteuil et le bascule en arrière. Il est face aux écrans de l'ordinateur et lance deux films. Deux écrans, deux images, des gémissements dans les enceintes. La séance commence vraiment. Elle caresse d'abord sa queue, puis ses couilles, passe un doigt mouillé sur son anus et elle voit tout de suite qu'il réagit et se dilate. Elle prend alors son sexe dans sa bouche, juste le gland au début et elle regarde son visage par en bas. Il ferme les yeux. Toujours. Juste un instant. Comme si la chaleur des lèvres, de la langue qui passent sur sa chair augmentait la sensation d'excitation dans laquelle il est déjà. Elle aime particulièrement ce moment. Elle sait qu'elle va faire des gestes qui l'excitent lui, mais qui la font mouiller elle aussi. Elle sent son vagin se dilater comme une fleur qui s'ouvre, son miel qui coule et inonde son sexe. Elle enfonce sa bouche jusqu'à la garde de la queue, serrant la base plus fortement. Elle aime « manger » son sexe. Elle le connaît bien, jusque dans les moindres plis. De temps en temps elle relève la tête, lâchant le sexe, le caressant et le branlant doucement et elle regarde les images sur les écrans. Lui il sourit, à elle, à leur jeu. Puis quand elle sent que le membre est durci à l'extrême, alors elle le suce un peu plus vite, mais jamais jusqu'à l'éjaculation… Elle prend bien garde à ça, même si elle sent qu'il est proche de l'orgasme, elle se retient. Elle veut aller au bout du jeu avec lui, elle veut aussi prendre son plaisir en le sodomisant.

Elle le regarde dans les yeux, guettant son accord. Il sourit de plus belle, alors elle attrape le double dong, en trempe l'extrémité dans le lubrifiant, passe un doigt sur son anus et pose le dong contre le trou. Elle n'a pas à chercher longtemps, il est dilaté à force d'attente de plaisir et à cause aussi des séances de sodo-masturbation quasi quotidiennes qu'il se fait tout seul. Elle enfonce doucement, par petits coups, le gode de 30 centimètres. Généralement, elle l'entend dire dans un murmure : « Vas-y, rentre le au fond » Alors elle l'enfonce plus avant, ne sentant pas de résistance et commence un long et lent va-et-vient, enlevant presque le

gode et le remettant au fond de son trou. Elle accentue la vitesse en lui demandant à chaque fois si c'est bon, s'il aime cela, si elle ne lui fait pas de mal. Il ne répond pas, se contentant de secouer la tête et l'invitant avec le regard à aller plus vite ou plus fort selon les sensations de plaisir que cela lui procure. Elle, pendant ce temps, mouille et sent son ventre qui vibre. Elle continue à caresser les couilles d'une main et surtout la zone de peau si sensible. A chaque fois, les gémissements sont plus forts, elle le sent qui s'abandonne complètement. Elle le suce un peu aussi, mais ce qu'elle préfère c'est de voir entrer et sortir le gode de son trou.

Ce qu'il y a de bien avec le double dong, c'est qu'il y a deux côtés ! Un qui est lisse avec un gland dessiné mais peu prononcé, l'autre qui ressemble à une vraie queue avec un gland plus gros et des nervures qui, quand elles passent à l'entrée de l'anus provoquent des ondes de plaisir. Elle le sait, elle l'a testé aussi !

Quand elle sent que le plaisir est déjà très présent, quand elle voit que ses yeux sont plus souvent fermés et qu'il ne regarde plus vraiment les films, pris par les ondes qui lui traversent l'esprit et le corps, elle change le dong de côté. Il entre tout seul et elle sourit en voyant son visage à lui se détendre encore plus. Il y a un moment qu'elle attend et où elle se délecte, c'est quand il repousse le gode pour qu'il sorte mais qu'elle le maintient fermement à l'intérieur, non pas pour lui faire mal, mais parce qu'elle sait que le plaisir en est doublé !

Lors de cette dernière rencontre, elle continue à le sucer tout en le sodomisant et il commence à gémir plus fort, lui disant que là, c'est vraiment bon. Puis il a des frissons sur toute la peau, des frissons à l'intérieur aussi… Elle croit qu'il va jouir, elle est déçue parce que c'est trop rapide et qu'elle n'a pas encore pris son propre plaisir… Mais non, il continue à s'abandonner. Elle lâche la queue, prend un préservatif et le lui met. Elle n'attend pas vraiment qu'il la pénètre, elle n'attend pas ce genre de plaisir aujourd'hui. Elle a juste envie de lui donner un orgasme comme il en a rarement eu. Elle sait, par expérience, qu'à un moment donné, quand le plaisir va être encore plus fort, il va uriner avant d'éjaculer. Le préservatif c'est pour cela. Elle s'est aperçue, au fil du temps, que cela le mettait mal à l'aise d'avoir ces petits « incidents » de parcours… Ils ne font pas dans l'« uro-scat » ni l'un ni l'autre. Maintenant elle prévoit et il se laisse aller beaucoup plus… Quand le préservatif est mis, elle recommence à le sucer, enfonçant le dong encore plus loin et avec plus de frénésie d'une main et caressant les couilles de

l'autre. Il a les yeux fermés, sa respiration est saccadée et il tente de pousser le gode vers l'extérieur mais elle tient bon ! L'orgasme n'est pas loin.

Ses gémissements sont devenus des râles qui l'excitent vraiment. Elle s'active dans ses mouvements, avec ses mains, sa bouche, tout en le regardant prendre son pied. Il aime cela. Elle aime cela. Ils ont trouvé une harmonie dans ces rapports peu orthodoxes.

Elle accélère le mouvement du gode, allant d'avant en arrière, l'entrant profondément et le ressortant presque du trou. Il pousse plus fort, gémit plus fort, se cambre sur le fauteuil… Et puis d'un seul coup, elle sait que l'orgasme arrive, les couilles deviennent plus dures, plus chaudes, la queue est plus tendue, son cul se dilate encore plus… Il jouit ! Elle sent que son vagin se ferme et des ondes lui traversent le ventre, remontant le long de son dos, vers sa nuque et envahissant son cerveau dans une myriade de couleurs et d'étoiles. Elle jouit aussi, en silence, un orgasme intérieur, presque cérébral, provoqué par le plaisir qu'elle lui a procuré.

Ils se regardent. Se sourient. Il enlève le préservatif, s'essuie la queue, elle met tous les accessoires dans la salle de bains. Ils ne parlent pas. Il se rhabille et commence à graver les films.
Quand il part pour rentrer chez lui, ils s'embrassent comme des amis. Comme s'il ne s'était rien passé entre eux. Mais c'est leur convention et ils la respectent. Ces rencontres, ce sont juste des jeux de mains.

JOLIE NUIT POUR MOURIR

Elle dormait à poings fermés. Très profondément et elle ne sentit même pas le souffle qui courait sur son cou. Il se réjouissait comme cela. La regarder dormir était une de ses occupations favorites le matin, la journée, la nuit... Elle était entortillée dans les draps, laissant entrevoir des parties d'elle. Il aimait prendre une plume de paon et dessiner des volutes irisées sur sa peau. Rien ne la faisait bouger. Parfois juste un froncement de sourcils mais Morphée la tenait serrée contre elle et elle ne naissait pas au jour. Il aimait sentir son parfum, il aimait imaginer ses rêves. Au bout d'un moment, malgré l'envie qu'il avait de la réveiller totalement, il se glissait dans le lit et la prenait dans ses bras, se collait contre elle, donnant l'impression que leurs deux corps ne faisaient plus qu'un.

Il l'aimait à en perdre haleine. Il l'aimait « à en mourir » comme disait une chanson ancienne qu'il avait écoutée dans son adolescence… Elle lui aurait demandé de partir au Nebraska là, tout de suite, avec elle et de tout quitter, il l'aurait fait. Il l'aimait tout simplement.

Il s'était empli d'elle depuis des années et rien n'était venu troubler cette passion. Ils étaient arrivés à vivre une osmose totale. Un simple regard leur suffisait pour se comprendre. Ils innovaient sans arrêt, se comportant comme des amants d'un premier jour. Une fusion totale, belle et enviable. Leurs amis les regardaient comme on « louche » sur une friandise inaccessible ! En deux mots : ils étaient beaux.

Pourtant ils savaient l'un et l'autre que cela ne pourrait pas durer. Aussi avaient-ils décidé de faire tout ce qui les attirait, sans jamais se priver. Cela avait commencé depuis six mois, à l'annonce de ce qui allait briser leurs vies, leur union, leur monde.

Aujourd'hui il avait envie de l'emmener en voyage : retourner, comme un pèlerinage, dans des lieux qu'ils avaient parcourus tous les deux, où ils s'étaient aimés jusqu'à plus soif ! Il avait passé une partie de la nuit à regarder les destinations, les horaires des avions, à réserver les hôtels. Ils

commenceraient par Vérone : la ville de leur rencontre. Puis ce serait Florence, Venise, Rome et ils descendraient jusqu'à Brindisi pour traverser vers la Grèce. Delphes, Corinthe, Nauplie, Athènes. La mer Egée et ses îles. Santorin surtout. Et le sud de la Crète. Ils reprendraient l'avion pour aller à Pattaya en Thaïlande, un endroit qui avait certainement bien changé depuis toutes ces années ! Il avait réservé quelques nuits à Phnom-Penh pour retourner voir les temples magnifiques qu'ils avaient admirés la main dans la main, accompagnés par les singes qui jacassaient dans les pierres. Direction l'Australie et surtout Adélaïde et Perth, qu'ils avaient préférées à Sydney ou Brisbane trop modernes… Ils reviendraient à l'hiver parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement maintenant que tout avait changé. Mais au printemps, ils repartiraient vers l'Afrique, revoir le lac Victoria et les sources du Nil, utiliseraient une felouque sur ce fleuve majestueux et remonteraient vers Alexandrie pour être encore éblouis par les villes d'Ancienne Egypte.

Il savait que ce périple prendrait des mois, qu'ils devraient peut-être rentrer avant. Lui ne serait jamais tranquille, guettant les moments où son corps à elle se figerait, l'espace d'un instant, dans un spasme annonciateur d'une nouvelle crise. Il veillerait, parce qu'il l'aimait par-dessus tout et qu'il voulait qu'elle ne s'inquiète de rien, qu'elle profite au maximum de ces moments passés ensemble, encore et toujours, comme aux premiers temps de leur union.

En pensant à ces instants à venir, il la serra contre lui plus fort. Elle soupira et épousa de ses fesses son ventre creusé pour mieux l'accueillir. Alors il sentit monter en lui le désir, comme souvent quand leurs deux corps étaient imbriqués. Il ne voulait pas la réveiller, il était trop tôt, le jour n'était même pas levé. Mais il avait envie d'elle. Depuis ce jour néfaste, il avait toujours envie d'elle, comme si le moment présent était le dernier moment où il pourrait voir, sur son visage, les traits d'un bonheur total au moment de l'orgasme.

Il caressa sa hanche, comme si ses doigts étaient des ailes de papillon. Il prenait tout son temps. Il faisait aller sa main du creux de la hanche vers le haut de la cuisse, tout doucement, épiant les signes d'un réveil, mais rien n'y faisait. Elle dormait. Il posa la paume de sa main sur son ventre et, avec précaution, entama une descente vers son mont de Vénus. Elle soupira, étendit une jambe mais ne se réveilla point. Il caressait toujours cette zone si douce de l'aine et du début du pubis. Elle avait à cet endroit un charmant grain de beauté qu'il aimait embrasser. Elle se cambra en

s’étirant, serrant plus fort son corps contre le sien ce qui n’eut comme effet que d’augmenter son désir. Son sexe était collé contre ses fesses, comme battant la mesure. Ses deux jambes étaient étendues écartées, comme pour laisser ouvert ce passage secret à celui qui en connaissait le code. Il en profita pour s’aventurer plus bas, passant ses doigts entre les plis, épousant les formes, comme s’il ignorait les lieux, explorant, millimètre par millimètre, les vallons de son sexe. Il était légèrement humide. Il mit sa tête sous le drap pour respirer son odeur si intime qui l’affolait. Ses lèvres couraient sur son corps, ses doigts se faisaient plus précis, plus insidieux. Ils entraient en elle, cherchant l’inconnu, bien qu’ils surent tout d’elle depuis le temps…

Elle avait ouvert les yeux. Elle souriait. Les caresses qu’il lui prodiguait depuis une demi-heure maintenant l’avaient réveillée depuis le début, mais comme un jeu, elle ne l’avait pas montré, attendant de voir la suite… Comme à chaque fois, elle aimait sentir ses mains sur elle et en elle. Elle aimait la chaleur de sa peau sur la sienne. Elle aimait son souffle qu’il retenait, comme un adolescent qui n’ose pas. Elle aimait son sexe contre ses fesses, qu’elle sentait grandir comme s’il allait l’envelopper. Elle aimait tout venant de lui.

Alors elle ondula sous la caresse et suivit les mouvements de sa main pour lui donner un deuxième rythme, plus rapide, qui ferait venir un premier plaisir. Elle sentait son miel qui coulait. Elle se retint de gémir, elle voulait voir son regard avant, mais dans la position où ils étaient, il aurait fallu qu’elle se retourne et elle ne voulait pas casser l'atmosphère charnelle de leur union. Il continuait à entrer et sortir d’elle, sinuant entre ses lèvres intimes, les malaxant, faisant aller son pouce sur son clitoris en petits cercles dont il savait qu’ils l’amèneraient au plaisir sous peu. Son sexe à lui était gonflé par le désir, chaud, palpitant, impatient. Il prit sa nuque dans son autre main et la caressa. Puis descendit dans le cou, l’épaule et arriva sur un des seins. Il en fit doucement le tour, inspectant l’endroit comme s’il le découvrait pour la première fois. Il avait toujours peur, depuis ce jour où tout avait basculé, de lui faire mal là. C’était devenu une zone sensible, une zone tabou, et il pensait, comme une utopie, que les caresses ne pouvaient que faire partir le mal. Il cherchait des solutions là où il n’y en avait aucune. Il aurait tant aimé que tout redevienne comme avant…

Elle accompagnait ses gestes en cambrant son corps, comme une offrande, comme pour atteindre le point de non-retour, plus haut, plus

loin, accessible malgré tout parce qu'il savait lui donner le plaisir qu'elle aimait. Elle sentait le sexe sur ses fesses et se cambra encore plus pour qu'il glisse vers sa fente… Elle avait envie qu'il l'emplisse intégralement, parfaitement. Elle voulait le sentir durcir, le sentir grossir encore, le sentir aller et venir, le sentir chaud, palpitant, vibrant contre les parois de son intimité profonde. Il profita de l'aubaine, de la perche qu'elle lui tendait, pour s'insinuer en elle. Millimètre par millimètre il entra. Presque trop facilement. Elle était tellement mouillée que cela glissait tout seul. Il accrocha un bras autour de sa taille et commença un balancement d'avant en arrière. Imperceptible au début et de plus en plus fort tandis qu'elle se cambrait encore, faisant claquer ses fesses contre son ventre à chaque mouvement. Cela l'excitait à tel point qu'il crut ne pas pouvoir se retenir avant qu'elle ne parvienne à la jouissance elle aussi. Elle avait tourné sa tête vers lui et lui tendait ses lèvres pour qu'il les goûte, qu'il les avale, qu'il les mange. Elle se laissait faire, elle participait, elle activait le mouvement, sentant venir les signes annonciateurs d'un plaisir immense. Cette myriade de petits points irisés qui éclataient derrière ses yeux fermés, les spasmes qui inondaient son ventre, ses reins, son dos et arrivaient en masse dans sa nuque, les frissons et la chair de poule qui recouvraient sa peau, la chaleur qui montait de plusieurs degrés et le chant qui vibrait dans sa tête, comme les voix des sirènes qui l'attiraient vers un monde merveilleux, rempli de sensations, de couleurs et de sons…

Elle eut un orgasme éclatant, énorme, intense. Elle savait que c'était le dernier. Qu'il n'y en aurait plus jamais d'aussi fort, d'aussi beau. Elle savait que cette nuit là serait la dernière. Elle savait. Le médecin lui avait annoncé la veille, lui demandant de passer à son cabinet, il avait de mauvaises nouvelles : il ne lui restait que quelques jours avant d'entrer dans cette unité spéciale, pour être mise dans une bulle de plastique où elle finirait ses jours. « Peu de jours, très peu… » avait-il dit gêné. Elle savait qu'un jour ou l'autre ce serait ainsi. Elle s'était faite à l'idée. Elle était rentrée à la maison comme un zombie et ne lui avait rien dit. Elle ne voulait pas le voir pleurer. Elle ne voulait pas de tristesse. Elle savait que mourir, même comme cela, n'était que mourir. Il fallait bien mourir un jour. Elle renaîtrait, d'une manière ou d'une autre. Ca aussi elle le savait. Alors cet orgasme était le plus beau, le plus pur, le plus merveilleux des orgasmes ! Parce qu'elle le vivait avec lui, par lui. Parce que c'était le dernier.

Elle était fatiguée, exténuée. Elle ouvrit les yeux. Se tourna pour lui faire face. Embrassa ses yeux, ses joues, sa bouche, restant accrochée à sa lèvre inférieure. Elle ne dit rien mais le pensa très fort : « Adieu. Adieu mon ange. Adieu mon Amour. ».

Lui il souriait… A ses rêves de voyages à deux... A son bonheur… A la vie. A sa vie à elle. A sa vie qui partait et qu'il ne voyait pas s'en aller.

KALAZAZA KOINCI

Il y a déjà trois ans. Trois ans déjà que je l'ai rencontrée. Trois ans qu'elle m'a convertie.
Elle m'avait dit « Je suis comme une princesse kalazaza koinci »… et j'avais ri. Je ne parle pas créole. Une princesse kalazaza koinci ! C'est à cause de ses cheveux. Presque blonds, pas crépus mais frisés avec de grandes boucles souples, longs et doux. Et il y a ses yeux aussi, verts de jade sur sa peau couleur de pain d'épice. Une métisse. Une superbe métisse.

Trois ans et je me souviens de l'instant où je l'ai vue pour la première fois comme si c'était hier. J'étais en vacances. Les premières depuis des années. A l'époque je travaillais comme une folle, ne comptant pas les heures. Et puis un jour, j'étais tombée dans les pommes. Tension trop basse et fatigue extrême avait dit le médecin. J'ai pris le premier avion en partance. Martinique. C'était l'hiver. Le soleil tropical, même d'hiver, allait me redonner un coup de fouet. Je suis sortie de l'avion où j'avais dormi pendant tout le vol et j'ai eu l'impression d'entrer dans une étuve. L'air chargé d'humidité. La chaleur déjà, alors qu'il n'était que tôt le matin, les odeurs puissantes qui montent aux narines. Le dépaysement total. J'ai été conduite à l'hôtel dans un taxi collectif. Les gens parlaient créole, je ne comprenais rien mais je souriais. J'allais me remettre sur pied rapidement dans ce nouvel univers. A l'hôtel, tout le monde était charmant. Pour une fois que je me faisais servir… j'en ai un peu profité je l'avoue ! J'ai passé cinq jours sur la plage, à dormir (j'avais tellement besoin de sommeil…), à manger des fruits frais qui ont du goût le matin au lever du soleil (hum, ces mangues juteuses) et à me promener autour de l'hôtel, dans les petits villages où les gens vivent dehors, s'interpellant d'une maison à l'autre. Je commençais à me détendre, à me retrouver.

Un matin, le réceptionniste me propose de louer une voiture. Il faut que je fasse la Trace pour remonter vers le nord. Venir en Martinique et ne pas connaître le nord de l'île c'est un crime d'après lui. La Trace. Mais c'est quoi la Trace ?

— C'est une route qui part de Fort de France. Vous allez traverser des paysages enchanteurs dans une forêt tropicale, me dit-il en me faisant signer les papiers de location de voiture.
— Je crois que je vais aimer. Merci.

Je prends les clefs qu'il me tend. Je remonte dans ma chambre, prends un sac dans lequel je mets pêle-mêle une serviette de bains, de la crème à bronzer, un pull léger, mon appareil photo, un livre de Djian, mon discman avec le dernier album de Kassav (autant faire couleur locale, et puis j'aime bien le zouk !), regarde la carte pour aller vers la Trace et je redescends prendre la voiture. Une Méhari, enfin cela y ressemble. Hum ! Une décapotable. Je prends le volant et rejoint Fort de France. Je ne m'y arrête pas. Je continue vers la Trace. Je roule doucement. J'en profite. Il n'y a pas une voiture. Le paysage est magnifique. Une végétation luxuriante. Des fougères et des lianes qui descendent des arbres. Des palmiers et toutes les plantes de la jungle. Des fleurs épanouies, ouvertes comme des gueules colorées. Il ne fait pas trop chaud, l'air est chargé de cette humidité si propre aux Antilles. J'arrête la voiture au bout d'une dizaine de kilomètres. Je me gare et descends pour en profiter encore plus. Je remonte un petit chemin le long de la route, qui conduit vers un arbre géant, on dirait un baobab. Il est gris et son tronc fait au moins 20 mètres de diamètre ! Il a de larges racines. Je monte sur l'une d'elle, je m'assieds et me cale contre le tronc. Je sors mon discman, mon appareil photo et je mitraille les alentours. Je suis bien là. J'y resterai la vie. Il n'y a comme bruits que ceux des oiseaux et des animaux de la forêt. Un lézard, intrigué vient à un mètre de moi. Je ne bouge pas. Il s'approche jusqu'à mon pied et s'enfuit en courant vers le bout de la branche.
J'ai dû m'endormir. Sur cette branche. Le soir commence à tomber. Je n'ai pas vu le temps passer. J'ai faim et soif. Je redescends de l'arbre et monte dans la voiture. Bon ben tant pis, je ne verrai pas le nord de l'île aujourd'hui. Mais je peux aussi garder la voiture pour demain. Il me suffit de trouver une cabine et d'appeler l'hôtel, et je trouverai bien un endroit où dormir ce soir. Mais d'abord, manger ! Je mets la clef et la tourne. Rien. Je recommence. Le moteur tousse, un énorme bang retentit à l'arrière avec une fumée noire et âcre. Tous les voyants s'éteignent. La voiture cale ! Merde ! Ah non ! Je ne vais pas me faire avoir par un truc de mécanique, pff ! Je retente mais là il n'y a carrément plus rien qui réagit. Ah ben c'est bien ma veine. Je suis paumée dans la jungle à dix kilomètres de toute vie et il va faire nuit. Et la nuit aux Antilles, c'est comme de mettre la tête dans un four ! Merde de merde ! Ah j'en ai marre. C'était trop beau ! Fallait que cela m'arrive. Et puis y'a pas un

pékin ici. Pas une voiture, même pas un vélo, un âne, un être humain. Des calaos, des oiseaux des îles, des lézards et des moustiques qui vont bientôt venir m'attaquer avec ma peau de blanche !

Bon, pas la peine de paniquer. Je ne suis pas non plus à Bornéo dans une contrée non habitée ! Je vais bien trouver quelqu'un. Tiens, le chemin qui monte là, il doit bien aller quelque part. Au pire, je dormirai dans la voiture ! Allez du courage, ma vieille. Tu vas t'en sortir ! Je prends mon sac et je reprends le chemin du baobab. Je le suis sur au moins un kilomètre, cela monte, par moment il me faudrait presque une machette pour écarter la végétation. Mais enfin je débouche en haut d'une colline. La vue y est géniale, d'ici on voit la mer. Il ne fait pas si nuit en fait. Le soleil se couche sur la mer Caraïbes. Hummmm ! Et là il y a une maison ! Sauvée ! Je traverse le chemin, me retrouve sur une pelouse où mes pieds s'enfoncent, il y a un arbre de bienvenue (l'arbre de l'amitié, ce fameux palmier pas très grand qui agite ses palmes en éventail) et un énorme flamboyant devant la maison. C'est une case toute simple. Un fauteuil sur la véranda. Une cage à oiseaux en osier, vide. Et des fleurs partout. Au moment où je monte les marches de la varangue (l'espèce balcon qui fait le tour de la maison, la porte moustiquaire s'ouvre. Et là ! Mais là… J'en ai le souffle coupé.

Elle est devant moi. Belle. Trop presque. Grande, le corps comme une liane. Couverte d'un paréo vert et orange qui fait ressortir la couleur ambrée de sa peau. Ses longs cheveux frisés qui courent sur ses épaules et le long de son dos. Et des yeux comme l'océan. D'un vert puissant, on les dirait brillants de mille feux. Ses lèvres pulpeuses s'ouvrent sur un sourire immense découvrant de petites dents très blanches.

— Bonjour. Perdue ? Je peux vous aider ?

J'ai du mal à garder mon calme. Cette femme est superbe. J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans l'estomac. Elle a une voix grave, basse et son accent me transperce.

— Heu… Oui… Je suis en panne de voiture, là-bas sur la route. Auriez-vous un téléphone que je puisse appeler l'hôtel ?
— Il n'y a pas de téléphone ! Même pas l'électricité, mais je peux demander à un ami qui vit pas loin d'aller voir votre voiture. Ne vous inquiétez pas, nous allons trouver une solution !

— Merci. Merci beaucoup. Mais l'hôtel va se demander où je suis ! Je devais rendre la voiture ce soir… Oh la la… Pardon, vous n'auriez pas un verre d'eau ? Je meurs de soif !
— Si, bien sur, entrez.

Elle ouvre la porte en grand et me fait signe de la suivre. Elle me sert un verre d'eau fraîche avec un jus de citron vert. C'est bon. Pendant tout le temps elle me sourit. Un sourire énigmatique. Puis elle se dirige vers le fond de la grande pièce et ouvre une autre porte. Elle se met sur le balcon et appelle, les mains en porte-voix :

— Edmond ! Edmond ! Viens ici s'il te plait…

Arrive un grand jeune homme. Il me sourit et j'ai la vague impression qu'il se moque de moi. Remarque il pourrait, je dois avoir l'air d'une folle avec mes cheveux roux en désordre, ma peau de blanche un peu rouge écrevisse et mon air abattu !

— Edmond, tu vas aller sur la Trace. Sa voiture est en panne. Regarde de quoi il s'agit mais avant tu vas aller appeler son hôtel de chez Francis… C'est le…

Et se tournant vers moi, elle me demande quel est le nom de l'hôtel.

— Le Novotel Diamant. Au Diamant. Je suis Marianne Lebel. Merci, mais je peux aussi aller téléphoner si ce n'est pas si loin !
— Non c'est assez loin, vous êtes fatiguée. Et puis il va faire nuit rapidement. Ne vous tracassez pas, Edmond va s'occuper de tout cela. Allez Edmond ! Et tu reviens me dire ce qu'a la voiture !

Le jeune homme part en courant. Moi je suis à bout de force. En fait ma fatigue parisienne n'est pas encore partie, et là je ressens ma grimpette dans la jungle ! Je m'adosse au mur, prise d'un vertige. Elle s'avance vers moi pour me soutenir et m'entraîne dans la chambre. Elle m'assoie sur le lit et me dit tout bas :

— Calmez-vous. Vous avez l'air vraiment fatiguée. Je vais vous préparer un cocktail pour vous redonner de l'énergie. Non, ne bougez pas, restez là… Je reviens.

— Merci. Merci pour tout. Je crois que c'est la faim qui me tenaille. Je n'ai pas mangé à midi, je me suis endormie sur une branche de baobab, là-bas en bas, et j'ai laissé passer l'heure.

Elle m'enlève mes tennis et m'allonge. Elle passe une main fraîche sur mon front, poussant les mèches rousses qui collent sur mon front. Sa caresse me fait du bien. Je sens son odeur vanillée à travers son paréo. Je sens mon cœur s'accélérer et cela me fait drôle. Je ressens ce que j'ai toujours ressenti avec les hommes, la première fois. Mais une femme...

— Je vais vous préparer quelque chose. Dormez en attendant, si vous voulez. Edmond en a pour pas mal de temps. Ici on vit cool vous savez.

Elle sort de la chambre et son parfum reste dans ma tête. Je la suis des yeux et au bout d'un moment, je m'endors. Quand je sens une main sur la mienne, je me réveille en sursaut. Il fait noir, il y a juste une bougie allumée sur une table basse au coin de la chambre. Elle est devant moi. Belle à en pleurer.

— Vous avez dormi des heures. Je n'osais pas vous réveiller. Edmond est revenu. Il a prévenu l'hôtel et ils viendront chercher votre voiture demain et vous en donneront une autre en échange. Elle ne marche vraiment plus!

Et elle rit. D'un rire profond. Et je la regarde. Et je sens monter en moi le désir. Brûlant. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je n'ai jamais ressenti cela pour une femme. C'est fort et en même temps cela me fait peur…
— Il est quelle heure ? Oh je suis désolée de vous déranger comme cela. Pardon. Et merci.
— Arrêtez de dire merci tout le temps. Vous feriez pareil pour moi non ? Il est tard, mais on s'en moque ! Alors vous avez toujours faim ? Je vous ai préparé du poulet au curry. Venez. Après vous pourrez prendre un bain si vous le voulez… Au fait je m'appelle Ingrid. Oui je sais, cela ne fait pas très couleur locale, mais ma mère a été amoureuse d'un suédois dans sa jeunesse !

Et elle rit encore ! Elle me tend la main. Je la prends et la suis dans la grande pièce. Il y a des bougies partout. L'air sent la vanille. Elle a enlevé son paréo et elle porte une tunique courte vert clair sur un short noir. Cela fait ressortir ses yeux. Elle a les seins libres sous la tunique. Elle s'assied en face de moi et me regarde dévorer le plat ! Hum épicé et bon !

Elle boit un cocktail ambré. Elle a les yeux brillants. Je la regarde m'observer, à la dérobée. J'ai le cœur qui bat vite et je sens dans mon ventre l'appel du plaisir. Elle se lève, prend mon assiette, se dirige vers la cuisine. Lorsqu'elle revient, elle s'arrête devant moi.

Je suis immobile. Elle me relève et me serre contre elle. Me regarde dans les yeux et m'embrasse. Oh le baiser qui tue ! J'en ai le corps tremblant. Je n'avais jamais senti un tel plaisir, même avec un homme. Elle ouvre un à un les boutons de ma chemise, m'embrasse les épaules, le cou, le haut des seins. La chemise tombe sur le sol. Elle passe sa main derrière mon dos, dégrafe mon soutien-gorge, prend la pointe de mes seins entre ses lèvres. Je ne bouge pas. Je ne peux pas de toute manière, j'ai un peu peur de la suite. Je suis comme un bloc de granit ! Je sens juste les ondes dans mes reins, dans mon ventre et mon pouls bat la chamade. Elle descend encore, se met à genoux, ouvre la fermeture de mon pantalon, le fait glisser le long de mes jambes. Elle met son visage sur mon ventre, passe sa langue rose sur ma peau. Elle caresse mes fesses, mes cuisses. Je tremble. De désir. De la vouloir. Elle m'ôte mon string, le faisant rouler sur mes cuisses. Plonge son visage dans mon sexe. J'écarte les jambes un peu. J'ai le souffle court. Ses mains sont partout, sa langue me transperce. Elle écarte mes lèvres, s'attarde sur le clitoris, elle le mordille doucement. Je gémis. Elle entre sa langue en moi. Pointue, douce et chaude. Je me rassieds et écarte les jambes pour qu'elle puisse continuer. Elle me lèche, me mords, me masse, me fouille. Je sens le plaisir qui monte. J'halète. Je me suis accrochée à ses cheveux. Je passe ma main sur sa nuque. J'y enfonce mes ongles à chaque vague de chaleur. Elle ne s'arrête que quand je jouis, dans un râle sourd, le corps arqué en arrière. Alors elle me sourit. M'embrasse sur la bouche tendrement. J'ai du mal à redescendre sur Terre. Elle rit et me prend par la main.

— Viens. J'ai envie de toi encore.

Elle m'entraîne dans une pièce derrière la chambre. Il y a un grand bac en bois, une sorte de jacuzzi. L'eau est tiède. Elle y verse un liquide ambré et une odeur de vanille se répand dans la pièce. Elle a allumé des bougies. Elle s'approche de moi, me frôle, et pose mes mains sur ses seins. Je lui enlève sa tunique, défait son short et je m'aperçois qu'elle est nue dessous. Son corps est superbe. Lisse, couleur caramel, sa peau est douce, chaude. Ses seins sont hauts, galbés, luisant de sueur. Je la fais tourner sur elle-même. Ses fesses sont comme celles des noires. Tendues, cambrées. Elle est épilée. Je plonge ma main entre ses fesses. J'atteins son sexe,

mouillé, offert. Une odeur de musc. Je glisse un doigt, commence un lent va-et-vient, la voit se cambrer encore plus. Elle s'accroche au bord du baquet d'eau, se penche en avant. Ses cheveux lui recouvrent le visage. Mon autre main attrape un sein. Il est dur, la pointe noire. Je le masse et en tourne le bout avec mes doigts. Elle gémit doucement. Elle a écarté ses jambes, et je glisse un deuxième doigt en elle. Elle pose son front sur le bord en bois. Ses cheveux font comme des anémones de mer autour de sa tête. Alors je la branle avec une force que je ne me connaissais pas. J'adore cette sensation de posséder quelqu'un. Son corps tremble. Elle ne gémit plus mais pousse des petits cris. Elle est offerte. Je glisse un troisième doigt en elle et je passe mon pouce sur son clito. Elle pousse un feulement de chatte. Se cambre. Sa bouche est entrouverte. Je tords son sein, puis l'autre. Elle ouvre les yeux, nos regards se croisent. Elle me sourit et écarte les fesses avec ses deux mains. Je vois son petit trou. J'y plonge ma langue. Puis un doigt. Doucement. J'entre en elle centimètre par centimètre. Elle râle, bouge son bassin de droite à gauche, m'invitant à aller plus profondément. Je la prends. Et je sens la moiteur de mon sexe couler le long de ma cuisse. Elle m'excite, offerte comme cela. Je m'accroupis et passe sous elle. Je prends son sexe avec ma bouche, continuant mes allées venues dans ses fesses. Elle ne se retient plus. Elle crie. Longuement. Et elle jouit sur moi, inondant ma bouche de son miel intime. Je n'en reviens pas. C'est la première fois de ma vie que je fais l'amour à une femme… C'est vraiment bon.

Elle se laisse glisser le long du jacuzzi, tombe à genoux à côté de moi et me prend dans ses bras. Nos bouches se trouvent. Nos langues s'emmêlent. Nos mains se cherchent. Nous nous relevons, nos bouches toujours collées. Nous enjambons le baquet et nous plongeons dans cette eau si douce. Elle prend une éponge végétale, me la passe sur tout le corps. Je flotte. Me laisse caresser. Elle se fait câline. Douce. Tendre. M'embrassant les yeux, les joues, les oreilles, la bouche. Puis elle s'assied au fond du bac, m'invitant à m'asseoir sur elle. Alors nos corps s'épousent parfaitement. Nous sommes emboîtées et nos clitos se frottent. Nos bassins commencent un mouvement languide. Nous nous laissons bercer par le rythme. Pas trop rapide. Et je sens le plaisir qui me transperce de nouveau les reins. Elle prend mon visage entre ses mains. Pose son front contre le mien. Plonge son regard vert dans le mien et nous jouissons ensemble. A l'unisson. Nous sortons de l'eau, nous nous séchons mutuellement. Et nues, nous allons nous coucher collées l'une à l'autre dans son lit. Lorsque nous émergeons, le soleil est haut dans le

ciel. Je la regarde. Elle est vraiment tellement belle. Un ange. Elle s'étire. M'embrasse sur le haut de la cuisse.

— J'aime tes cheveux, j'ai dit. Ils sont tellement beaux.
— Je suis une princesse, une princesse Kalazaza Koinci.

Et elle rit.
Puis se lève et sort de la chambre. Elle revient, me lance un paréo bleu et me fait signe de la suivre. Sur la varangue, elle a posé un plateau avec deux tasses de café, du jus de corossol, des mangues fraîches et des toasts.

— Tu as aimé cette nuit ?
— Oui. Vraiment. Tu sais je ne l'avais jamais fait avec une femme. Le plaisir est différent et c'est bon.

Je me sens rougir. Alors elle rit. Encore, de sa voix de basse, très sensuelle.

— Je vais devoir partir à Fort de France. Mais tu restes ici jusqu'à ce que l'agence amène une autre voiture, ok ? Edmond leur a donné l'adresse.
— Nous ne nous reverrons pas ?

Elle me regarde intensément et me sourit.

— Si, tu es bête. Bien sur. Demain. Je t'appelle à ton hôtel.

Elle avale son café et part vers l'arrière de la maison. J'entends un bruit de moteur. Puis le silence, peuplé des cris d'oiseaux. Je suis bien. Les gars de l'agence de location arrivent deux heures plus tard. Ils ont une nouvelle voiture. Pas décapotable. Dommage. Je prends la route vers Le Diamant. Je ne pense qu'à demain. Le lendemain, pas de coup de fil. Le jour suivant non plus. Alors je reloue une voiture. Et je remonte vers cette maison, en haut de cette colline. La maison est fermée. Je frappe à la porte. Personne. Je me dirige vers la case de Edmond. Il est là, assis devant la porte, il fend des noix de coco. Il me regarde avancer et fait une légère moue.

— Elle est partie. Elle m'a dit de vous dire qu'elle pense à vous où elle est.
— Mais elle est partie où ?

— Dans son pays. Elle ne reviendra plus.
— Son pays ? Mais ce n'est pas ici son pays ?
— Non ! Non ! Elle ne vient que trois jours par an. Je ne sais pas où elle vit. Je suis désolé.

Alors je reprends le chemin de l'hôtel. Je pleure tout le long. Mais je m'en fous. J'ai un souvenir. Celui de son corps cambré, offert, quand je lui faisais l'amour. Cette image ne me quittera plus.

Il y a trois ans déjà. Trois ans que j'ai croisé sa route, un jour d'hiver, sous les tropiques. Depuis j'ai eu d'autres aventures. Avec d'autres femmes. J'allume des bougies. Mon parfum s'appelle vanille et quand je mange une mangue, j'ai le goût de son corps dans ma bouche.

LA LECON

Ce texte a été écrit à 4 mains. Une de mes amies, un jour, a posté dans ma boite email le début de ce texte et sa fin (ce qu'elle a écrit est en italique) ! C'était à moi d'en écrire le milieu. Cela a donné un texte sur les femmes, par des femmes, pour les femmes.

Je n'avais connu qu'une seule expérience avec une femme. Et elle le savait. Je le lui avais dit juste avant. Je lui avais dit que j'en avais très envie mais que j'étais morte de trouille. Elle avait ri au téléphone. Et son rire m'avait porté pendant toute la soirée avec cette femme. Pour la première fois. Et j'avais adoré ! Et je n'avais qu'une hâte c'était de renouveler l'expérience évidemment !

Ce soir là, j'étais chez V., cette amie confidente à qui j'avais raconté cette expérience. La seule qui savait d'ailleurs. Nous ne nous étions pas vues depuis longtemps et elle me demanda de lui raconter de vive voix cette nuit avec cette femme.

Je ne savais pas trop comment choisir les mots. Pour ne pas rougir trop vite. Ni qu'elle éclate de rire ! Mais V. n'avait pas l'intention de se moquer de moi. Au contraire. Elle écoutait patiemment ce que je lui racontais. J'étais allongée sur son canapé, ma tête sur ses genoux. Et elle s'est mise à caresser mes cheveux. Lentement. Doucement. Je continuais mon récit et le souvenir de cette femme commença à me donner envie de baiser…

Je retirais rapidement mes chaussures et mon jeans prétextant que je serais plus à l'aise. Elle était en tee-shirt et culotte depuis longtemps déjà. Je me suis assise en tailleur, face à elle, toujours sur le canapé. Et elle était de plus en plus près de moi. Elle buvait mes paroles et avalait ma bouche du regard. Elle me déshabillait aussi de ses yeux verts mais je n'étais pas du tout gênée. Elle me posait de plus en plus de questions. De plus en plus indiscrètes. De plus en plus directes. De plus en plus axées…

Et je répondais. Puis elle me dit :

— Je crois que…
— Oui ?
— Non… Je ne crois pas, je suis sûre !
— Que ?
— Que j'ai envie de toi là !

Nous avons éclaté de rire toutes les deux. Nous étions écroulées comme deux ados sur ce canapé aussi rouge que nos joues !

Je me suis levée pour aller boire. J'ai fait durer l'action. Pour réfléchir. Si je couchais avec V., notre amitié n'allait-elle pas en souffrir ? Qu'allait-il se passer ensuite ? Je me passais un peu d'eau sur le visage et retournais dans le salon.

Elle avait mis de la musique et avait atténué l'éclairage. C'était soudainement plus intime et plus chaud. Ou bien était-ce moi qui avait chaud ? Je ne disais plus rien. V. s'était assise dans son grand fauteuil blanc. Je me suis approchée d'elle. Je me suis agenouillée devant elle. Et elle m'a dit :

— Ecoute… Je te propose une chose… Je vais te faire l'amour. Mais toi tu ne me toucheras pas… Je vais te donner une leçon d'amour, tu veux bien ?

Je la regardais. Bizarrement, j'avais très envie de tenter ce qu'elle me proposait. En même temps, ne pas toucher la personne avec qui je baisais n'était pas une chose habituelle. Mais j'avais confiance. Confiance en moi, en elle.

Elle se leva et me prit par la main. Elle m'amena dans sa chambre. Un lit. Pas grand-chose d'autre. Elle m'allongea sur la couette, sur le dos et se mit à côté de moi, de côté, une main sous sa tête. Elle commença à caresser mes seins. Elle avait mis des bougies. Partout. Juste cette lumière, douce, diffuse. Nos peaux avaient une couleur dorée. Je voyais l'éclat vert de ses yeux et le sourire sur son visage. Elle caressait doucement, prenant tout son temps. Je sentais sa main sur moi, pas lourde comme celle d'un homme. Sa main douce me frôlant comme un voile, de la gaze. La pointe de mes seins était dure et dressée. Elle s'amusait à la prendre entre ses doigts. Elle me regardait, tranquillement.

Moi je crevais de trouille, mais je commençais aussi à sentir le bienfait de ses caresses. Elle approcha sa tête et lécha du bout de la langue le mamelon, des frissons parcoururent mon corps. J'ai juste mis ma main sur sa tête, dans ses cheveux courts. Elle a enlevé ma main, m'a regardé encore et a souri :

— Moi. Moi seule te touche. Laisse-toi faire, chut.

Elle a repris ses caresses. Ses mains passaient sur mon ventre, remontaient vers mes épaules, mes bras, mes mains, toute ma peau, elle caressait toute ma peau. Et moi je me sentais bien. J'ai dû commencer à gémir ou à bouger parce qu'elle a eu un petit rire, de sa voix grave. J'ai rouvert les yeux, je lui ai souri à mon tour et j'ai refermé les yeux. Je sentais sa langue passer partout. Le haut de mon corps était un volcan et le bas était en feu. J'avais gardé mon string et elle commença avec un seul doigt à glisser sur la dentelle le long de mon pubis. J'ai commencé à me tordre. Quand j'ai du plaisir, je me tords. Comme une anguille, mais en plus féminin ! Je ne peux m'en empêcher, cela accompagne mes gémissements.

Elle continuait, insidieusement. Sa langue, ses lèvres sur mon ventre et mes seins, son doigt qui courait sur mon pubis. Elle a écarté mes jambes, doucement. Je me laissais faire. Là j'étais bien. Encore un peu de trouille mais le plaisir d'être sous ses doigts était plus fort que ma trouille. Elle s'est mise à genoux entre mes jambes. Elle n'avait pas arrêté ses gestes. De ses mains elle caressait mes cuisses, l'intérieur, l'extérieur, remontait sur mon ventre, passant la paume de sa main sur le mont de Vénus que j'avais rasé. Cela aussi c'était bizarre. Sentir la peau d'une main de femme sur ma propre peau à cet endroit, intime, sentir la douceur, la chaleur. Elle descendait avec sa bouche, de mon ventre vers mon sexe. Moi je mouillais déjà depuis un moment. Depuis le début de notre conversation pour tout dire, cela avait accentué ma trouille au début. Mais maintenant c'était bien de mouiller, pour elle. Pour moi. Elle devait sentir mon odeur. J'étais un peu gênée mais les caresses qu'elle me prodiguait étaient de celles qui ne laissent pas indifférente ! Son visage était très proche de mon sexe. Elle me mordillait le bas du ventre, respirant, léchant juste à la lisière de mon string, passant par moment la langue sur les dentelles. Cela me faisait chaud. Je devais bouger plus fort, me tortiller. Elle m'emprisonna les jambes pour pouvoir mieux diriger sa caresse. Je gémissais. Comme une torture, sa bouche et sa langue me fouettaient l'intérieur.

J'ai ouvert les yeux à un moment. Elle avait arrêté tous ses gestes. Elle me regardait. J'ai eu l'impression d'un félin prêt à sauter sur sa proie. Elle a eu un sourire indéfinissable et elle a plongé sa tête sur mon sexe. Elle a passé sa langue entre ma peau et la dentelle, accentuant sa prise autour de mes jambes. Sa langue chaude et pointue juste à la rencontre de mes cuisses et de mon intimité. Sa langue que j'aurais voulu plus dure, plus longue, plus raide, comme la queue d'un homme. A ce moment là, j'ai eu envie de tout arrêter mais le plaisir venait et il m'englobait, il m'a fait ne plus penser. Juste à l'instant présent et à ce que je ressentais.

Elle a passé la dentelle, s'est faufilée dessous, l'écartant d'une main et elle a touché mes petites lèvres. Elle les a sucées comme on tète, les a aspirées et mordillées. Je ne pouvais plus rien contrôler. Mais j'aimais cet abandon. Je ne sentais que les pics du désir qui montaient, qui m'envahissaient. Sa langue est devenue plus dure, elle l'a entrée dans ma fente, dans mon vagin… Hum, j'adorais ça. En même temps, elle faisait glisser mon string sur mes cuisses, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'il tombe sur le sol au pied du lit. Elle avait trouvé le passage, celui qui me mènerait jusqu'à la jouissance. Elle s'attaqua à mon clitoris. Elle le léchait de haut en bas, faisant des cercles autour. Je criais. Modulation de fréquences vocales. Ce qu'elle m'apprenait à l'instant c'était bon. Un point c'est tout. Du fond de mon plaisir, je n'en perdais pas une miette. Elle m'avait dit un jour au téléphone :

— Quand tu veux faire jouir une femme, pense à ce que tu aimes qu'on te fasse et fais lui pareil !

Là elle me faisait ce que j'aimais qu'on me fasse, mais habituellement c'étaient les hommes qui me faisaient cela, pas les femmes… Et elle connaissait mon corps par cœur, comme si c'était le sien. Elle devait aimer qu'on lui fasse la même chose !

Elle ne faisait pas que le lécher mon clito, elle me le mangeait. Le happait, le mordillait, le suçait, le mâchouillait, l'aspirait. Si bien que je n'ai pas senti quand elle mit un doigt dans mon vagin. Oh ! Ce doigt ! Je ne m'y attendais pas… Mais, Ô qu'il était le bienvenu ! Elle l'a entré vers le haut, touchant un point sensible, j'ai fait un bond comme si elle me crochetait. Sa bouche s'occupait toujours de mon clito, son doigt s'enfonça le plus loin possible en moi, bougeant dans tous les sens, faisant des cercles, pour m'élargir. Elle en a mis un deuxième. Et elle a commencé des allées et venues, doucement au début et de plus en plus vite, de plus en plus

loin, de plus en plus fort. Moi je n'en pouvais plus. C'était trop bon, trop intense. Elle avait pris possession de mon sexe. Il lui appartenait. Moi je subissais, mais j'aimais subir cela. Comme un envol. Comme quand on est porté un jour de grand vent arrière, on va de l'avant, j'allais de l'avant ! Elle a passé sa langue sur mon trou, suçant ses doigts et faisant un « hummm » de contentement. J'ai eu l'image d'une montagne de chocolat devant les yeux. J'ai souri et j'ai ri. Elle a levé la tête une seconde. Ses doigts continuant d'aller et venir en moi. Elle m'a regardé dans les yeux :

— Ca va ?
— Oui… Hum oui…

Elle a esquissé un sourire et a replongé sa tête entre mes jambes. Et elle est passée à la vitesse supérieure. Ses doigts ont changé de rythme, plus rapide, si bien que je n'ai pas senti sa langue se poser sur mon petit trou, le lécher. Je n'ai senti son index que lorsqu'il a été en moi d'une phalange. Je me tortillais tellement aussi, il faut dire ! Pas très bonne élève en fait : trop jouisseuse ! Comment peut-on être totalement attentive lors une leçon comme celle là ? Moi j'étais submergée, là ! Dépassée, mais super bien ! Elle avait ses deux mains en moi, sa bouche qui me dévorait. Je sentais venir le plaisir par flots, comme le flux et le reflux des vagues un jour de tempête.

Elle continuait sans cesse, entrant et sortant de moi, ses lèvres et sa langue jouant avec mon clitoris et moi je criais, je feulais, je gémissais et je me trémoussais comme un ver sur le lit. J'ai bien cru que j'allais l'étouffer entre mes cuisses ! J'avais envie de la prendre dans mes bras, j'avais envie de la toucher aussi mais dès que je faisais un geste, elle me repoussait en souriant, son visage levé vers moi qui luisait de ma mouille. Elle prenait son pied elle aussi, elle ne me l'a pas dit ce soir là… mais plus tard. Elle avait aimé m'entendre, me voir me tordre sous ses caresses, cela l'avait contentée autant que si nous avions baisé normalement. Elle me donna du plaisir, c'était certain. Mais parce ce que c'était elle, parce que j'avais décidé de baiser et ne pas faire l'amour, je n'ai pas eu de réel orgasme. Juste un plaisir très fort, très puissant, très long mais pas d'orgasme. Je m'en voulais un peu de ne pas m'être laissée aller autant qu'il aurait fallu, mais c'était comme ça. Je n'y pouvais rien. Baiser et faire l'amour c'est une énorme différence pour moi. Même si c'était elle qui me faisait l'amour ce soir là. Elle était mon amie, ma confidente. Je ne voulais surtout pas briser cela.

Elle me fit jouir. J'en eus des frissons partout. Et puis elle se retira de tous mes trous, elle lâcha mon clito, elle glissa d'entre mes jambes. Se leva. Elle posa un baiser sur mon sein. Me caressa les cheveux. *Elle remonta doucement le drap sur mon dos et m'embrassa tout doucement dans le cou. J'avais comme une envie mélangée… L'envie de pleurer et qu'elle me prenne dans ses bras. Et l'envie qu'elle s'en aille et me laisse tranquille. Mais elle a refermé la porte. Et elle m'a laissée dormir… Je la remercie.*

ONE NIGHT LOVERS

Cela fait longtemps que je ne suis pas venu dans la Capitale. Depuis des années maintenant, je vis dans le Sud, dans une vieille maison que je retape dès que j'en ai le temps et le courage, surtout. Elle commence à prendre forme. Un grande ferme, baignée de soleil, entourée de champs de tournesols. J'aime bien y vivre, il y a tout ce calme. Cela me permet d'écrire tranquillement. Mais là, il faut que je monte à Paris… Mon éditeur m'a supplié, a quémandé ma venue.

Je n'apprécie plus cette grande ville. Je l'ai pourtant aimée, parcourue de jour comme de nuit. J'ai traîné dans des bars où je restais des heures devant un café à observer les gens. J'ai maraudé dans les coins sombres, à la recherche de plaisirs éphémères et, quand repu, je rentrais chez moi à l'aube, la barbe naissante et les traits défaits par une nuit sans sommeil, je me haïssais et détestais cette ville de débauche facile et tellement misérable.

J'ai fait son sac, je n'ai pas fermé à clé, j'ai marché à reculons jusqu'à ma voiture pour m'emplir une fois encore les yeux de ce paysage de mi-journée dont je ne me lasse pas, j'ai pris la direction de l'aéroport et suis arrivé sans s'en rendre compte à Roissy. Mon éditeur m'attendait. On s'est salués, embarrassés. On a fait la route jusqu'à la ville sans dire grand-chose, comme deux vieilles relations qui n'ont rien à se raconter. Je ne suis pas très bavard moi-même, je préfère écrire les mots plutôt que les dire. Mon éditeur m'a donné l'emploi du temps, serré, comme toujours. Trois jours à courir, à être pris en charge, à devoir faire des courbettes et des sourires à des gens qui allaient me féliciter, à prendre des bains de foule dans une librairie célèbre pour signer des autographes à un public dont je me demande s'il aime vraiment les mots que j'écris ou s'il vient me voir parce que je suis célèbre… Trois jours à me demander pourquoi j'ai accepté de venir ! Trois jours à m'ennuyer ferme !

C'est vrai qu'on me présente comme le nouveau Goncourt-isable ! Moi j'écris seulement, je dis avec mes mots ce que je ressens, ce que j'aime, ce

qui me fait croire que je ne suis pas sur cette Terre en vain. J'accouche dans la douleur à chaque nouveau livre. C'est une épreuve que j'aime et que je redoute en même temps. Le vertige de la page blanche, les mots qu'on couche sur le papier et qui défigurent ce à quoi on pense, alors on jette, on recommence. Une phrase met des jours et des nuits à faire surface et quand elle est là, devant soi, noir sur blanc, alors on se met à l'aimer parce qu'elle chante, parce qu'elle exprime totalement la pensée, parce qu'elle vient du plus profond de l'être, parce qu'elle est belle tout simplement. Je me sens ému par certains de mes mots, il m'arrive même de pleurer. Mais jamais je n'ai écrit pour la postérité, jamais je n'ai écrit pour paraître dans les magazines et être reconnu. Je suis heureux quand je reçois la lettre d'un lecteur me disant timidement qu'il avait été secoué par ce qui est dit dans mes livres. Je suis heureux de voir que quelques mots, mis les uns à la suite des autres, peuvent apporter une parcelle de bonheur à quelqu'un. Mais jamais je n'aurais pu croire que je serais un jour cité pour un concours littéraire !

Je regarde par la vitre de la voiture et apprécie d'être parti loin de cette grisaille, loin de cette pollution, loin de ces immeubles crasseux et miteux où s'entassent les gens qui n'ont pas les moyens de vivre dans le centre… Il me tarde déjà de repartir vers ma province. Là-bas, dans mon village, je ne suis que Jean. Les gens savent que je suis un écrivain connu, mais ils n'en font pas toute une histoire. A part la libraire, qui me voit déjà au Panthéon des meilleurs écrivains de tous les temps et qui met en valeur dans sa vitrine, comme une pièce de musée, chacun de mes nouveaux livres !

Mon éditeur me dépose devant un des plus beaux hôtels parisiens où j'ai passé quelques nuits, des années auparavant, quand j'étais encore un jeune con, fier de sa nouvelle renommée. J'entre dans le hall. On m'indique ma chambre, avec une discrétion extrême, comme si j'étais un chef d'état ! Pourtant des gens connus, il en vient ici ! Je m'attends à voir dérouler le tapis rouge, mais il n'en est rien et intérieurement, je remercie la renommée de cet hôtel où la tranquillité des clients passe avant tout.

Je monte au quatrième étage. On avait bien fait les choses. Une grande chambre, assez impersonnelle, un salon attenant, une immense salle de bains avec sauna, le tout donnant sur le jardin d'une ambassade ! Mon éditeur m'enverra une voiture qui me conduira à une soirée où je sais que je serai attendu comme le messie ! Une soirée juste pour moi, où mon nouveau livre sera à l'honneur… Le genre de soirée que je fuis comme la

peste, où je me sens mal à l'aise, regardé par des convives qui me sourient, mais dont je sais pertinemment qu'ils n'en ont rien à faire, où je devrai répondre cent fois aux mêmes questions, où il faudra que je sois aimable, diplomate et disponible ! Je n'ai pas le choix. J'ai accepté ces trois jours, il me faut en payer le prix ! Je prends une douche. Commande un plateau de fruits au room service. Mange une mangue et des abricots. J'ai deux heures à tuer. Je prends un magazine sur une table basse. M'allonge sur le canapé et j'ai failli m'endormir. Le téléphone sonne. Il fait nuit. Le chauffeur m'attend dans le hall. Je prends mon blouson, rectifie ma coiffure devant le miroir et sors.

Des dizaines de voitures sont garées dans la cour privée de l'immeuble. Le trajet n'a duré que dix minutes, j'aurais pu tout aussi bien y aller à pied ! Que d'esbroufe ! Je monte l'escalier en pierre conduisant dans un hall majestueux. Mon éditeur et sa femme (sa nouvelle femme, devrais-je dire) m'attendent à l'entrée. Elle m'embrasse, je ne l'ai jamais vue. Elle ressemble à la femme d'un président américain connu ! Question de mode ! Je serre la main molle et moite de mon éditeur pour la deuxième fois de la journée. L'autre m'attrape pour une accolade burlesque, comme si nous ne nous étions pas vus depuis des années ! Je suis l'homme de la soirée : que cela me plaise ou non ! C'est l'heure des mondanités… Un serveur nous apporte un plateau chargé de verres, je demande un jus de fruits. Puis nous avançons de concert vers une grande salle de réception où naviguent des femmes et des hommes pomponnés comme pour un mariage ! Je souris intérieurement. Moi, avec mon jean délavé, ma chemise blanche vieille de dix ans que j'adore et mon blouson de cuir, je fais tâche ! Mais tout le monde me pardonnera, je suis la vedette ce soir ! Je sais même qu'il y aura des hommes qui me demanderont où j'ai eu cette superbe chemise !

Le silence se fait quand j'entre dans la pièce. Puis un applaudissement se fait entendre, suivit par des dizaines d'autres. Je me sens rougir. J'aimerais fuir mais je suis obligé de sourire ! Mon éditeur s'avance et calme les applaudissements d'un geste de la main. Il dit quelques mots, insistant sur la sortie du livre, le classement des ventes et la nomination au Goncourt… Tout un bla-bla-bla que je connais par cœur ! Tout cela m'écœure franchement. Tout ce qu'il y a de bien dans cette histoire, c'est que le montant du chèque que j'ai reçu en avance sur les ventes, couvre le prix de la nouvelle toiture de ma ferme ! Pour cela je ne regrette pas d'avoir écrit ce livre !

Une fois calmée, la foule se presse vers moi. Je reconnais des visages célèbres, médiatisés, que j'ai rencontrés des années auparavant et qui me demandent, comme à un vieux copain, des nouvelles de ma vie… Je réponds machinalement, faisant semblant de m'intéresser quand un auteur moins connu ou débutant vient me parler de ses écrits et de ses aspirations. Merde, je ne suis qu'un « écriveur de mots » ! Rien de plus. La soirée reprend son cours. Chuchotements par endroits, brouhaha dans d'autres, soudain un éclat de rire vient troubler l'ambiance. Moi, je vais de groupe en groupe, parlant, écoutant, restant poli. Je m'ennuie à mourir. Encore quelques heures et je pourrai partir, retrouver cette chambre d'hôtel impersonnelle, dormir. Demain m'attend un marathon médiatique.

Profitant d'une accalmie, je m'adosse contre un mur, sirotant mon énième jus de fruits. Je sors mon paquet de tabac et me roule une cigarette. Je suis ailleurs, dans mes pensées. Le bruit incessant des conversations me berce. Je ferme les yeux à demi. Je ne sens pas tout de suite la présence à mes côtés. C'est un soupir plus fort qui me fait tourner la tête. Et là je le vois. La trentaine. Grand, très grand. Mince, presque maigre. Des cheveux qui frisent dans le cou, pas coiffés. Une dégaine de « je m'en foutiste » qui me plaît tout de suite. Je fais un sourire. Il fait un sourire. Pas feint. Pas comme la majorité de ceux j'ai reçus ce soir. Il pointe sa canette de bière vers la foule et me demande si moi je me sens comme eux ? Comme des pingouins endimanchés ? Je me marre. Il a de l'humour, j'aime bien. Je réponds que non. Que je suis là parce que je n'ai pas trouvé d'autre endroit pour manger ce soir… Il se marre à son tour. J'ai l'impression qu'il n'est pas là depuis le début de la fête et que, soit il ne m'a pas reconnu, soit il se fout de savoir que je suis l'écrivain à succès du moment ! Tant mieux. Il me dit qu'il arrive de Londres où il vit dix mois de l'année, comme danseur. Danseur ! J'aime encore plus. Ils ont le corps très beau généralement. Et puis là, quand il me sourit de nouveau, je ressens comme un coup de poing à l'estomac ! Le truc qui ne m'est pas arrivé depuis des lustres ! Une sensation de bien-être et de trouille en même temps, qui déferle au creux du ventre. Je n'ai ressenti cela qu'une fois. Avec Valérie, mon ex-femme. A notre première rencontre… Pour un peu je m'en irais, de peur que la même histoire se répète. La rencontre, la passion et un jour… la rupture. Voilà, entre autres, pourquoi je suis parti dans le Sud.

Là c'est la première fois que je ressens une pulsion aussi forte pour un homme. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne nie pas qu'il m'est arrivé maintes

fois de regarder les hommes dans la rue, qu'ils soient beaux ou moches, j'étais attiré par ce qu'ils dégageaient à ce moment là. Mais je ne me suis jamais laissé aller à tenter une aventure avec quelqu'un du même sexe que moi. Non que je sois homophobe, mais la pudeur m'a toujours retenu, je pense. Et puis j'aime vraiment le corps des femmes et je crois que j'aurais du mal à prendre le même plaisir avec celui d'un homme. J'aurais l'impression d'un double de moi. Je dois être macho certainement ! En attendant, avec lui à mes côtés, qui sirote sa bière par petites gorgées, cela déferle dans ma tête. Des images très crues, comme je n'en ai que rarement. Je nous vois tous les deux nus, enlacés, faisant l'amour d'une manière assez bestiale et sauvage. Et le plus drôle c'est que cela ne me dégoûte pas ! Mais qu'est-ce qui m'arrive, bon Dieu ?

Il me parle depuis quelques minutes et je n'ai pas entendu. J'étais perdu dans mes pensées. Il me dit qu'il ne vient que rarement à des soirées comme celles-ci parce qu'elles l'ennuient profondément, ou alors il s'y voit comme dans un zoo, en train de regarder les animaux derrière une vitre, il observe et se ressert des images pour des chorégraphies. Il se présente et m'annonce qu'il connaît une certaine notoriété. Pas ici, mais dans les pays anglo-saxons. Les critiques disent de lui qu'il est le nouveau Salvador Dali de la danse… Il choque mais la foule aime cela ! Je veux bien le croire, avec son air angélique de ne pas y toucher, il doit être fort retors en fait ! Ca me plaît de plus en plus. Je lui dis qui je suis et il me regarde interrogateur. Il ne connaît aucun de mes livres. Alors là, si j'avais le courage et si je n'étais pas si timide, pour un peu je l'embrasserais !

Je jette un regard alentours, pour voir si aucune de mes connaissances ne se trouve trop près et je lui propose de filer à l'anglaise, d'aller prendre un verre dans un endroit plus normal. Il acquiesce et nous nous esquivons comme deux voleurs. Je suis sûr que mon éditeur va en faire une jaunisse quand il verra que j'ai disparu. Mais je m'en fous ! Je suis libre que diable ! Nous entrons dans un bar à deux pas de là, un de ceux qui servent jour et nuit des sandwiches caoutchouteux et des bières presque tièdes. Personne ne se retourne. Personne ne nous voit. Heureusement. Au fond de moi, j'ai comme une honte qui vient d'être avec cet homme que je ne connais pas et qui m'attire profondément. J'ai l'impression que cela se voit sur mon visage. Du coup, je rougis et je baisse la tête. Il sourit. A-t-il compris ce qui m'arrive ?

Nous discutons de tout et de rien, sauf de nos métiers respectifs. Tant mieux. Il me parle d'un de ses voyages en Argentine où il a été subjugué

par la beauté des hommes danseurs de tango. Et puis il pose sa main sur la mienne. Sans dire un mot. Je sursaute. Je veux me dégager mais il maintient la pression. Je laisse ma main où elle est. Il me regarde, sort un billet pour payer les consommations et sur un clin d'œil me fait signe de le suivre. Il m'entraîne dehors où se trouve sa voiture. Je sais déjà ce qui va se passer mais je n'appréhende rien. Pour une fois, ma raison se tait et j'écoute mes pulsions. Je monte côté passager et il n'attend même pas que je sois installé pour m'attirer vers lui. Il tient les revers de mon blouson et me colle contre lui. Je sens son parfum, une odeur d'homme, très subtile pourtant. Je n'avais pas fait attention à cela avant. Il pose sa bouche sur la mienne et j'entrouvre mes lèvres. Sa langue passe entre mes dents à la recherche de la mienne. J'ai le sang qui bat mes tempes. Je ressens des picotements dans la nuque. Je n'arrive même plus à penser. Je ne ressens que du plaisir. L'envie d'aller au-delà, de me donner complètement à lui. Il lâche ma bouche. Me sourit, passe sa main dans mes cheveux. Met le contact et me demande l'adresse de mon hôtel. Je parcours le trajet en étant sur une autre planète. Je suis abasourdi. Je ne comprends pas ce qui m'arrive mais je sais que j'aime cette sensation que j'ai eue tout à l'heure pendant que nous nous embrassions.

Il se gare n'importe comment, je le sens impatient. Nous entrons dans le hall, nous dirigeons vers les ascenseurs. Nous y sommes seuls et je tends mon visage vers lui. Je veux qu'il m'embrasse encore. Je veux percevoir encore les mêmes sensations. Je mets la clé dans la serrure. Il retient mon geste et me demande si je suis sûr de vouloir vivre la suite. Oui. Je m'entends répondre un « oui » franc et honnête. Presque pas le temps de refermer la porte et nous nous enlaçons, tanguant, roulant, allant de droite et de gauche dans le petit couloir qui mène au salon. Ses lèvres ne quittent pas les miennes, ses dents me mordent, sa langue se faufile, me trouve, me prend, m'avale, me broie. J'ai la tête qui tourne tant les sensations sont nouvelles, bonnes et intenses. Je bande comme un fou et ça me fait mal.

Soudain une image s'impose à moi : nos deux langues, nos lèvres soudées l'une à l'autre comme quand le froid scelle la peau sur une surface gelée. J'ai envie de rire. Il me tient serré contre lui, ses bras enroulés dans mon dos, ses ongles qui griffent ma nuque. Je suis comme un prisonnier, lié, à sa merci et j'avoue que j'adore ça ! Il est plus grand que moi et mon visage arrive au niveau de son cou dont je respire le parfum subtil, comme un parfum de femme. Pourquoi je pense aux femmes là, maintenant ? Je n'ai pas envie d'une femme ! J'ai envie de lui ! De cet

homme qui me fait bander, dont j'ai envie de sentir le corps nu contre le mien, dont j'ai envie que ses mains me touchent, me fouillent, me caressent et m'envolent loin, là-haut vers les étoiles. Comme sur un bateau ivre, nous dérivons vers la chambre. Il arrache mon blouson, fait passer ma chemise par-dessus ma tête, ôte ma ceinture, défait les boutons, mon jean glisse à mes pieds. Je tombe à la renverse sur le large lit. Il me regarde un instant et enlève ou plutôt arrache ses vêtements, pendant que je me déchausse, lançant mes chaussures à la volée dans la pièce. Il a un corps parfait. Les muscles dessinés comme s'il était une statue. Je me sens un peu pitoyable avec mes trois bourrelets au ventre… Il sourit comme s'il avait lu dans mes pensées et nous éclatons de rire. Privilège de la jeunesse, me lance-t-il en faisant une moue enfantine et en gonflant ses pectoraux. Je l'attire vers moi. Il tombe à mes côtés, nos bouches se cherchent, se retrouvent, ne se quittent plus.

Je n'avais jamais pensé qu'embrasser un homme pouvait être aussi agréable. Au diable les préjugés et la pseudo bonne conscience ! Cette nuit je l'attendais sans le savoir ! Je découvre que cette envie d'homme est au fond de moi, tapie depuis des années, bafouée par les principes judéo-chrétiens merdiques qu'on nous inculque dès le plus jeune âge ! Comme si désirer un homme était une honte ! Non ! C'est le même désir que pour une femme…
Il prend ma main et la caresse, remontant le long du poignet avec son pouce. Je frissonne. Ma queue est dressée, effrontée, comme un obélisque et il la regarde avec envie. Je suis le contour de son visage avec mes doigts. Peau imberbe. Douce à en pleurer. Je suis la ligne du cou, je descends le long de la jugulaire et j'attaque les épaules, le torse, les pointes de ses petits seins qui saillent. Mes lèvres rejoignent mes doigts et je suce les mamelons dressés. Il soupire. Je m'aventure à y mettre les dents. Je reproduis ce que j'aime faire aux femmes, ce que j'aime aussi qu'on me fasse. Ses mains sont dans mon dos, descendant le long de ma colonne, épousant chaque vertèbre. Il caresse mes fesses. Tout est comme dans un rêve éveillé. Je me surprends à avoir peur que cela s'arrête ! Je continue ma descente, j'arrive sur son ventre. Nos deux corps sont imbriqués. Unis. Son sexe est aussi imberbe que le reste du corps. Pas un poil. Pas une ombre. Tout est lisse. Tout m'émerveille chez lui. Il est si viril dans son comportement et si féminin dans sa nudité. J'aimerais me fondre en lui.

Seule petite ombre au tableau : comment va se dérouler la suite ? Pour le moment, cela ressemble à un ballet érotique et très sensuel, mais après ?

Qui va faire quoi à qui ? J'ai un peu peur, tout à coup, de flancher. Ne pas pouvoir me laisser aller, être envahi par les fameux principes à la con, avoir des images sales, obscènes. J'ai peur de craquer. Pourtant l'envie est là. Palpable tant elle est forte. Ses caresses sont douces, franches, tellement évidentes, tellement bonnes, tellement attendues. Et moi, je ne contrôle pas mes gestes. Tout son corps m'attire. J'ai envie de tout toucher, tout découvrir. J'en ai tellement envie. Il doit sentir que je suis crispé malgré tout, il me parle tout bas, me rassure, me promet de la douceur, il me propose même de ne s'en tenir qu'aux caresses… Et moi, dans un regard, je le supplie de continuer parce que les sensations sont éclatantes, une vérité qui enfin se dévoile. Une révélation qui prend corps dans mon esprit et au fond de mon être.

Il effleure mon sexe qui se dresse plus encore. Il le frôle du bout des doigts, s'attardant sur le gland. Je vibre. Comme une corde de violon. J'ai envie de crier. Je gémis et lui prend ma bouche, encore et toujours, y déposant son souffle, sa chaleur, sa force. Il s'y attarde, je m'y cramponne. Sa main s'engage entre mes cuisses, il caresse mes couilles doucement. Et ses lèvres descendent le long de mon corps, pour rejoindre sa main. Pour la première fois de ma vie, un homme va me sucer. Je suis ébahi par ma hardiesse. Plus de pudeur. Plus de timidité. Je suis à lui, offert, attendant qu'il me donne un plaisir inconnu dont je soupçonne qu'il va être divin. Il me prend en bouche comme si mon sexe était un mets rarissime. C'est tellement doux, tellement excitant que la tête me tourne. Mes mains sont posées sur sa peau. Je ne les bouge pas. Je suis aux aguets, guettant les sensations, le plaisir qui m'inonde par vagues. Aucune femme ne m'a encore procuré autant de bien-être. Pourtant elles avaient toutes l'art et la manière ! Il relève la tête et me sourit. Je l'implore de continuer, de ne pas me laisser sur ma faim. Et pendant qu'il m'avale, qu'il me mange, il insinue un doigt en moi. Je ne suis même pas surpris, je pressentais ce geste. Je l'attendais. Comme un cadeau, comme une bénédiction. Et mon sexe grossit encore. Et c'est bon.

De son doigt il m'écarte, me déverrouille, m'ouvre, me dilate. Il en glisse un deuxième, prend son temps (j'ai tout le mien !), un troisième vient s'engouffrer et mes gémissements sont plus rauques. Mon cœur bat la chamade. Alors il se coule entre mes jambes, s'agenouille et soulève mes fesses vers lui contre ses propres cuisses. Son sexe est long, fin, ciselé, comme taillé dans du verre. Il en mouille délicatement le bout et le colle contre moi. Je le sens qui palpite. Avec une douceur extrême, une

attention de chaque seconde, il pénètre mon intérieur, me laissant sans souffle, ouvert et admiratif. Et ce que je ressens là, à cet instant, est intense. Je vais jouir s'il continue, mais je veux qu'il continue. Surtout qu'il ne s'arrête pas. Les vagues déferlent de bas en haut, m'emportant le cœur à chaque passage. Ma sève monte. Elle bouillonne. Et elle jaillit. Au même instant, il jouit, lui aussi, comme un geyser chaud et grondant venant du fond de la terre. Il reprend ma bouche, mordant mes lèvres et il rit comme un enfant qui a fait une bonne blague. Demain sera un autre jour. Pour le moment, je savoure, je vis.

Ce soir, j'ai rencontré Dieu sous les traits de ce one night lover.

NORMANDIE

Je le croise tous les jours depuis une semaine. Le matin tôt généralement, quand je monte à cheval sur la plage. Il marche sans réel but… Je le suis des yeux de loin, lui souris arrivée à son niveau et tourne la tête pour continuer à voir sa silhouette gracieuse pendant encore une centaine de mètres. Je n'arrive pas à savoir dans quel hôtel il est descendu. Il est toujours seul. Il est beau. Grand et mince, blond, les cheveux longs. Il est toujours vêtu d'un pantalon de flanelle grise, d'une veste autrichienne noire et d'une grande écharpe blanche. Il retrousse le bas de son pantalon et porte ses chaussures à la main. Cela me fait sourire.

Ce matin, il a un geste de la main en m'apercevant de loin. Je suis au trot et mets Gazelle au pas. Je m'arrête à sa hauteur, intriguée. Aurait-il décidé de me parler ? J'en suis tremblante.

— Bonjour madame, je veux vous poser une question depuis quelques jours mais je n'ose pas vous déranger quand vous passez sur votre cheval ! Vous habitez la région ?
— Non, je suis en vacances chez des amis, sur les hauteurs. Et vous ?
— Je suis à l'hôtel Parrot, vous connaissez ?
— Oui je viens souvent ici. J'aime le bord de mer en hiver. Il n'y a personne et souvent il fait beau, quoiqu'on en dise.
— C'est la première fois que je viens à la mer. Je suis de l'est de la France. Mais je ne veux pas vous importuner davantage, madame, excusez-moi…
— Vous ne me dérangez pas. Je peux faire quelques pas avec vous ?
— Bien sûr.

Je descends de cheval, prends la bride et nous avançons tranquillement sur le sable humide et dur. Je sens la chaleur de sa présence et cela me fait drôle. Je le regarde par en dessous. Il marche la tête haute, comme s'il voulait s'emplir les poumons de tout l'air marin et les yeux de la beauté des vagues.

— Et vous aimez la mer ? Cela doit vous changer, non ?
— Oui énormément. J'aime passer du temps à regarder les marées, la couleur de l'eau et du ciel qui changent sans arrêt. Ici tout est mouvement.
— Moi ce que je préfère c'est le calme. Juste le bruit des vagues qui se fracassent contre les rochers et les sirènes des bateaux de pêche le matin tôt.
— Vous savez si on peut louer une cabine de plage en cette saison ? J'ai toujours rêvé de sortir d'une cabine de plage pour aller me tremper les pieds au bord du rivage !

Il rit et son visage s'illumine. On dirait un enfant qui aurait grandi un peu vite. Ses traits sont très fins. Il a des mains longues, mates aux ongles extrêmement soignés.

— Vous baigner dans cette eau froide ? Mais vous allez attraper la mort ! Mais malheureusement on ne peut pas louer de cabines en hiver. Par contre mes amis en possèdent une, au bord de la promenade. Ils doivent avoir laissé la clef dans la villa. Je regarderai si vous voulez.
— Oh c'est très aimable à vous. Merci beaucoup. Dites-moi, vous accepteriez de prendre votre repas avec moi ? Je me sens un peu seul parfois… Le midi peu de gens mangent au restaurant de l'hôtel. Cela me ferait vraiment plaisir si vous me disiez oui !
— Et bien, il faut que je ramène Gazelle à son écurie, mais avec joie. Disons à … 13 heures ? Devant le Parrot…
— C'est d'accord. Vous savez, j'aime beaucoup la couleur de votre regard. On dirait qu'il change avec les teintes de la mer…, me dit-il en me regardant droit dans les yeux et en rougissant. Excusez-moi, je ne voulais pas être impoli, rajoute-t-il en bafouillant.
— Non, non. Merci. C'est un joli compliment ! Alors à 13 heures ?
— Oui à 13 heures.

Je remonte sur mon cheval et je pars au trot. Je n'ose pas me retourner. Je sais qu'il me suit des yeux et je ne veux pas qu'il voie mon émoi.

Je rentre directement à l'écurie. J'étrille Gazelle et lui donne de l'avoine. Je la brosse machinalement, je repense à cette rencontre. Ce jeune homme me fait penser aux scènes de Mort à Venise. Toujours solitaire. Epiant les mouvements des éléments. Et il n'a jamais vu la mer. Quelle drôle de chose à notre époque !

Je repasse par la villa pour ôter mes vêtements de cheval, prendre une douche et me rendre un peu plus présentable. L'hôtel Parrot n'est pas classé dans les catégories les plus élevées mais j'ai envie de lui faire plaisir à ce jeune homme. Tiens, je ne sais même pas son nom, ni son âge, une vingtaine d'années, pas encore la trentaine. Moi avec mes quarante ans, je me sens soudain un peu vieille, bien que je ne les fasse pas me dit-on souvent ! Je mets une jupe ou un pantalon ? Une chemise ou un pull ? Non allez, un pantalon et un pull. Je ne veux pas le mettre mal à l'aise. Je brosse mes cheveux, me passe un peu de rouge à lèvres, un coup de blush et … je suis prête. Je descends vers la ville à pied. En flânant, il n'est pas encore midi et demi, j'ai le temps. J'aime les stations balnéaires en morte saison. Les villas fermées qui ont l'air de dormir et d'hiberner. Les rues où personne ne passe, sauf les vrais habitants du lieu. Les gens qui deviennent soudain plus chaleureux qu'aux périodes estivales où les touristes stressés affluent.

Le Parrot, c'est une grande bâtisse. Vieillotte. Le couple qui le tient est ici depuis des années. Déjà enfant quand je venais avec mes parents, ils étaient là. Je suis en avance. Je tâte ma poche où j'ai glissé la clef de la cabine de bains en partant. Je vais prendre un café sur la promenade, chez l'unique vendeur ambulant en cette saison. D'ici je vois l'entrée du Parrot. Tiens c'est marrant, le voilà. Il arrive un peu essoufflé. M'aurait-il menti ? Ne serait-il pas dans cet hôtel ? Non ! Il a dû aller se promener… Ne soyons pas médisante… En même temps, s'il n'est pas dans l'hôtel, il est peut-être vagabond. C'est vrai, il porte les mêmes vêtements depuis une semaine… Bizarre.

J'attends encore cinq minutes et je me dirige vers l'hôtel. J'entre et j'ai l'impression de pénétrer dans un décor des années cinquante. Tout ici paraît vieux et usé mais cela a son charme. Le patron me sourit et me fait signe de le suivre. Il m'emmène dans la salle à manger. Une seule table est occupée. Par lui. Il me sourit en me voyant et moi, j'ai le cœur qui bat plus vite. Il se lève pour me serrer la main, qu'il tient plus longtemps que nécessaire dans la sienne. Elle est chaude sa main. Douce aussi. Je m'assieds, il fait de même et me regarde dans les yeux. Les siens sont bleus. Azur. Presque transparents à force d'être pâles. Il me sourit. Je lui souris. Je me sens un peu bête dans ce décor avec un homme que je ne connais pas. Oh, s'il a vingt-cinq ans c'est le bout du monde ! Le patron nous apporte les entrées. Ici pas de carte. Juste le menu du jour. Nous mangeons en silence. Je ne sais pas quoi lui dire. Il me sourit toujours.

Drôle de jeu de séduction ! Je dois briser la glace. Je prends la clef de la cabine dans ma poche et la pose sur la table.

— Tenez, j'ai trouvé la clef de la cabine. Prenez-la. Vous allez enfin pouvoir vivre votre rêve !
— Merci. C'est vraiment gentil de votre part. Vous voulez vivre mon rêve avec moi ?
— Heu… oui ! Pourquoi pas ? Ce serait rigolo !

Nous parlons des marées, de la mer qu'il trouve belle et émouvante. Des gens qu'il rencontre ici. Des pêcheurs et des vieux normands avec qui il discute le matin en prenant son café sur le port. De ses promenades sur la plage, dans la campagne aux alentours. De cheval aussi. Il aimerait bien monter. Je lui propose de l'emmener aux écuries. Il pourra prendre Sidoine, la vieille jument pour les débutants, s'il veut. Mais je lui fais remarquer que les vêtements qu'il porte ne sont pas adéquats avec l'équitation. Il me sourit. Notre repas s'achève sur un alcool de pommes offert par le patron. A aucun moment nous n'avons parlé de nous vraiment. Je ne sais toujours pas son prénom, ni son âge, ni ce qu'il fait dans la vie. Il ne m'a posé aucune question. Je suis vraiment intriguée, mais j'arriverai à tout savoir de lui…

Au moment de payer l'addition, il s'excuse, se lève et se dirige vers le comptoir de l'entrée. Il parle à voix basse avec le patron. Il revient le sourire aux lèvres, me prend par le bras et me propose d'aller nous promener sur la falaise. J'accepte volontiers. En sortant de l'hôtel, nous prenons la direction du sentier qui monte le long de la grève. Mais au bout de cinquante mètres, il s'arrête et me dit :

— Nous pourrions aller visiter cette cabine avant, non ?
— Comme vous le voulez. Au fait, je m'appelle Zoé et vous ?
— Tristan, me répond-il. Enchantée Zoé. Joli prénom. Original.
— Merci, le vôtre aussi est plaisant.

Je me sens gourde. J'ai l'impression d'avoir quinze ans, d'être en 1940 et de sortir avec mon premier rendez-vous ! Nous rebroussons chemin. Il me tient toujours le bras. Mon cœur bat plus vite. Il a un côté envoûtant que j'aime.

La cabine de Nicole et Jean-Charles est la première sur la droite. Un peu éloignée des autres. Ils l'ont choisie pour cela. Pour ne pas être envahis

par les touristes l'été. Elle est bleue et blanche, en bois, la peinture un peu écaillée en fait son charme. Il me regarde intensément, sort la clef de sa poche, la met dans la serrure. Il ouvre la porte, pousse du pied une épuisette qui barre le chemin et nous entrons dans ce cabanon de deux mètres carrés. Une odeur de marée, d'algues séchées et un vieux fond d'ambre solaire persistent encore. Comment peut-on mettre un tel bric-à-brac dans si peu de place ? Il y a un banc sur lequel sont posés des cirés jaunes, une couverture kaki, des seaux, des épuisettes et deux cannes à pêche le long du mur. Une bouée percée. Un ballon de plage marqué du sigle Martini Dry !

Il pousse tout dans un coin. Je suis restée dans l'encadrement de la porte. Il fait un peu sombre. Il se retourne, remonte une mèche de ses cheveux blonds et me tend la main. Je m'avance, ma main dans la sienne et me retrouve dans ses bras. Il pose une main dans mon dos, il embrasse mes cheveux. Mon cœur bat la chamade. Je n'ai jamais été aussi intimidée. Je suis transie, bloquée, droite comme un «i ». Je dois avoir l'air fin, moi la femme libérée, celle qui a des amants à la pelle, pense-t-on ! Tu parles, elle est belle la séductrice, la dévoreuse d'hommes ! Elle a la trouille oui ! Elle se sent bête et en même temps tellement attirée… Il passe une main sur mon visage, caresse ma joue, me regarde et en me souriant pose ses lèvres chaudes sur les miennes. Un baiser chaste, mais profond.

— J'avais envie de t'avoir là avec moi. J'avais envie de te sentir contre moi, me dit-il en chuchotant contre ma bouche.

Il a adopté le tutoiement et je me sens mieux tout à coup. Je pose mes mains autour de sa nuque, je caresse son dos, je plonge mon regard dans le sien et tend mes lèvres.

— Embrasse-moi encore, s'il te plait.

J'ai l'impression que notre baiser dure une éternité. La porte s'est refermée sur un coup de vent, nous sommes dans le noir. Je ne le vois plus mais je sens son corps qui vibre contre le mien. Il me serre à m'étouffer mais j'aime cette sensation. Je ne sais rien de lui, mais je m'en fous. Je suis bien là. Maintenant. Et je n'ai pas envie que cela cesse.

Il me fait asseoir sur le banc. Pousse les cirés, roule la couverture pour en faire un oreiller. M'allonge. Me caresse sur tout le corps. Ses doigts sont agiles. Fins et forts en même temps. Il s'est agenouillé. Il pose sa tête sur

mon ventre. Je caresse ses cheveux, son cou, son front, suis le contour de son nez et de ses lèvres. Pose un doigt dessus. Il le prend, le suce et serre plus fort sa main contre ma hanche. J'ai envie de faire l'amour avec lui mais je n'ose pas faire le premier pas. J'ai envie qu'il prenne toutes les initiatives. Moi qui suis habituellement une décideuse, au point que je fais fuir certains des hommes avec qui je couche, là, je me sens comme une débutante. Il ne fait plus un geste. Il passe juste le bout de ses doigts sur mon ventre, dessinant mes côtes. Je garde ma main sur son visage. Il s'avance et trouve ma bouche. Il passe sa langue sur ma lèvre inférieure. Puis s'immisce entre mes lèvres, venant à la rencontre de ma langue. Notre baiser est passionné.

Soudain il se relève. Et sort. Je ne comprends pas. Je suis estomaquée. Je me redresse. Il est debout, planté devant la cabine. Je m'avance doucement.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu as ?
— Je ne peux pas. Je ne pourrai pas.
— Tu ne peux pas quoi ?
— Je ne peux pas te faire l'amour !
— Mais pourquoi ? Je ne te plais pas ? L'endroit est trop moche ? Tu veux venir chez moi ?
— Non ! Mais tu ne comprends pas ? Ce n'est pas que je ne veux pas ! Je ne peux pas !

Il s'est mis à crier cela. Durement. Puis ses yeux s'emplissent de larmes. Il s'accroupit sur le sable. Il pleure comme un enfant, la tête dans les mains. Je viens m'agenouiller devant lui. Je suis sidérée.

— Tristan, regarde-moi, lui dis-je en lui relevant le menton. Ce n'est pas grave, je ne t'en veux pas ! Mais explique-moi ce qui t'arrive… je ne comprends pas !
— Je ne peux pas te faire l'amour. Je pensais que j'étais comme les autres hommes. Je pensais que je pouvais faire l'amour à une femme. Mais je ne peux pas.
— Mais pourquoi ?

J'essuie les larmes inondant son visage. Il me regarde droit dans les yeux.

— Tu m'attires Zoé, mais tu as un corps de femme. Et J'aime le corps des hommes. J'aime les hommes. Je suis homo. Je voudrais pouvoir t'aimer… Je suis désolé. Adieu.

Il se lève, referme la porte de la cabine, me rend la clef. Il s'en va. Je suis tellement abasourdie que je reste assise, là, dans le sable froid de l'hiver. Et je pleure. Je n'ai rien contre les homos, bien au contraire. Mais je suis désolée. Pour lui. Pour moi.

Une semaine a passé. Je ne l'ai pas revu. Je suis allée à l'hôtel Parrot. Le patron m'a dit qu'il avait bien voulu le loger en échange de menus travaux. Il a payé notre repas en faisant la vaisselle le soir. Il n'avait pas de bagages. Il était venu seul. Il est reparti seul.

Et moi je pleure en regardant la mer, le matin quand je monte Gazelle.

A LA NUIT TOMBÉE

« Je ne rentrerai pas tard, mon amour », avait elle dit à Gilles.

C'était à la nuit tombée. Elle n'est jamais rentrée.

On a retrouvé son corps, une dizaine de jours plus tard, dans une décharge publique, sur un tas de sacs poubelles multicolores et défoncés, les mouettes venant picorer les morceaux de sa peau grise et lacérée. Et Gilles, depuis, ne pense plus qu'à elle.

Il l'a connue toute petite. Elle jouait avec lui dans les cabanes qu'ils aménageaient dans les arbres du jardin de sa grand-mère. Il l'aimait bien. Déjà. Elle était plus vieille que lui mais cela ne les dérangeait pas. Ils se racontaient des histoires comme le font les enfants, des histoires de sorcières, de fées, de cow-boys, d'indiens, de martiens et d'animaux extraordinaires. Ils partageaient des tartes aux pommes, se mettant du sucre partout autour de la bouche, se léchant l'un l'autre ensuite. La langue pointue et rose d'Ingrid sur ses lèvres. Un jour, elle a déménagé. Il n'était pas là et ne l'a su qu'en revenant aux vacances suivantes. Il a interrogé sa grand-mère qui avait entendu dire qu'ils étaient partis à l'étranger, au Canada, pensait-elle. Durant des années, il chercha des indices, puis il rencontra d'autres femmes, d'autres amies. Il pensait toujours à elle, de temps en temps, semblant croiser sa silhouette dans une rue, sur une place, dans un hôtel, une file d'attente. Ce n'était jamais elle. Il repartait la tête basse, déçu. Il décida d'aller au Canada en vacances. Il chercha dans tous les annuaires téléphoniques et se dit qu'elle avait dû se marier, changer de nom ou ne plus vivre ici. Il s'était passé une dizaine d'années depuis qu'ils ne s'étaient vus. Il y pensait toujours. De façon obsessionnelle. Ses amies successives avaient du mal à comprendre pourquoi il avait si souvent les yeux dans le vague. Comment expliquer le manque ? Comment dire l'affection ? Comment décrire qu'elle était si proche de lui, qu'elle était sa seule amie, qu'elle seule s'intéressait à lui ? Alors il ne disait rien, baissant la tête ou prenant la fille

dans ses bras et la serrant contre lui, elle passait à autre chose. Les années passaient et il pensait toujours à Ingrid.

Toronto. Centre des congrès. Convention scientifique. Collègues. Restaurants. Hôtels. Shopping entre deux réunions. Il est chercheur pour un laboratoire pharmaceutique. Il a trente cinq ans. Il travaille beaucoup. Il est maigre à faire peur. Il a le teint pâle de ceux qui passent des heures enfermés dans des salles blanches, les yeux rivés à des microscopes. Ce soir, il n'a pas envie de sortir avec les autres. Il n'a pas envie de rester dans sa chambre d'hôtel, non plus. Il part marcher au hasard dans les rues, le froid y est mordant mais il lui permet de garder la tête froide. Au détour d'une avenue, il tombe sur le bâtiment de la bibliothèque municipale. Il ne peut s'empêcher d'y entrer. Les livres sont sa passion. Il gravit les marches du vaste hall de style victorien. La salle est immense, des livres couvrent tous les murs. Il y en a partout. Une atmosphère recueillie et silencieuse plane sur le lieu. Il s'avance vers une des hôtesses. Lui demande le rayon des traités sur la microcellulogie nucléaire. Elle lui indique l'allée 23 après avoir consulté son ordinateur. Il marche lentement, regardant autour de lui. Les lecteurs ne lèvent même pas les yeux sur son passage, absorbés. Il entre dans l'allée. Suit des yeux les tranches des livres. Trouve celui qu'il cherche. Regarde autour de lui, cherchant une place libre. Une table, un peu à l'écart des autres. Une lampe à coupole verte comme dans les années 30. Une femme est assise, la tête penchée sur un énorme livre. Elle mâchouille son crayon en tournant les pages. Il s'assoit en face. La regarde un instant. Elle ne lève pas la tête. Il ouvre le livre, commence sa lecture. Silence. Seul le bruit des pages tournées. Il est plongé dans un chapitre épineux traitant de la division cellulaire de ces mouches microscopiques dont on se sert pour étudier les mutations génétiques. Passionnant. Il ne sent pas le regard posé sur lui avant de longues minutes. Il finit par lever les yeux. Elle le regarde, sourire aux lèvres. Il répond à son sourire et replonge dans son livre. Il entend alors sa voix, mélodieuse, grave, presque rauque. Elle lui demande, en anglais, ce qu'il lit. Il prend le livre et lui montre la couverture. Elle sourit, intriguée. Chercheur ? demande-t-elle. Il acquiesce. Puis, à brûle pourpoint, elle lui adresse la parole en français, avec un très léger accent, cherchant ses mots, lui demandant s'il fait partie du fameux congrès. Amusé, il répond oui et lui demande à son tour si elle-même est chercheuse. Non. Ecrivain. Canadienne ? Non. Française, depuis longtemps ici. Ah mais moi aussi je suis français ! Ils se sourient. De quel endroit ? Paris. Moi aussi. Marrant de se retrouver dans cette bibliothèque à tant de kilomètres de chez nous ! Je ne vis plus en France

depuis des années, ajoute-t-elle. Je suis venue ici quand j'étais petite. Je n'ai été en France qu'une fois depuis. Je m'appelle Ingrid. Et vous ?

Son cœur s'arrête de battre. Vertige. Sensation d'évanouissement. La coïncidence serait trop flagrante. Ingrid. Ici. En face de lui. Après toutes ces années. Il la regarde intensément, cherchant dans ce visage d'adulte la petite fille qu'il a connue et aimée. Et vous ? Il bafouille. Gilles. Enchantée Gilles. Elle lui sourit de tout son visage. Mais elle n'a pas tiqué à l'annonce de son prénom. Non ! Il se fait des idées. Cette Ingrid là n'est certainement pas son Ingrid à lui. Elle l'aurait certainement reconnu. Il l'aurait reconnue, lui, au premier regard. Elle reprend sa lecture. Il continue de la regarder, comme si dans cette silhouette il voulait se persuader qu'Ingrid c'est elle. Il cherche des indices, n'osant pas l'interroger. Il serait tellement déçu si elle lui avouait qu'elle est bien celle qu'il cherche mais qu'elle l'avait oublié depuis tout ce temps… Son livre ne l'intéresse plus. Il le lit sans le voir. Les minutes passent, silencieuses. Puis la voix mélodieuse d'une hôtesse annonce que la bibliothèque ferme. Il est 23 heures. Elle se lève. Lui souhaite un bon séjour, lui sourit et part d'un pas tranquille au milieu des allées. Il lui emboîte le pas. C'est décidé, il va la suivre. Dehors. Jusqu'à chez elle. Il faut tout de même qu'il sache. Le froid est moins fort. Les passants marchent rapidement sur les trottoirs. Les voitures sont rares. Les sirènes des ambulances et des voitures de police retentissent par instant. Elle avance d'un pas décidé vers le parking. Il hèle un taxi qui maraude. Demande au chauffeur de stopper devant l'entrée du parking pour l'attendre. Elle sort au volant d'une voiture anonyme. Le taxi embraye et la suit. La banlieue. Des maisons avec des jardins bien entretenus. Banlieue cossue. La middle class. Elle freine et s'engage sur l'allée d'une maison blanche aux volets rouges. Il paye et descend du taxi.

Elle se retourne vivement, la main sur la poignée de la porte d'entrée. Il est là derrière elle. Elle le regarde surprise, puis elle sourit. Perdu ? Et elle éclate de rire. Un rire cristallin. Le rire qu'elle avait petite fille. Viens. Je sais qui tu es, Gilles. J'ai souvent pensé à toi depuis toutes ces années. A la bibliothèque, j'attendais que tu me demandes si j'étais celle que tu cherches, parce que tu me cherches, n'est-ce pas ? Oui. Depuis toujours. Elle lui prend la main, ouvre la porte. Ils entrent dans un salon chaleureux. Un feu brûle dans la cheminée. Elle met un doigt devant ses lèvres, lui intimant le silence. Elle montre l'escalier. Ils dorment. Mon mari. Mes enfants. Il chuchote. Mais comment sais-tu que je te recherche ? Parce que c'est écrit dans tes yeux. Parce que j'ai toujours

espéré que tu me chercherais. Parce que c'est ainsi. Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné quand tu es venue à Paris ? Parce que je n'étais pas seule. Parce que ma vie était compliquée à cette époque là. Parce que c'est ainsi, parfois. Mais nous sommes là, l'un et l'autre, plus besoin de se chercher. Elle ferme la porte de communication entre le salon et l'entrée. Lui fait signe de s'asseoir sur un des canapés devant la cheminée. Les minutes passent, les heures, ils parlent. De leurs vies. Sourires. Rires. Elle a mis un plaid sur ses épaules. Il a rajouté une bûche dans l'âtre. Le jour va poindre. Elle se lève. Il fait de même. Elle s'avance vers lui, pose sa tête sur son torse. Il la prend dans ses bras, lui caresse le dos. Elle sent bon, mélange de parfum subtil et de feu de bois. Elle s'accroche à lui comme à une bouée. Il pose ses lèvres dans ses cheveux. Elle le serre fort. Il attend cet instant depuis des siècles. Puis elle quitte ses bras, lui demande de l'attendre quelques minutes. Elle la voit sortir de la pièce, prendre l'escalier. Il se rassied. Il attend. Il est comme sur un nuage. Indécis aussi. Cette rencontre sera-t-elle suivie d'autres ? Comment vont-ils réagir quand il s'agira pour lui de rentrer en France ? Se reverront-ils un jour ? Elle a sa vie, sa famille. Il est perdu dans ses pensées quand le bruit léger de la porte le fait se retourner. Elle est là. Devant lui. Une valise à ses pieds. Que fais-tu ? Je pars. Où ? Avec toi. Ici je ne suis pas moi. Je joue un rôle. Tu m'as fait me réveiller. Mais tes enfants, ton mari ? Ils seront heureux, ne t'en fais pas. Mais…. Chut. Elle a posé une main sur ses lèvres. Ne dis rien. C'est ainsi parfois. Elle lui prend la main. Il attrape la valise. Une voiture vient se garer le long du trottoir. Elle a appelé un taxi. Pendant le trajet, aucun d'eux ne parlent. Il ne sait que penser. Ils arrivent à son hôtel. Montent dans la chambre. Il n'ira pas au congrès aujourd'hui. Il se sent gauche. Ils ne se sont pas vus depuis vingt ans. Il l'a laissée fillette, il la découvre femme. Une femme qui ôte son manteau avec délicatesse, qui s'assoit dans un fauteuil en pliant les jambes avec grâce, une femme qui l'attire. Formidablement. Il bande. Et elle lui sourit. De ce sourire qu'il lui connaissait déjà petite, de ce sourire qui le captive, de ce sourire qui le faisait fondre, qui lui faisait tout pardonner. Et ce soir, ce sourire le fait bander si fort qu'il voudrait la prendre, là, maintenant, sans se poser de questions, sans demander son avis, sans raison, juste parce qu'il a envie d'elle depuis des années.

Il avance, elle se lève, se fait liane contre son corps. Coups de langue autour de sa bouche, même si elle n'a plus le goût du sucre comme autrefois. Paume de sa main qui passe sur son visage. Doigts qui griffent son dos. Lèvres qui cherchent les plis de son cou. Il bande plus fort. Elle se serre d'autant plus. Le pull passe par-dessus la tête, le soutien-gorge se

dégrafe, le string glisse le long des jambes. Il est en elle. Pénétrant cette chair, foulant cette intimité. Elle se cambre, se fait chatte, ronronnante et griffes sorties, lacérant ses fesses de coups de rasoirs brûlants. Il la chevauche, la tangue, l'insuffle, la surgit, la cambre. Elle empoigne ses cheveux, ses hanches, ses reins, s'accroche, se fait sangsue, tigresse, louve, caressant ses boules, mettant ses doigt plus en lui. Il la retourne, la décapsule, l'ouvre, la fait rugir de plaisir. Son sexe va et vient, jonglant entre ses fesses et sa fente. L'ardeur des deux corps, l'odeur des deux peaux, les souffles se croisent, s'amplifient, les cris montent. Deux corps qui se reconnaissent sans se connaître, deux êtres qui ne se sont jamais perdus, deux âmes errantes qui se frôlent et s'embrasent dans un orgasme flamboyant. Le matin qui surgit enfin, les trouve pantelants, couchés l'un sur l'autre, comme deux guerriers fatigués mais invaincus, seuls rescapés d'un champ de bataille.

Ils rejoignent Paris. Ils vivent ensemble. Les mois passent, ils se découvrent, se trouvent, s'aiment tous les jours un peu plus.

Un soir à la nuit tombée, elle va rejoindre des amis canadiens…

OMBRE CHINOISE

Ils avaient décidé d'y passer le week-end. Elle les avait invités pour quelques jours dans sa maison de campagne… Elle leur avait parlé d'une sorte de fantasme qu'elle voulait réaliser enfin. Eux ne s'étaient pas vus depuis quelques mois et étaient très excités à l'idée de se retrouver. Leur première rencontre avait été tellement explosive… Maintenant, ils en étaient sûrs, ils s'aimaient vraiment. Ils se le disaient tous les jours par téléphone ou par email. Ils prirent le train chacun de leur côté et se retrouvèrent dans une petite gare de campagne, au milieu des champs. Elle les attendait. Ils ne se dirent pas grand-chose durant le trajet, ils savaient exactement pourquoi ils étaient là tous les trois de toute façon.

La maison n'était pas très grande mais bien aménagée. Elle leur montra leur chambre et la salle de bains attenante. Elle les laissa se préparer et leur annonça qu'elle allait travailler encore un peu dans son atelier. Elle était écrivain. Elle avait aussi une autre passion, elle créait des paravents de toutes sortes. Il y en avait un très beau dans le salon. Un ajouré. En papier de riz jaune et rouge presque transparent. Il cachait son ordinateur à la vue des invités. Elle fit quelques prises de vue de son dernier ouvrage et remonta dans la maison. Elle savait qu'ils étaient prêts. Ils étaient venus pour cela. Elle arriva dans le salon par la petite porte de derrière. Elle les vit assis sagement sur le grand canapé, nus. Côte à côte, ils attendaient. Elle leur sourit et se mit devant son ordinateur. Le paravent les séparait maintenant. Pas de vision. Des sons, juste des sons… et une ambiance. Electrique. Elle alluma son PC et se mit à taper au rythme de ce qu'elle entendait mais ne voyait pas.

Il se pencha sur elle, la prit dans ses bras et l'enlaça tendrement. Elle se mit à ronronner comme une chatte. Ces bras là, elle les avait attendus depuis des jours et des nuits. Elle était tellement heureuse d'être blottie contre lui qu'elle oublia tout ce qu'il y avait autour. Lui était excité depuis qu'il savait qu'il la reverrait enfin. Mais à cet instant précis, son sexe était si dur qu'il crut qu'il ne pourrait pas attendre la fin de leurs ébats. Il embrassa ses cheveux, ses yeux, son front, ses joues et son menton. Il

descendit dans le cou et remonta sur ses lèvres. Elle prit sa bouche d'assaut. Le mordant, le suçant, enfonçant sa langue pour trouver la sienne.

Derrière le paravent, elle entendait les soupirs et les bruits des baisers. Elle écrivait, essayant de ne pas faire de bruit avec les touches. Elle écrivait ce qu'elle imaginait qu'ils se faisaient, là à quelques mètres d'elle. Et cela la rendait folle. Ce pseudo voyeurisme était excitant et elle sentait que la sève coulait d'elle.

Ses mains à lui couraient sur son corps, son cou, ses cheveux. Il agrippait les doigts dans les boucles, se serrant tant qu'il pouvait contre elle, respirant son parfum, leurs bouches collées l'une à l'autre. Ses mains à elle passaient et repassaient sur son torse, son ventre et ses hanches, son dos. Elle voyait que son sexe était dur et dressé, attendant, comme une offrande, la main qu'elle poserait dessus. Leurs respirations étaient saccadées, un léger halètement. Elle écarta ses cuisses pour qu'il puisse sentir son parfum intime. Elle voulait qu'il la respire, qu'il la boive, qu'il s'enfouisse en elle comme dans une corolle de fleur ouverte au soleil. Qu'il boive son suc, qu'il la dévore. Elle lâcha sa bouche et partit à la découverte de sa peau. De son odeur aussi. Elle embrassa chaque centimètre, le poussant tendrement pour qu'il s'allonge sur le canapé.

Derrière le paravent, elle entendait que les respirations s'accéléraient. Ses doigts couraient sur le clavier, elle retranscrivait tout. Si elle avait pu mettre des couleurs et des sons elle l'aurait fait, mais c'était la magie des mots qui allait rendre son texte vrai. Et elle prenait un plaisir intense à faire cela. Son fantasme était de jouir en décrivant ce qu'elle ne pouvait voir… Faire marcher son imagination, écouter, se concentrer et prendre du plaisir en plus !

Il se laissait faire, les doigts et la bouche passaient sur son corps, la langue suivait les contours de ses muscles. Il avait les yeux fermés, les deux mains plongées dans la chevelure drue. Son sexe était tendu à l'extrême. Il sentait qu'il lui faudrait un sacré courage pour tenir le coup et ne pas éjaculer quand elle arriverait à lui. Elle descendait, frottant ses seins dont la pointe était dure contre lui. Il frissonnait. Elle léchait sa peau, passait sa langue sur un des mamelons et il adorait cela. Tout son plaisir était accru. Il se tendait en avant pour mieux s'offrir encore. Elle passa le bout de sa langue sur le gland doux et humide, récoltant un peu de sa sève qu'elle garda dans sa bouche pour mieux s'imprégner de lui. Elle descendit en

l'embrassant tout au long de son sexe, papillonnant, s'écartant, revenant dessus, tournant autour, elle savait très bien que cette caresse allait augmenter leur plaisir. Elle savourait cet instant. Elle avait oublié qu'une troisième personne était dans la pièce, elle n'entendait que leurs deux respirations, ne voyait que ce sexe devant elle dont elle sentait l'odeur. Elle parcourut tout le corps de son amant de sa bouche, de sa langue, tantôt pointue, tantôt douce, épousant tous les recoins, tous les plis et elle se coucha contre lui. Sur lui. Se lovant pour mieux sentir le sexe taper contre son ventre. Elle reprit sa bouche et enfonça sa langue entre les lèvres qui s'ouvrirent pour la recevoir. Ils s'embrassèrent comme dans les films, ses mains à lui caressant son dos à elle, prenant les fesses comme des pommes et insinuant ses doigts dans la fente humide et chaude. Elle commença à gémir doucement.

Derrière le paravent, elle avait de plus en plus chaud. Non parce que l'air était brûlant mais parce que désir montait en elle comme une colonne de feu. Elle ne regardait plus l'écran mais ses doigts couraient encore, écrivant, décrivant tout ce qu'elle entendait. Le bruit des corps, les frôlements des peaux, les petits gémissements, les cris dont elle était sûre qu'eux-mêmes ne se rendaient pas compte qu'ils poussaient. Et cela la faisait « bander », elle mouillait comme une folle, ayant envie de mettre ses mains sur son propre sexe pour se caresser, mais son fantasme était plus fort. Ecrire. Ecrire jusqu'au bout ce qu'elle entendait mais ne voyait pas.

Il la prit par les hanches et la souleva pour qu'elle mette chacun de ses genoux de chaque côté de lui. Elle s'assit sur son ventre et il commença à bouger de droite à gauche, son sexe à lui frottant son sexe à elle. Elle avait les yeux mi-clos, le regardant comme si elle avait voulu entrer en lui, ne plus exister que par lui, que pour lui, se fondre, s'abandonner, mourir et revivre en étant qu'une unique personne. Elle avait posé ses mains sur son torse et elle se laissait bercer par les mouvements qu'il accomplissait. Elle sentait sa sève couler, elle sentait son sexe s'ouvrir comme une respiration, elle avait envie qu'il la fasse jouir comme cela, juste en s'interdisant de la pénétrer, alors elle le lui fit comprendre avec ses yeux. Ils étaient dans une telle osmose qu'il capta le message. Il passa juste sa main gauche sur ses fesses, la forçant à s'appuyer encore plus contre lui et de sa main droite il caressa son clitoris dans un mouvement lent et doux. Il voulait la voir jouir sur lui, comme cela, juste comme cela. Il savait maintenant qu'il pourrait lui-même se retenir d'éjaculer. Ensuite il la laisserait le faire monter vers la jouissance.

Elle bougeait la tête de droite à gauche, gémissant des mots sans suite, où « je t'aime » revenait souvent. Elle se penchait sur lui pour lui voler sa bouche et un baiser, se cambrait en arrière laissant ses cheveux caresser ses cuisses, il n'arrêtait pas sa caresse. Elle allait jouir sur lui, sans aucune retenue, comme elle en rêvait depuis des mois.
Derrière le paravent, ses doigts transcrivaient les « je t'aime » qu'elle entendait. Pas une fois elle ne s'était retournée. Elle entendait ses gémissements à elle de plus en plus fort, elle écoutait, se remplissait de sa respiration à lui. L'ambiance était à l'union et elle la partageait autant qu'eux. Son sexe s'ouvrait et se fermait, son miel coulait, son corps était moite, elle n'ouvrait plus les yeux. Seuls ses doigts étaient concentrés sur les mots qu'ils formaient.

Elle émit un feulement, comme celui d'un fauve en attente. Il eut l'image d'une lionne, allongée au soleil, appelant son mâle. Il n'avait rien d'un lion mais il eut envie qu'elle imagine qu'il l'était. Il accentua le mouvement de ses doigts sur son clitoris et son autre main passait sur sa fente tellement ouverte, tellement chaude. Il bougea plus vite, plus fort, la faisant sauter sur lui. Ses seins tressautaient et il se releva pour en prendre un entre ses lèvres. Elle sursauta et cria son nom. Il sentit qu'elle était au bord de l'orgasme alors il croqua doucement le petit bout durci et elle s'arqua vers l'arrière dans un cri venant du fond du ventre. Elle jouissait. Elle sentait toute la chaleur dans son corps, remonter vers son crâne, vers son cœur, son miel s'échappant d'elle comme d'une fontaine. Elle cria encore et retomba sur lui, le souffle court, deux larmes coulant sur ses joues. Il resserra ses bras autour d'elle, embrassant ses cheveux, ses joues, ses yeux, sa bouche. Elle lui sourit à travers ses larmes, le remercia avec ses yeux. Ils restèrent étendus quelques minutes pour qu'elle reprenne sa respiration. Puis il la fit glisser sur le canapé et se mit entre ses jambes. Il commença par les pieds, un à un, il les couvrait de baisers et de petits coups de langues furtifs. Puis il remonta le long des jambes, des cuisses, s'attardant à l'intérieur sur la peau douce. Il sentait son parfum, voyait les gouttes de son miel accrochées sur la peau. Il avança la langue et lécha le suc. Un goût particulier qu'il aimait. Son intérieur à elle. Une communion supplémentaire. Il passa par tous les plis de la peau, ceux qui à cet endroit si intime sont si doux. C'était humide. Il glissa à l'intérieur de son sexe d'un coup de langue pointue. Elle se cambra. Gémissant encore. Son sexe à lui était gonflé de désir. Il ne pourrait plus tenir si longtemps, il le savait, alors il prit les deux jambes et les souleva sur ses épaules. Et il entra en elle d'un coup. Il avait l'impression que son sexe avait été fait pour le sien. Il était serré, si bien. Il commença à aller et venir. Son plaisir

augmentant au fil des mouvements. Elle contractait ses muscles, ceux de ses jambes et ceux de son vagin, l'enserrant encore plus. Il n'avait plus envie de sortir de cette grotte. Il la regardait dans les yeux. Il lui souriait et ses yeux à elle se reflétaient dans ce sourire. Elle gémit plus fort, lui demandant d'aller plus loin, plus vite. Il accéléra et son plaisir montait par onde dans son sexe, ce plaisir si longtemps retenu. Tout son être vibrait comme la peau des fûts d'une batterie sous un rythme soutenu. Il sentait que son orgasme allait être énorme et grandiose. Il voulait qu'elle jouisse en même temps que lui alors il regardait aller et venir son bassin contre son ventre et il écoutait ses cris et ses gémissements. Au diapason. Une union musicale. Il sentit des picotements dans la nuque qui descendaient dans son ventre, le long de son dos, dans son sexe. Il vit son visage radieux sous le plaisir qu'elle ressentait, elle était tendue comme un arc. Il posa sa main sur son ventre et sentit battre le plaisir. Elle ouvrit les yeux et dans un regard, dans un cri elle lui dit son amour. Alors il eut l'impression que son être s'ouvrait pour l'accueillir. Pour qu'ils ne fassent plus qu'un. Pour qu'ils s'unissent totalement. Une extase.

Derrière le paravent, elle avait vécu l'union jusqu'au moindre détail. Sans même voir, elle savait où ils en étaient de leur jouissance. Son corps ressentait les moindres mouvements, les moindres sons, les moindres odeurs.

Elle partageait leur plaisir, la montée de leur orgasme. Ses doigts galopaient sur le clavier et elle retranscrivait tout ce qu'elle entendait, sentait, ressentait et son plaisir à elle était immense. Elle savait que de leur amour, de leur passion commune naîtrait un texte beau et riche. Elle écrivait leur extase. En ombre chinoise.

PIANO, MODERATO

Seize heures. Un piano à queue. Noir luisant. Parquet couleur miel sur le sol. Murs immaculés à l'exception d'une tenture Iranienne et d'une oeuvre de Klimt. La clarté arrive par les hautes fenêtres, tamisée par des voilages bleus. Rien d'autre. La pièce est vide. Sauf quelques effluves de parfum qui flottent dans l'air. Capiteux. Presque trop. Et il est là. Il attend debout depuis une heure déjà. Il a mal aux pieds dans ses chaussures italiennes trop neuves. Il aurait dû mettre ses baskets. Après tout, il ne vient pas voir la Reine d'Angleterre. Juste cette star. Vedette fanée dont personne ne parle plus. Il a mis une cravate, il l'enlève et la met dans la poche de sa veste. Il entend des voix venant du fond de l'appartement. Une femme en noir lui a ouvert la porte, lui a dit d'attendre, est ressortie par une porte à l'autre bout de la pièce. Depuis il attend, se demandant si on ne l'a pas oublié. Une porte s'ouvre. Elle est devant lui. Personne ne l'a vue depuis dix ans. Elle vit cloîtrée dans cet appartement ou dans sa maison du Sud. Depuis dix ans.

Elle s'avance, très droite, dans une robe bleue, ce bleu qui lui va si bien. Elle le regarde avec cet air hautain qu'elle a toujours eu. Ce doit être à cause de ses yeux, tellement clairs qu'ils en paraissent transparents. Elle doit avoir une quarantaine d'années, il était encore enfant quand elle faisait le haut de l'affiche, pense-t-il. Il se remémore tous les prix qu'elle a reçus pour son talent. Elle a fait pleurer les foules. Les notes qui se déversaient de son piano, ses mains qui volaient sur les touches, sa voix rauque. L'émotion. Sa mère lui a parlé d'elle, la fois où elle l'avait vue dans une des plus grandes salles au monde, faisant la queue des heures pour obtenir une place. Et maintenant, elle est en face de lui. Sublime.

Elle lui tend une main fine, si fine qu'on dirait que les attaches du poignet vont casser. Il prend la main, la serre et, se souvenant qu'il a reçu de l'éducation, il se penche et effleure la peau satinée de ses lèvres. Elle sourit. Elle, Vera Matri, la plus grande chanteuse de tous les temps, reçoit un baisemain d'un jeune homme qu'elle ne connaît pas. Le premier baisemain depuis une dizaine d'années. Elle voudrait le serrer sur son

cœur. L'amour des autres lui manque tant. Elle se recule, le regarde plus avant. Il n'est pas beau. Quelconque même. Avec ses cheveux bien coiffés, son costume qu'il ne doit sortir que pour les grandes occasions, il a l'air cocasse. Sur un dernier regard, elle lui demande ce qu'elle peut faire pour lui. Et elle s'éloigne, se dirigeant vers le piano, s'assied sur le siège en cuir, soulève le couvercle recouvrant le clavier. Pose ses mains sur les notes. Ne joue pas. Il sort de sa poche une partition. La pose sur le chevalet. Elle la parcourt. Elle lit les deux premières mesures. Ses mains tavelées s'animent, comme des papillons au lever du jour. Les doigts plaquent un premier accord. Et elle joue. Les notes envahissent la pièce, la meublant totalement. Il comprend mieux le vide autour du piano. Il n'y a rien besoin d'autre ici, pour habiller l'espace. Elle joue et il écoute. Elle joue jusqu'au bout. Sur le dernier accord, elle lève les yeux sur lui, un sourire au coin des lèvres, l'air exalté.

- Qui a écrit cela ?
- Moi.
- Vous ? Quand ?
- Le mois dernier. J'en ai d'autres.
- C'est beau. Splendide. Je n'ai plus joué de telles notes depuis des années. Tu as les autres ici ?

Elle a adopté le tutoiement.

- Chez moi.
- Va les chercher et reviens ce soir à 20 heures précises.
- Ok.

Elle se lève, majestueuse, transfigurée par la musique qui flotte encore dans la pièce. Elle sort. Il ne sait pas s'il doit reprendre la partition. Il décide de la laisser. Elle n'a pas dit grand-chose, mais revenir le soir est un heureux présage. Elle ne sait pas qu'il a écrit tous ces morceaux en ne pensant uniquement qu'à elle. Il sort sur la pointe des pieds. Dans la rue, il court comme un dératé. Il va lui falloir choisir, trier, parapher. Tous ces cahiers qui sont pleins de noires, de blanches, de croches et de soupirs.

- Kimono, mon vieux, si tu savais… Lance-t-il au chat en entrant. Je l'ai vue ! Elle a joué ma musique ! Si tu voyais comme elle est belle encore. Ils la disaient morte. Elle est vivante, Kimono ! Tellement vivante !

Le chat se frotte contre ses jambes. Il se met à genoux et fouille dans les tiroirs, sort des feuilles noircies de notes. Celle-là ! Non ! Celle-ci ! Oui, celle-ci va lui plaire autant que l'autre ! Et celle-là aussi ! Il trie, jette, reprend ! Fébrile, il attrape un vieux cartable, fourre dedans une cinquantaine de feuilles. Déjà dix-neuf heures ! Merde ! Il enlève son costume démodé, balance ses chaussures qui lui font mal à l'autre bout de la pièce, passe sous la douche, se rase, laisse ses cheveux en bataille, enfile un jeans, une chemise, des baskets, son vieux blouson de cuir râpé. Comme cela il ressemble à un étudiant. Il se sourit dans le miroir. Passe sa main dans les poils du chat, tourne la clé dans la porte et dévale les escaliers comme un gamin.

Sonnette stridente. La porte s'ouvre sur la femme en noir. Elle prend son blouson. Il n'est pas seul. Deux hommes se retournent sur lui. Ils lui sourient. Viennent lui serrer la main.

- Alors c'est vous l'heureux élu ? Véra ne tarit pas d'éloge. Bravo. Elle nous a joué le morceau. C'est fort. Puissant. Il y en a d'autres ?
- Oui.
- Ah, on ne s'est pas présentés : Alain Guiraud, parolier. Charles Vernier, arrangeur.
- Thomas Cartier. Enchanté.
- Un verre ?
- Non merci, je ne bois pas. Heu, si… un verre d'eau ou du Coca si vous avez.

Ils rient. Alors il rit aussi. Celui qui s'appelle Charles ouvre un pan du mur qui coulisse, découvrant un bar. Tiens, il n'avait pas remarqué cela cet après-midi ! L'autre revient, portant un plateau avec des verres et des amuse-gueules qu'il pose sur le piano. La femme en noir entre dans la pièce.

- Elle demande que le jeune homme vienne la voir. Suivez-moi, s'il vous plait.

Il jette un regard vers les deux hommes qui l'intiment à suivre la femme. Il prend son cartable. Ils suivent un couloir blanc. Des portes fermées. La femme frappe à l'une. Ouvre sans attendre de réponse, s'efface pour le laisser passer. Il entre. Une chambre couleur bleue nuit. Des bougies allumées. Un lit bas, recouvert d'une immense étole indienne en soie. Et Véra, vêtue d'un fourreau noir, assise devant une coiffeuse, une brosse à

la main. Elle se retourne. Lui sourit. Il s'avance, intimidé. Se casse presque en deux devant la main qui se tend. Elle fait un signe vers le cartable qui se balance au bout de son bras. Il l'ouvre, en sort les partitions, les lui tend. Elle les parcourt.

- Bien. Joli. Très bien. Laisse moi maintenant.
- Ok.

Il sort. Suit à nouveau la femme en noir. Retrouve les autres dans la pièce au piano. Ils plaisantent en buvant leur verre. Quelques instants passent. Véra entre. Délicieusement, belle, les partitions à la main. Celui qui se prénomme Alain lui tend un verre de sherry. Elle prend le verre, trempe ses lèvres, le pose sur le bord du piano. Elle prend place devant le clavier. Commence à jouer. Thomas est surpris d'entendre ses morceaux, ses notes résonner dans la pièce. Il se sent rougir. Elle joue avec passion. Les yeux posés sur les partitions, mettant l'émotion dans ses doigts. Elle ne joue pas en entier, juste quelques mesures de chaque morceau. Les deux hommes écoutent, silencieux, soudain très attentifs. Au bout d'un moment, le piano se tait. Véra prend les feuilles, les pose sur le couvercle noir où se reflète son visage. Elle trie.

- Celle-là. Celle-là aussi. Et celle-là, certainement à retravailler. Celle-ci. Encore une, celle-là. Ah, celle-ci bien sûr, la plus puissante. Alain tu me trouveras des paroles qui transcendent pour celle-là. Creuse toi la tête hein ! Celle-ci, j'aime bien la sonorité. On changera l'intro, trop mélodramatique. Charles tu me fais des arrangements pour la fin de semaine. Du swing, les enfants ! Du swing ! Je vous fais confiance, vous êtes les meilleurs. Allez maintenant. Merci d'être passés. Appelez-moi quand vous avez terminé.

Les deux hommes sortent, précédés par la femme en noir qui leur tend leurs manteaux.

- A nous maintenant, dit-elle en s'adressant à Thomas.

Il s'attend à ce qu'ils parlent de ses morceaux. Pourtant pas de piano. Pas de musique. Elle a rabaissé le couvercle sur les touches noires et blanches. Seulement elle et lui. Il n'a pas le temps de penser plus avant à ce qui se passe, Véra l'enlace et pose ses lèvres sur sa bouche. Il a un sursaut de recul mais elle a mis ses mains autour de sa nuque, se serrant contre lui. Baiser appuyé. Il sent la langue qui tente de passer la barrière

de ses lèvres, il abandonne, se laisse faire. Ca coule chaud dans ses veines. Elle glisse ses mains entre eux et fébrilement défait les boutons de sa chemise qui tombe sur le parquet, passant ses doigts sur la peau frissonnante. Doigts légers, agiles. Doigts volants. Comme sur les touches du piano, elle joue avec ses côtes, ses muscles, ses tétons. Musicalité de la sensualité. Son parfum l'enivre. Capiteux. Presque trop. Il passe ses pouces sous les fines bretelles du fourreau, les fait glisser sur les épaules, les bras se libèrent. Le fourreau tombe dans un silence soyeux. Elle est nue devant lui. Quarante et quelques années, un corps superbe, racé. Il la pousse doucement dans la courbe du piano, la prend dans ses bras et l'assied sur le bois poli et luisant. L'odeur intime qu'elle dégage le rend fou tout à coup. Elle accroche ses cheveux et tire la tête à elle. Son sexe. Epilé totalement. La nacre rosée qui se reflète sur la surface noire. Les gouttes de miel qu'il devine à l'orée. Il passe sa langue de haut en bas et remonte. Il boit, se repaît du nectar. Sa langue se fait pointue, butineuse. Elle entre et sort, tentant d'atteindre le fond. Au-dessus de lui, il entend les halètements. Alors il la fait pivoter pour que ses fesses soient posées au bord du piano, il soulève le couvercle du clavier, son visage toujours enfoui en elle et il joue… Accords des corps. Harmonie des peaux. Arpèges des gestes. Il compose une mélodie sensuelle et qui la fait se tendre, comme une corde, pour atteindre l'octave du désir. Elle chante pendant qu'il joue, elle chante de sa voix rauque les notes de plaisir.
Il défait son jean d'une main, plaquant les accords de l'autre, sa langue et ses lèvres jouant un concerto pour clito. Il la fait glisser à califourchon sur lui, elle s'empale et les notes s'envolent, rythme puissant, swing cadencé, mélodie d'un bonheur furtif et improvisé, les laissant tous les deux sans souffle, des chorus dans la tête.

Il joue toute la nuit, pour elle, pour lui. Elle chante de sa voix basse. Des airs connus qu'ils aiment tous deux. Au matin, elle s'endort sur le piano. Il la couvre de son fourreau, d'un baiser sur la joue. Et il sort de cet appartement où personne ne vient plus jamais voir cette Diva.

Trois mois plus tard, Thomas offre un disque à sa mère pour son anniversaire. Son premier disque. En or. Une voix et un piano.

RITE IMMUABLE

Quand j'ai croisé Morgan la première fois, je ne l'ai pas regardée. J'ai juste eu l'impression de voir une ombre furtive. Un petit visage caché sous une cascade de cheveux roux, un petit corps de fillette.

Morgan vit chez Bruce. Elle y occupe une chambre depuis que la fille de Bruce est partie vivre sa vie. Je n'ai jamais su pourquoi Bruce a pris une fille au pair, même quand Martine, sa femme, vivait encore. Magali, leur fille était déjà assez grande pour se prendre en charge… Je n'ai jamais su et je n'ai jamais voulu savoir.

Bruce, c'est mon jardin secret. Loin des tabous de la civilisation, il vit en marge des autres. Il peint. Des tableaux affreusement pornos disent les critiques, alors expliquez-moi pourquoi les galeries sont toujours remplies à la moindre de ses expositions ? Je suis le modèle attitré de Bruce depuis un an. Avant c'était Martine qui posait pour lui.

Depuis un an, je prends le train de nuit le samedi soir, il me réserve le même compartiment depuis tout ce temps, j'y ai presque mes habitudes. Je n'ai qu'un sac léger. Je descends au terminus, il fait toujours nuit, une voiture de location m'attend. C'est un rite immuable. Tous les week-ends sont ainsi depuis un an. J'ai quarante ans et comme il dit, encore un corps à exploiter. Il l'exploite mon corps, dans tous les sens du terme et le dimanche soir quand je repars, je suis fourbue, déchiquetée, lasse mais je ne vis toute la semaine que pour y retourner. Henri, mon mari, ne comprend rien à cette passion qui m'a envahie. Henri est philosophe, il vit dans une autre sphère, sur une autre planète. Henri ne comprend rien de moi depuis dix ans. M'a-t-il déjà comprise ? Depuis dix ans nous faisons chambre à part. Depuis neuf ans je survivais. Depuis un an, je vis.

Bruce est grand, vraiment grand. Musclé. Il entretient son corps comme un bijou rare. Bruce est beau, viril, puissant. Tout le contraire d'Henri. J'aime Henri, parce qu'il est mon mari. J'adule Bruce parce qu'il a su me

faire connaître des plaisirs sans fin. Dès mon arrivée, nous nous installons dans son atelier. Je pose. Je travaille.

Rite immuable, à midi, une horloge du XVIII^e siècle sonne. A midi pile. Depuis un an. C'est pour moi le signal de l'abandon. Bruce pose ses fusains, ses crayons, ses pinceaux, ses tubes. Il s'avance et me baise debout contre le mur du fond. Il me pénètre vite et fort. Jamais un seul préliminaire, jamais une caresse, jamais un son. Il me prend, là. Il jouit en moi. Il me laisse pantelante. Puis il nettoie ses instruments de travail. Rite immuable, je sors de l'atelier et je rejoins la maison, perdue dans la garrigue. Au passage, il y a toujours une cigale et une odeur de lavande pour me faire redescendre sur terre.

C'est là que j'ai croisé Morgan, il y a un an. Elle a dix-neuf ans, en paraît treize. Elle est originaire d'Ecosse. Elle n'est pas belle. Je n'ai jamais vu de toile de Bruce où elle ait posé. Elle n'a pas la stature d'un modèle. Elle parle peu. Avec un accent émouvant. Elle ne fait jamais de bruit en entrant dans une pièce de la maison. Souvent, j'ai entendu le son des pédales qui frottent sur le pédalier de son vélo rouge. Celui de Magali. Elle part dans la garrigue, sous le soleil, sous la pluie. Elle rentre le soir, les cheveux emmêlés et passe sans bruit à côté de nous. Elle n'a jamais pris un repas en notre compagnie. Elle va dans sa chambre, ferme la porte. Qu'y fait-elle ? A quoi pense-t-elle ? Qui voit-elle ? Je ne sais pas et je n'ai jamais posé la question. J'aime assez bien le mystère qu'elle dégage. Je suis sûre qu'elle nous observe quand nous baisons dans le salon, dans la cuisine, sous la douche. Le dimanche après-midi, Bruce et moi on baise. Bestialement, férocement, tendrement, follement, sensuellement, cela dépend de nos envies, de ses envies, de ses peintures.

Ce jour là, au plus fort de l'été, je croise Morgan sur le seuil de la maison. Elle est vêtue d'une petite robe de coton à fleurs. Son corps androgyne où ne pointe même pas de seins me fait sourire. Elle me regarde par en dessous. Elle passe sa langue sur ses lèvres qu'elle a charnues et pleines, d'un rouge vif, sans artifice. Ses yeux verts sont à demi fermés, ourlés de cils longs et roux. En fait, elle n'est pas belle, mais elle dégage un charme sensuel. Elle sent la lavande ou un parfum qui s'en rapproche.

Je suis mi–nue, j'ai mis un paréo autour de mes reins. Mes seins à l'aréole très sombre sont lourds et tendus. Je sais qu'elle sait que je sors d'une séance de pose, et je suppose aussi qu'elle sait que je viens de vivre encore un orgasme violent. Elle s'efface pour me laisser passer. Je frôle

son bras, il est frais et elle a la peau bronzée comme les filles des pays anglo-saxons. Cela fait ressortir ses taches de rousseur. Je vais dans la salle de bains. J'enlève le paréo, passe sous la douche, fraîche, délicieuse, qui calme les ondes de plaisir encore présentes au fond de mes reins. Je me lave la fente de tout le foutre de Bruce. Mais avant je porte mes doigts à ma bouche. J'aime avaler son jus et le mien. J'ai l'impression de revivre la scène. Je me sèche rapidement. Passe une robe légère, nue dessous, je sais qu'il apprécie de pouvoir mettre une main dans mon sexe et fourrager à loisir…

La chambre de Morgan est à côté. Quand je sors, je risque un œil vers la porte entrouverte. Elle est là, assise sur un fauteuil bas, les jambes posées sur chaque accoudoir, la robe relevée, la tête en arrière, le corps arqué, le con offert. Elle se branle furieusement. Elle ne m'a pas entendue et je reste là, bouche bée devant le spectacle qu'elle me donne. Son sexe est celui d'une jeune fille pubère, pas un poil, pas une trace, vierge. L'intérieur est nacré, les lèvres ourlées et délicates. Elle masse son clitoris avec un de ses doigts, elle est proche de la jouissance. Soudain son corps s'arque vers l'avant, elle referme les cuisses sur sa main et elle pousse un petit cri de souris. Je me suis appuyée au chambranle de la porte, j'ai dû pousser un gémissement moi aussi, le plaisir montant en moi au fur et à mesure que son orgasme venait. Elle me fixe de ses grands yeux verts et me sourit, en rabattant sa jupe sur ses longues jambes fines. Sa position, son corps, son odeur qui m'arrive maintenant m'ont troublée. Un corps de fillette, des sensations de femme. Son regard est vicieux, pervers. Elle doit avoir l'habitude de se masturber comme cela. Elle se lève, s'approche de moi et pose sa bouche humide sur mes lèvres. Je la repousse avec vigueur ! Mais qu'est-ce qu'elle croit, cette gamine lubrique, que je vais être tentée par ses avances ? Je préfère les queues des hommes moi ! La queue de Bruce. Voilà ce que j'aime. Voilà ce qui me fait bander.

Je retourne dans le salon. Bruce est là, le regard amusé. Il s'approche, agrippe le devant de ma robe de ses deux mains, frôlent mes seins qui se dressent à cette caresse, et déchire le vêtement d'un coup. Puis il m'attrape, me force à me mettre par terre sur les tomettes, s'allonge sur moi et me prend la bouche tellement fort que nos dents s'entrechoquent. Je sens le goût du sang sur mes lèvres, sur ma langue, dans ma gorge. Sa langue dure se glisse entre mes dents, forcent le passage et cherche la mienne. Je lui donne volontiers. Le baiser dure, violent, il prend mes cheveux à pleines mains et me tire la tête en arrière. J'ai mal, j'aime cela. J'aime la force qu'il dégage, j'aime me sentir soumise dans ses bras. Il

passe un bras sous mes reins et de son autre main, glisse un doigt dans mon ventre. Son ongle me coupe et m'arrache un cri. De mes mains je défais son ceinturon, ouvre sa braguette et sort son sexe déjà dur et tendu. Il s'enfonce en moi sans me prévenir, m'obligeant à écarter les cuisses comme pour le grand écart. Il mange mes seins, les mord, les suce, les triture de ses dents, en tire les bouts, j'ai mal mais je me concentre sur sa queue qui me remplit toute, cette queue qui me fait mouiller, qui me fait vibrer. Il commence alors à m'asséner des coups de boutoir, allant au fond de mon vagin, cognant contre mon utérus. J'ai mal, mais j'aime cette douleur. Le plaisir irradie mes reins, mes jambes tremblent, mon cœur s'emballe. Il me possède, me soumet à sa violence. Il n'a pas quitté mon regard, il sait exactement quand il se retirera, me laissant frustrée, chancelante, le con en feu, l'orgasme à portée de main mais ne pouvant l'atteindre, alors il me regardera me branler le bouton de plaisir, comme il l'appelle, il me verra m'ouvrir et prendre mon pied, ma main ruisselant de mon jus coulant de moi, il lèchera mon sexe jusqu'à en boire la dernière goutte.

Je me relève tremblante, comme si l'on m'avait planté dix millions d'aiguilles dans les reins, dans le dos, dans le sexe, dans la tête. En me retournant, je vois la silhouette de Morgan quitter la pièce et partir en courant vers sa chambre.

Bruce, toujours le sexe dressé, fort comme un taureau me prend dans ses bras et m'emmène dans la salle de bains. Là il prend une éponge douce et parfumée et passe une eau fraîche sur mon corps, sur mon sexe. Je vois sa queue qui vibre, je la sens qui se dresse encore plus, dure, fière. Je me baisse et la prend dans ma bouche. Juste le gland d'abord, que je lèche savoureusement, les yeux fermés. Puis ma main soupèse ses couilles, les masse, les triture. La queue cogne contre mes dents, Bruce a les mains sur les hanches, il est penché sur moi, me regarde en souriant. Je m'applique, enfonce son sexe au fond de ma gorge et le suce, l'aspire, le respire, fais passer mes dents tout le long. Bruce soupire. Se cambre. Raidit ses jambes. Je m'accroche à ses cuisses, bronzées et musclées. Une main vient crocher mes cheveux. Pas la main lourde de Bruce. Une main douce qui me caresse. J'ouvre les yeux et Morgan est là. Les boutons de sa robe ouverts, ses petits seins d'adolescente qui pointent légèrement, son petit ventre bombé, son sexe sans toison.

Elle s'assoit sur le lavabo, posant ses fesses maigrichonnes sur le bord. Elle écarte les jambes et pose un doigt à l'entrée de son vagin. Elle écarte

ses lèvres et je vois la nacre, humide. Son odeur de petite jeune fille rousse m'envahit. Bruce me relève, m'embrasse et prend ma main. Il guide mes doigts vers cette petite chatte. J'ai un mouvement de recul. Je n'ai pas envie de baiser une fillette, moi ! Je n'ai pas d'envie pédophile. Même si elle est majeure, le corps de Morgan me fait penser à celui de ma nièce. Je ne baiserais pas ma nièce. Bruce pousse mon doigt vers elle. Je me retourne et le regarde interrogatrice. Pourquoi ? Pourquoi m'oblige-t-il à faire cela ? Je vois à son sexe dressé au bout violacé que le désir est intense.

Mais moi je ne sens plus rien. Tout mon plaisir m'a abandonné. Je retire ma main violemment et je sors en courant de la salle de bains. J'entends Bruce qui grogne dans mon dos. Il me rattrape dans le salon, m'assène une gifle retentissante qui m'abrutit. Je roule sur le sol, il se rue sur moi, me tient les mains serrées au-dessus de ma tête et m'enfonce sa bite dans la bouche. Je suis étouffée, je me sens violer et pourtant, encore, le plaisir revient au galop. Ma chatte s'humidifie et je gémis de plaisir et de douleur. Il me murmure à l'oreille que je dois lui obéir, qu'il va me dresser. J'ai peur, j'ai mal, mais j'aime cela.

Morgan s'avance vers moi et s'agenouille tranquillement. Elle le repousse, elle embrasse ma bouche, la perce de sa petite langue rose et pointue, elle mord mes lèvres. Sa main va vers mes seins dont elle tord la pointe jusqu'à me faire hurler. Je me débats mais mes mouvements sont dérisoires contre la poigne de Bruce. Il sourit à Morgan, il me sourit. Son sexe est dressé, pointé en avant comme une image du Dieu Pan. Morgan lâche mes seins et prend le gland dans sa bouche. Il est tellement gros qu'il lui distord les lèvres.
— Tu vois, elle, au moins, elle ne dit pas non ! me dit-il en fronçant les sourcils.

Sa bouche s'écrase sur la mienne, un baiser long, doux qui provoque en moi une montée de désir ardent. Il me lâche une main, je la mets entre mes cuisses et je me branle devant eux, avec honte et plaisir mêlés. Morgan lâche la queue de Bruce, elle prend ma main avant que mon plaisir soit assouvi pour l'approcher de sa petite chatte imberbe. Elle se frotte contre elle et je sens sa fente s'ouvrir sous mes doigts, alors j'enfonce mon index, puis mon majeur. De mon autre main je prends le sexe énorme de Bruce et je les branle l'un et l'autre au même rythme. La honte n'est plus là, le plaisir monte comme une vague de chaleur dans mes reins. Nous gémissons ensemble, nous jouissons ensemble, en même

SENSUALITÉ ORIENTALE

Depuis ce dernier jeudi, j'attends le moment avec impatience. Dès neuf heures du matin, je me lève le cœur battant, je vais purifier mon corps, gommer les traces de fatigue, les résidus de mes errances nocturnes et de mes mauvaises nuits.

Je vais au hammam chaque semaine, c'est là que je t'ai vue la première fois, le jour réservé aux femmes. Tu es toujours seule. Tu ne parles pas, tu vas dans le sauna, puis tu te plonges dans le puits d'eau froide et tu termines toujours par un massage que dispensent les hôtesses.
Je t'ai souvent vue, je t'ai aimée dès le premier jour. Ta peau diaphane, tes cheveux roux et toutes ces tâches de rousseur qui affolent mes sens. Je t'ai souvent frôlée, sans que tu t'en rendes compte. Je connais ton odeur et même le grain de ta peau. Je t'ai souri parfois, mais ton visage est impénétrable. Je sais pourtant que nous vivrons un jour un moment de totale complicité. Je suis timide et je n'ai jamais osé t'adresser la parole, mais m'aurais-tu même remarquée ?

Jeudi dernier, je t'ai guettée et je t'ai vue arriver avec un jeune homme, beau lui aussi. Vous marchiez la main dans la main. Arrivés devant l'entrée, il a eu une hésitation qui t'a fait rire, un rire cristallin, tu as penché la tête en arrière, offrant ta gorge. Puis tu as déposé un baiser léger sur le coin de ses lèvres et en le tirant par la main, vous êtes entrés.
Je connais bien ce lieu : c'est un très beau hammam tout en marbre blanc et bleu, comme ceux d'Afrique du Nord. Le jour que vous aviez choisi est celui réservé aux couples, je ne pouvais pas entrer ce jour là, trop prise par un emploi du temps chargé… J'ai maudit ma solitude du moment. Je vous ai imaginés tendrement enlacés sur les marches de pierre du sauna, vos corps mouillés de sueur, le souffle calme. Je t'ai vue te glisser dans le puits, j'ai imaginé tes petits cris au contact de l'eau gelée, les pointes de tes seins dressées, ta peau parcourue de frissons. Je l'ai vu, lui, te sourire et te rejoindre.

Ce matin, j'attendrai devant l'abri bus en face, que toi et ton ami arriviez et entriez dans le hammam, avant d'y pénétrer à mon tour.

Je vous donnerai dix bonnes minutes pour vous laisser le temps de vous déshabiller. J'imagine ton ami un peu inquiet au moment de sortir des vestiaires, nu. Comme le font les hommes qui ne viennent pas souvent, il a dû nouer sa serviette autour des reins. Toi, tu es peut-être un peu gênée aussi... mais tu es prévenue.

Dix minutes plus tard, je pénètre dans les lieux. Etant une habituée, je n'ai pas de mal à entrer bien que n'étant pas accompagnée. De toutes façons, les hommes seuls ne peuvent pas franchir les portes mais les femmes seules, ça ne pose pas trop de problème. Je me déshabille vite, prends une serviette, un livre et sors des vestiaires. Je vous cherche du regard. Dans la première salle, celle de repos, quelques couples sont allongés, lisent, jouent aux échecs, aux dames et discutent tranquillement en buvant des thés à la menthe. Vous n'y êtes pas. Je rentre dans la salle principale toute en marbre blanc veiné de bleu lapis-lazuli, des mosaïques, un bassin central à fond plat, entouré d'un muret bas ceint de colonnes dans les tons de bleus et ocres. Une eau pure à 23°C. Des fenêtres à l'orientale, comme des moucharabiehs, des panneaux de bois, dissimulant des endroits discrets où certains jours les femmes s'épilent et se teignent la peau et les cheveux au henné. Des plantes luxuriantes, des palmiers, des dattiers et des orangers.

Là, dans un coin, je t'aperçois aux côtés de ton ami. Tu es nue, visiblement assez à l'aise. Il est assis, plutôt tendu, une serviette posée sur ses cuisses, cachant sa nudité au regard des autres. Je m'approche naturellement et m'assieds à vos côtés, sur le petit muret. Ton regard se pose sur moi. Je te regarde et te fais un petit signe de tête, comme à une connaissance. Et là, pour la première fois, tu me souris. Mon cœur bat plus vite mais je ne montre pas mon émoi. Je prends le livre que j'ai amené, et m'adosse à un des piliers de marbre. Ce livre, j'ai mis des heures à le choisir, imaginant qu'il pourrait t'interpeller, qu'il me permettrait d'établir un contact entre nous. Je ne sais rien de toi. Mais j'imagine que tu es quelqu'un de cultivé, tu as un air à aimer les livres. Le petit prince dans une version ancienne. Tu soulèves ta tête que tu as posée sur l'épaule de ton ami, tu me regardes dans les yeux, une minute qui me paraît une éternité. J'ai arrêté de respirer. Ton sourire est franc et direct.

— J'aime ce livre, me dis-tu dans un sourire. C'est une édition assez rare que vous avez là. Puis-je voir, s'il vous plait ?

Ta voix me transperce. Basse, chaude, sensuelle comme jamais.

— Je vous en prie. Je l'ai trouvé chez un antiquaire. C'est mon livre de chevet en quelque sorte, dis-je d'une voix rauque, cassée par l'émotion.

Je te le tends, nos doigts se frôlent. Une onde électrique me parcourt les reins. Tu feuillettes quelques pages et me rend le livre en y portant un dernier regard. Ton sourire encore accroché à mes yeux. Je ne m'en lasse pas.

Nous nous présentons. J'apprends ainsi que tu te prénommes Valérie et lui Raphaël. Ton ami me demande si je viens souvent ici. Je ris en le regardant. Il parait tellement loin des sensations qu'on peut éprouver dans ces lieux… Nous entamons une conversation. Je lui explique comment on pratique le hammam. Alternant les bains froids, les bains de vapeur, les bains froids de nouveau, les bains de boue, puis le massage. Peu à peu, ton ami se détend. Il ne cache plus ses cuisses comme au début de notre rencontre. Il semble intéressé, vraiment. Je lui prends la main et l'entraîne :

— Venez, vous allez voir.
— Vas. Vas, elle va te montrer les secrets des hammams. L'autre jour tu n'as pas voulu goûter aux plaisirs d'ici. Tu ne peux pas te défiler à chaque fois… Et enlève ça, il vaut mieux qu'elle reste sèche, Je vous attends ici.

Tu lui as retiré la serviette qu'il avait nouée autour des reins. Il a un sexe superbe, lisse, doux. Il rougit en voyant mon regard posé sur lui. Nous éclatons de rire, toi et moi, et échangeons un regard complice.

— Il est très timide, me dis-tu de ta voix chaude.

Je l'entraîne vers la salle des bains de vapeur. Je lui tiens toujours la main. Nous entrons, et je sens ton regard dans mon dos. Pourquoi es-tu es restée sur la dalle en marbre pour me laisser le temps d'apprivoiser ton ami. Est-ce à cause du Petit prince que tu as négligemment repris ?

Etant moins pudique que lui, je vais m'asseoir à côté d'un homme allongé sur la banquette de pierre, en face il y a deux hommes et une fille très

jolie qui discutent simplement. Ton ami n'est visiblement pas habitué à voir la nudité de si près. Il garde les jambes serrées et pose ses mains en conque sur son sexe. Nous restons là, silencieux. L'air est saturé d'humidité, de vapeur, nos corps sont rapidement mouillés. Je lui laisse le temps de s'habituer, puis peu à peu je lui explique comment profiter au maximum du lieu, l'effet sur la tension nerveuse, l'effet sur la beauté, sur la peau. Je lui parle aussi de la sensualité du lieu, de la beauté de la nudité… Peu à peu, je sens qu'il se détend. Au bout de 10 minutes, il dit avoir trop chaud. Nous sortons, mais lorsqu'il veut se diriger vers toi, je l'entraîne à nouveau, mais cette fois pour aller dans le puits d'eau froide. Je lui dis de rester au bord du puits alors que je descends. J'avoue être assez excitée lorsque mon visage arrive au niveau de son torse, puis de son pubis… Mais je ne laisse rien voir. Je me trempe quelques secondes dans l'eau glacée, puis sors du puits et l'invite à faire comme moi. Quand il descend, je m'amuse à placer mon sexe totalement épilé tout près de son visage… je l'imagine baisser les yeux. L'eau est tellement froide qu'il ne reste que 2 ou 3 secondes et ressort en vitesse. Sous l'effet du froid, son sexe s'est recroquevillé, les petites pointes de ses seins (comme les miens d'ailleurs) sont durcis et saillants. Je le lui fais remarquer, avec un air un peu coquin, et pince doucement le bout de son sein droit entre le pouce et l'index. Je vois avec plaisir un frisson incontrôlé le parcourir.

— C'est agréable hein ?

Comme il acquiesce avec un large sourire et les yeux mi-clos, je sais que nous pouvons aller plus loin dans son éveil des sens.

Nous nous dirigeons vers un coin de la pièce principale où se trouvent les seaux de boue. De là, je te fais un petit signe pour que tu nous rejoignes. Je montre à ton ami les seaux et la boue et lui explique les bienfaits d'un enveloppement total. Je lui demande s'il est d'accord pour m'enduire totalement pendant que je ferai pareil avec son corps. Je commence, par le cou d'abord, puis les bras. Il m'imite. Nous trempons tous les deux nos mains dans la boue tiède et nous enduisons l'un l'autre. Ses bras, ses épaules et ses hanches sont recouverts maintenant. Je replonge mes mains et les applique sur son torse, que je caresse sans aucune retenue. C'est le moment où tu arrives. Ton ami semble gêné par ta présence, mais quand tu lui dis :

— Alors tu n'enduis plus Sophie ?

Il reprend ses gestes et recouvre à son tour mes seins. Lorsque ses mains me touchent, je sens un frisson me parcourir, tellement j'ai envie d'aller plus loin dans la sensualité. Lorsqu'il finit mon ventre, je me mets à genoux pour lui faire les jambes. Je remonte doucement, mon visage au niveau de son sexe. Je remonte à l'intérieur de ses cuisses, passe entre ses jambes pour atteindre ses fesses. A chaque passage j'effleure son sexe avec mon pouce ou mon petit doigt. Puis finalement, je lui enduis le pubis et le sexe assez rapidement, sans retenue, ni exagération. Je l’engage à son tour à finir de me recouvrir de boue. Il s'applique à faire comme moi, mais évite les contacts trop intimes.

Il semble s'attarder éternellement sur mes fesses, comme pour repousser le moment où il va me caresser le sexe.

Nous sommes tous les deux intégralement enduits de boue. Tu es devant nous, tu nous souris et tu lances :

— Et moi alors ?

Je propose à ton ami :

— Tu fais le devant, je fais le derrière, ok ?

Il acquiesce en riant. Un rire d’une complicité enfin atteinte. Tu te fais languissante, sensuelle, cambrant tes reins, tes cheveux roux jouant avec les rayons qui arrivent d’un puits naturel de lumière. La tête renversée en arrière, tu t’offres à nous, impudique, charnelle. Je peux sentir l’odeur de ta peau, je peux enfin toucher complètement et sans me priver chaque courbe de ton corps. Le désir inonde mon ventre. Ma respiration se fait plus haletante pendant que je plonge mes mains dans le seau pour en retirer une grosse boule de boue que j’applique sur tes épaules, massant chaque centimètre carré de ta peau.

La sensualité du lieu s'est transformée en érotisme et j'ai maintenant envie de transformer cet érotisme en plaisir bien charnel… J'ai envie d'être caressée, léchée, embrassée, puis prise vigoureusement… J'ai aussi envie de te faire découvrir certains plaisirs féminins que tu ne connais peut-être pas encore. J’ai envie du regard de ton ami sur nous, de sentir le plaisir qu’il prend à te voir chavirer sous mes caresses. J'ai envie de te prendre dans ma bouche…

Je m'aperçois que ton ami prend sa tâche très au sérieux, il s'attarde sur tes seins, sur tes hanches, parfois nos mains se croisent, se touchent, se découvrent et je sens sous ses doigts les caresses qu'il te donne comme s'il me les prodiguait à moi… Je suis dans ton dos, presque collée à toi et je pose mes mains sur tes fesses, tu te cambres plus encore, je sens ta peau brûlante toucher mon pubis, je frissonne. Mes mains palpent, prennent, paume contre peau, doigts légers et filants, qui s'insinuent entre tes fesses, ne rencontrant aucune résistance. Je suis collée à toi, mes seins dressés contre ton dos, je les frotte doucement et j'entends ton souffle plus court. Je regarde par-dessus ton épaule et je vois ton ami, occupé à te caresser le ventre et le sexe avec une application d'écolier. Son sexe est dressé, dur et raide. Je prends ta main et la pose sur lui. Tu commences à le toucher du bout des doigts puis ta main entière se referme sur lui, le faisant vibrer, le faisant grossir encore.

D'où nous sommes, personne ne peut nous voir, nous sommes derrière les piliers, seuls au monde. Il flotte dans l'air une odeur douceâtre, celle de la boue et de la vapeur. Il fait chaud, mais est-ce une vraie chaleur ou nos corps qui, sous la montée du désir, nous donnent cette impression ?

Ma main s'insinue plus loin entre tes cuisses, que tu écartes machinalement. Je passe un doigt sur tes petites lèvres que je sens gonflées de plaisir. Tu es humide aussi à cet endroit. Sous ma caresse plus intrépide, je viens d'entrer un doigt en toi, je vois ta main qui se crispe plus fortement sur le sexe de ton ami. Il a fermé les yeux. Cette caresse doit lui être douce. Des images me viennent à l'esprit, vos deux corps noués, entrelacés, dans une harmonieuse osmose lorsque vous faites l'amour. J'ai envie de vous voir faire l'amour, envie de vous faire l'amour, envie de partager, de donner, de prendre. Une envie sans retenue, sans conscience. Une envie. Qui devient trop forte. Qui me submerge, me soulève, me fait soupirer et gémir tant elle s'insinue dans mon esprit. Tu sens mon désir, tu serres tes cuisses sur ma main, tu accélères le mouvement de ta main sur son sexe….

Mais non, cela va trop vite encore, trop brutal… Il nous faut plus de temps. Il faut que nous patientions. Nous sommes tous les trois pantelants de désir et conscients que nous sommes à la frontière de l'interdit. Nos corps sont enduits de cette boue. Je prends la parole pour calmer les esprits :

— Maintenant, nous devons rester sans trop bouger pendant 10 à 15 minutes. Après, nous irons prendre une douche pour enlever toute la boue. Nous pourrons ensuite aller nous faire masser.

Je te prends par la main et tu prends celle de ton ami. Mon interruption a fait baisser notre désir mais je sens qu’au moindre geste, au moindre regard nous serons prêts à reprendre notre jeu sensuel. Nous vivons une complicité de plus en plus forte.

A côté du puits d’eau, il y a une dalle de marbre, un peu surélevée, où nous nous allongeons les uns à côté des autres. Nous ne bougeons pas. Juste nos doigts qui ne se sont pas lâchés, se resserrent encore plus. Nous sommes comme soudés tous les trois, nos pensées perdues vers des fantasmes personnels qui pourraient provoquer des situations torrides si nous nous laissions aller à les réaliser.

Au bout d'un quart d'heure, nous nous levons et nous nous dirigeons vers les douches. Ton ami t’a pris la main. Nous entrons dans la plus petite salle. Elle est toute bleue, faite de mosaïques et de bancs de bois clair. Il n’y a qu’une douche. Il faut actionner une poignée en hauteur, un peu rouillée, pour libérer l'eau dans les réservoirs du toit. Je connais bien le lieu. Je sais que la boue séchée tient suffisamment pour que le gant de crin soit nécessaire, or en tenant la poignée en même temps, cela n'est pas toujours facile.

— Tenez les amoureux, prenez cette douche, et frottez vous l'un l'autre au gant de crin pendant que je tiens la poignée.

La boue cache vos corps, mais je sais que peu à peu ils vont apparaître dans toute leur beauté, fragile et vulnérable… Il te frotte avec le gant, te découvre totalement, il fait exprès d'insister sur tes seins, tes fesses, ton sexe. Tu es partie sous ses caresses ! Tes yeux sont fermés, ta bouche entrouverte, ton bassin ondulant sous les caresses. Son sexe est totalement dressé de nouveau, majestueux, imposant… Je le désire. Tu t'abandonnes maintenant, j'entends tes petits soupirs s’échappant de ta poitrine. Il te caresse maintenant ouvertement, une main s'occupant de ton clitoris et de ta fente, l'autre effleurant tes fesses, ton anus… Ca y est, tu jouis, doucement, plaintivement, tremblant de la tête aux pieds… Ton ami me regarde, me sourit. Je n’ai plus qu’une main qui tient la poignée, l’autre est, depuis longtemps, entre mes cuisses. Je me caresse, malaxant mon clitoris, provoquant des ondes de plaisir dans mes reins, me

cambrant encore plus. Quand tu ouvres les yeux, tu rougis, puis voyant ma main s’activer pour que j’arrive à la jouissance, tu te mets à genoux devant moi, l’eau dégoulinant sur tes cheveux, tes épaules, le long de ton dos. Tu me regardes dans les yeux et tends ton visage vers mon sexe que je t’offre en écartant mes cuisses. Ta langue, tes lèvres se posent sur mon clitoris, accentuant le bien-être qui parcourt mon corps. Tu fouilles ma fente, tu entres en moi, tu te fais à la fois douce et violente, allant jusqu’à mordre ma chair et posant des baisers doux sur mes lèvres et l’intérieur de mes cuisses. Mais c'est pour me voir moi, les seins tendus, qui implore le plaisir, à mon tour, offerte, les bras relevés au dessus de ma tête, tirant de toutes mes forces sur cette chaîne qui libère l’eau, comme accrochée à la voûte du ciel.

Sans un mot, il retire ma main de la chaîne, prend alors le gant de crin et me masse à son tour. Il s’attarde sur mes seins gonflés de désir, dont les bouts pointent comme des morceaux de crayon. Il passe derrière moi et me prenant par les hanches, plaque son sexe contre mes fesses. D’où tu es, tu dois voir son érection. Tu plonges la tête plus avant pour lui lécher le membre. Pour lui, le spectacle de ma jouissance à venir est un réel plaisir. Il me cambre en avant, te fait t’allonger sous moi, entre mes jambes totalement ouvertes et me pénètre d’une seule poussée. Je pousse un gémissement sous la « brutale douceur » de sa caresse. Ta langue prend possession de mon clitoris. Vous allez me faire jouir, vous le savez, je le sais. Je me ploie en avant, tu ne lâches pas mon bouton de plaisir qui est tendu, lui s’enfonce de plus en plus. Ses mouvements sont amples et puissants, doux et tendres aussi. Je vais jouir, je sens monter en moi une vague déferlante, une onde de choc qui explose sous mon crâne en un millier d’étoiles.

Mon plaisir a provoqué le sien, il n’attend pas de se répandre en moi, il enlève son sexe du mien et te le tend. Tu approches ta bouche, ouvre délicatement tes lèvres et je vois son membre s’enfoncer en toi. Je pose une main sur ton visage, puis je la fais glisser vers tes seins, que je caresse, je me penche encore plus. L’eau coule toujours sur nous, il tient la chaîne et cette eau tiède nous envahit, nous noie, comme le plaisir que nous éprouvons. Tes seins sentent la vanille, ils ont le bout tendu et dur. Ta peau diaphane est douce, elle palpite sous mes caresses et mes baisers. Je descends le long de ton ventre, passe ma langue sur ton nombril qui est joliment dessiné, fait courir ma langue vers ton pubis et enfin j’atteins ton sexe. Tu ouvres les cuisses. Je passe ma langue sur toute leur longueur, jusque derrière les genoux, te buvant, t’avalant, t’aspirant. Je te sens te

cambrer, mes mains passent sous tes fesses. Je suis entre tes jambes et je vais te boire, jusqu'à ce que tu cries « grâce » ! Je prends ton clito entre mes lèvres, je joue avec, le serrant, l'aspirant, passant ma langue pointue dessus, dans un mouvement circulaire, j'entre ma langue en toi, écartant tes petites lèvres roses. Je peux enfin te goûter et mon plaisir revient en force dans mes reins. Tu te cambres plus encore, tu gémis. Ta bouche lui fait l'amour, je te fais l'amour avec ma bouche. Il a posé ses mains sur tes seins. Il les caresse doucement l'un après l'autre et quand je croise son regard, je ne vois que plaisir et contentement. Les gémissements et les soupirs que tu lui arraches par ta caresse sur son sexe ne font qu'accroître mon envie d'entendre les tiens. Je nous voudrais en harmonie dans le plaisir, une osmose totale, nos trois corps ne faisant plus qu'un. La boue a, depuis longtemps, disparu de nos corps. Nous ne pouvons plus nous rendre compte du temps qui a passé, nous sommes trop occupés par nos propres souffles, respirations, sursauts, vibrations. Tous envahis par cette sensualité.

Ton corps est parcouru de frissons, son corps se tend, il explose en toi et je vois un sourire se dessiner sur tes lèvres, ton regard se fait chavirant et tu exploses dans ma bouche. Il passe une main tendre dans tes cheveux et sur ton cou. Je me redresse et mes lèvres rejoignent les tiennes. Sa main caresse un de mes seins et remonte sur mes épaules et glisse dans mon dos. Nos doigts, les tiens, les miens se prennent. Tu me serres contre toi. Je sens ton plaisir, encore présent, irradier ma peau. Il nous enveloppe de ses deux bras dans un mouvement d'une extrême douceur. Nous restons là encore un moment à profiter de cet instant magique où la complicité est totale.

Lorsque nous sortons de la petite salle de douche, le reste du hammam est pratiquement désert. Des couples sont alanguis contre les murets, dans le bassin. Il flotte dans l'air un parfum suave, celui de cette sensualité orientale, faite d'odeurs de jasmin et de vanille. Une masseuse et un masseur viennent s'occuper de nos corps, raffermir nos chairs, nous prodiguer des soins calmants et apaisants. Nous rejoignons les vestiaires. Vous sortez devant moi. Un sourire aux lèvres, un baiser chaste sur le coin de nos lèvres, nos regards qui se comprennent. Je prends à gauche, vous à droite. Nos routes se sont croisées, nos destins nous feront un jour, j'en suis sûre, nous retrouver.

TOI

Envie de ta langue dans ma bouche
Envie de ta main entre mes cuisses
Envie de tes seins contre les miens
Envie d'être exacerbée au plus haut point
Envie de jeux interdits
Envie d'orgasmes qui nous laissent chancelantes
Envie de tes cris de souris
Envie de toi

TOUT BLANC

Il neigeait sans discontinuer depuis deux jours. Tout le paysage avait disparu sous un manteau blanc, épais, immaculé. Charles avait coupé du bois le week-end précédent, en prévision, et Marie était heureuse de voir que les bûches ne manqueraient pas. Ils avaient annoncé un hiver précoce et rigoureux. On y était. Elle réajusta son châle sur ses épaules et se retourna pour faire face à la cheminée où crépitait le feu. Elle se demandait si Charles pourrait revenir de l'hôpital ce soir. La route était encore praticable, certainement, mais elle n'en savait rien. D'où ils étaient, ils ne captaient pas la radio et n'avaient pas la télévision. Le chalet se trouvait en haut du col, sur une petite route peu fréquentée. Le premier village était à dix kilomètres avant la vallée. Le 4x 4 était enseveli sous la neige depuis des heures, elle avait du mal à en discerner les formes. Charles utilisait un poste émetteur pour être joint du service hospitalier, mais elle n'avait jamais eu envie ou pris le temps d'apprendre à s'en servir. Même s'il appelait, elle ne pourrait pas le savoir. Il ne s'inquièterait pas, sachant qu'elle était tranquille, là-haut, avec de la nourriture, du bois, des bougies au cas où, le tout en suffisance pour tenir un siège de quinze jours ! Il ne rentrait pas souvent la semaine, préférant rester à l'hôpital pour faire des gardes supplémentaires. Elle avait fini par se faire une raison.

Au seul fait de penser à lui, son cœur se serra. Elle l'aimait bien, Charles. Ils étaient mariés depuis deux ans maintenant. Mais quand il lui avait demandé de la suivre dans ce trou perdu, en haute montagne, parce qu'il aimait la nature encore vierge de toute trace, arguant que ce poste à l'hôpital lui offrait une opportunité d'accroître sa carrière, elle avait expliqué qu'elle aimait aussi la montagne, mais que dans son état, l'isolement pourrait poser, pendant les mois à venir, quelques problèmes. Elle était enceinte de presque cinq mois, tout se passait bien pour le moment, mais elle pensait toujours à cette fausse-couche qu'elle avait faite des années auparavant. Elle serait inquiète, malgré tout, durant toute la grossesse. Il le savait et la réconfortait à chaque fois que ses yeux s'embuaient de larmes en repensant à cette nuit où elle avait été admise

d'urgence à la clinique et que le médecin était venu la voir pour lui annoncer qu'ils avaient tout tenté mais que le bébé était mort. Elle en était à sept mois de grossesse…

Elle regarda une fois encore par la baie vitrée qui donnait sur le balcon. La nuit descendait rapidement. Et la neige continuait de tomber, tourbillonnante et drue. Elle remit une bûche dans l'âtre et se frotta les mains devant les flammes. Elle n'avait envie de rien. Elle se sentait comme en apesanteur. Malgré ce qui poussait en elle, elle ressentait son corps vide. « Ce doit être tout ce blanc, toute cette neige ! », pensa-t-elle. Le silence du dehors s'insinuait dans la maison. Seul le crépitement des bûches dans l'âtre amenait un bruit. Elle secoua la tête, se déplaça pour mettre un peu de musique. Elle choisit les Concertos Brandebourgeois (Concertos pour hautbois BWV1055) de Bach…
Et elle retourna devant la fenêtre. Toute cette neige l'hypnotisait. Elle laissa son regard suivre la nuée de flocons, essayant d'en distinguer un parmi d'autre et de le suivre jusqu'à ce qu'il se pose au sol. Le silence à l'extérieur était terrifiant, comme si le monde était soudain plongé dans la ouate. Elle s'amusa à retrouver certaines traces, la route qui menait à la maison, par exemple. Elle coula son regard vers la droite et remonta vers la gauche, suivant le chemin invisible des virages entre les sapins et les mélèzes. Un point plus sombre, se détachant sur la blancheur, attira son attention. Au début elle prit cela pour un animal, puis regardant plus intensément, elle vit que c'était un être humain…

Elle courut chercher les jumelles de Charles et observa la scène. L'apparition avait disparu derrière une rangée de mélèzes et elle attendit, fébrile, qu'il réapparaisse. La masse sombre, courbée vers l'avant, se dessina nettement devant ses yeux. Il était près à le toucher ! C'était un homme, couvert d'un anorak et d'un bonnet bleu nuit. Il marchait pesamment, s'enfonçant dans la neige qui recouvrait la route, comme poussé par une main invisible. Que faisait un homme, dehors par ce temps, à l'approche de la nuit ? Elle se dit qu'elle ne pouvait pas le laisser là, seul… Et en même temps, elle était angoissée à l'idée d'ouvrir sa porte à un inconnu. Sans moyen de communiquer avec l'extérieur, elle était à la merci de n'importe quel incident ! Malgré tout, elle n'était pas de celles à avoir peur de tout et son instinct lui commandait de faire signe à cet homme. Peut-être saurait-il faire fonctionner la radio de Charles ?

Elle suivit le parcours de l'homme encore une minute, pour ne pas perdre l'endroit où il se trouvait et alla mettre ses bottes, son anorak, ses gants.

Elle prit une lampe torche puissante dans le garage et sortit sur la terrasse pour faire des signes. Le ciel était plombé, d'un gris luisant. La neige tourbillonnait, commençant à recouvrir ses cheveux, tombant dans ses yeux. Elle n'avait pas pris conscience du vent aigre qui soufflait, elle en eut le souffle coupé. Elle agitait la lampe de haut en bas, en direction de l'homme. Elle cria pour attirer son attention mais la neige enveloppa le cri et il ne l'entendit pas. Il était à cent mètres environ… Soudain elle vit qu'il regardait dans sa direction, elle agita la lampe plus vigoureusement, faisant de grands cercles devant elle. L'homme obliqua vers elle, s'enfonçant plus encore dans la neige poudreuse de la pente qui montait vers la maison, elle le vit s'avancer vers elle, levant un bras en l'air pour montrer qu'il avait vu les signaux. Elle attendit, mi-angoissée, mi-rassurée, qu'il atteigne l'escalier de la terrasse. Il monta pesamment les marches, arriva devant elle.

Il avait l'air épuisé, respirait fortement, presque haletant, une buée blanche sortant de sa bouche grande ouverte. Son bonnet était enfoncé jusqu'aux oreilles et elle ne vit de lui que son regard, un peu hagard, comme celui de quelqu'un qui a fait un énorme effort. Des yeux noirs très sombres, une barbe de quelques jours, un visage qui paraissait émacié engoncé qu'il était dans les vêtements. Il la dominait d'une tête, sans être très grand pour autant. Ses mains, sans gants, étaient bleuies par le froid. Son corps était parcouru de frissons. Il avait l'air proche de la syncope. Elle n'eut pas le temps de lui demander ce qu'il faisait dehors par un temps pareil, il lui dit qu'il était tombé en panne au milieu du col quelques heures plus tôt. Il pensait voir une maison plus proche, mais il avait continué à marcher et la tempête s'était accrue au fur et à mesure, l'enveloppant. Il avait cru mourir, abandonné, seul au milieu des éléments déchaînés. Il tenait ses mains glissées sous ses aisselles, tentant de se réchauffer. Les flocons tourbillonnaient autour d'eux, rendant la scène plus dramatique encore. Elle ne réfléchit pas une minute de plus et lui fit signe de la suivre.

Il entra à sa suite et alla directement se poster devant la cheminée, tendant les mains pour les réchauffer. De ses vêtements trempés montait de la vapeur. Elle sourit en le regardant. Son appréhension était tombée. « Il a l'air inoffensif ! » Elle lui proposa une boisson chaude. Il accepta un thé, se retournant et la regardant plus en détail. Avec ses cheveux mouillés, dont les boucles tombaient le long de son visage, lui donnant l'air d'une Madone, elle était belle. Il remarqua son petit ventre arrondi. Eut un regard interrogateur en sa direction. Elle sourit et posant la main

sur son ventre, elle lui dit qu'elle en était au cinquième mois. Il demanda si elle préférait un garçon ou une fille. Elle éclata de rire, répondant que peu importait, elle avait juste envie de voir naître son enfant et le voir grandir en toute sérénité. Il lui renvoya un sourire. Elle vit les dents blanches, petites, bien plantées, les lèvres vermeilles un peu charnues qui contrastaient avec son regard si noir. Il avait un visage tendre. Il retira son anorak, elle s'en empara, pour le mettre dans la buanderie, avec son bonnet et ses bottines. Il se retrouva en chaussettes, jean noir et sweat shirt usagé. « Il a l'air plus humain comme cela, pensa-t-elle en s'éloignant vers la cuisine américaine. Pendant qu'elle mettait la bouilloire à chauffer, sortait les tasses et le thé, il s'assit sur le canapé devant le feu. Elle revint avec un plateau. Il avait les yeux fermés, la nuque posée contre le dossier, il écoutait la musique qu'elle n'avait pas éteinte.

Soudain, sans comprendre pourquoi, elle eut envie de l'embrasser. Elle s'approcha doucement mais quand elle fut à dix centimètres de son visage, il ouvrit brusquement les yeux. Elle sursauta et recula, rougissante, l'air très gêné. Il sourit, avança la main et l'attira à lui. Il murmura tout bas, si bas qu'elle eut du mal à l'entendre :

- Tu voulais quoi ?

Il avait adopté le tutoiement, instinctivement, et elle le remercia intérieurement.

- Je croyais que tu dormais, j'allais te réveiller. Le thé est prêt. Tu as faim ?
- Non. Oui… Un peu. J'ai surtout besoin de me réchauffer et de téléphoner à un garage pour qu'ils viennent me dépanner. Il faut que je sois au Grand Arbor avant dix heures ce soir !
- Tu n'y penses pas ! La route du col est coupée. Aucun engin ne passera plus, il y a trop de neige ! Quant à un garage, cela m'étonnerait qu'ils montent par un temps pareil. Et puis, ici, il n'y a pas de téléphone. Juste une radio émetteur et je ne sais pas m'en servir. Charles aurait dû rentrer, mais il n'a certainement pas pris le risque de faire la route avec ce temps… Charles c'est mon mari. A moins que tu ne saches te servir de la radio, nous sommes seuls au monde pour la nuit au moins !
- Mais comment vais-je faire ? Mes amis m'attendent ! Et puis je ne veux pas te déranger plus que cela ! Une radio émetteur… Non je ne sais pas m'en servir ! Tu ne penses pas que c'est un peu inconscient de te laisser seule ici, dans ton état ? Il est un peu fou ton mari, non ?!

- Je n'ai pas le choix…, dit-elle en baissant les yeux. Je suis mariée et je l'ai suivi ici parce que c'est bien pour sa carrière et qu'il aime la montagne. Mais c'est vrai que par moments je ne me sens pas très rassurée… Mais c'est la vie, je ne peux pas y changer grand chose ! Alors tu veux manger ? Parce que moi j'ai faim ! Ne t'inquiète pas pour tes amis, ils comprendront que tu n'as pas pu passer le col… Cela arrive souvent l'hiver ! Tu n'es pas de cette région ?
- Non je viens de Bayonne. La neige ce n'est pas trop mon trip… Je préfère la plage et les vagues pour faire du surf ! Mais bon, puisque tu le proposes, je veux bien manger. Tu veux de l'aide ?
- Non, on va se faire un pique-nique improvisé, tu veux ?

Il sourit et elle le trouva angélique… Elle se releva, alla s'affairer dans la cuisine pendant qu'il se mettait plus près du feu. Il avait l'impression que des glaçons étaient entrés au fond de son corps ! Il pensa qu'il ne pourrait jamais se réchauffer totalement ! La musique avait cessé. Il se dirigea vers les CD, lança un « Je peux ? » vers elle. Elle acquiesça. Il prit son temps pour choisir et quand la musique s'éleva dans la pièce, elle sourit. Elle n'aurait pas choisi mieux pour ce moment qu'ils vivaient : La bande son du film *Neuf semaines et demi* ! Il regagna le canapé.
Elle posa un plateau sur la table basse, avec du jambon, des légumes crus coupés en bâtonnets et une sauce au roquefort, divers fromages, du pain au noix, des fruits… En voyant cela, il se dit qu'il avait vraiment faim, tout compte fait ! Il coupa des tranches de pain, elle lui prépara un mélange de tout et lui tendit une assiette. Il n'osait pas trop poser de questions. Elle n'osait pas non plus. Juste résonnaient la musique, pas très fort, et les craquements des bûches. Ils débarrassèrent. Et se trouvèrent face à face dans la cuisine. Elle s'appuya contre le comptoir. Il s'avança très doucement, d'une démarche féline, les yeux mi-clos.

Elle savait que ce qui se passait n'était pas anodin, elle voyait cela comme dans un rêve, elle allait s'éveiller et il aurait disparu, elle ne l'aurait jamais vu, il ne serait jamais entré chez eux ! Pourquoi disait-elle « chez eux » ? Elle pensa à Charles, bloqué, occupé à l'hôpital. Pensée fugitive qui s'effaça d'elle-même quand il appuya ses deux mains sur le comptoir, de part et d'autre de son corps. Son corps qu'elle sentait mollir, fondre, se laisser aller. Dans une torpeur bienveillante. Il se trouvait à cinquante centimètres de son visage maintenant. Elle posa ses mains sur ses avant-bras musclés, étonnée de voir autant de dureté sous cette peau si douce, si diaphane et pourtant si mate. Il regardait au-dessus d'elle, fixant un point dans le vide sous ses yeux mi-clos. Il resserra ses mains vers ses

hanches. Les posa dessus et la prit dans ses bras, approchant son visage plus près encore, à le toucher. Ils ne parlaient pas et les pensées fusaient à toute allure dans sa tête. Elle pensait à Charles, comme si elle le voyait loin, à travers un miroir déformant ; lui ne pensait pas. Elle n'avait pas envie que la situation s'arrête. Il avait envie de continuer ce qu'il avait commencé. Tous deux avaient envie de vivre ce que le hasard leur avait offert.

Il la plaqua contre lui, d'un mouvement brusque qui la fit sursauter. Elle ne s'attendait pas à un geste si violent de sa part. Il ne la regardait toujours pas. Elle sentait la chaleur de son corps contre le sien. Son cœur battait doucement, à l'inverse du sien qui s'emballait. Elle savait pertinemment qu'elle était en train de commettre l'irréparable, qu'elle pouvait dire « Stop » mais une force en elle la poussait à aller plus loin maintenant. Elle mit sa tête dans son cou. Il la serra plus fort, elle ne pouvait plus bouger, presque plus respirer. Elle haleta en sentant une bosse se former au niveau de son bas-ventre. Il bandait. Elle releva la tête et regarda son visage. Ses yeux toujours mi-clos, pas un rictus, pas un cil ne remuait : énigmatique. Elle eut envie de sa bouche, de ses lèvres, de sa langue, de ses mains, de son sexe qu'elle sentait puissant. Que tout la prenne, la pétrisse, la remue, la tienne, la comprime, l'ouvre, l'envahisse ! Que cette attente ne dure plus. Il glissa une main entre leurs deux ventres, la posant sur le sien et le caressant doucement. Le regard toujours posé sur lui, elle vit un tressautement de la paupière gauche, l'œil se fermant plus encore, comme piqué par une fumée de cigarette. Et puis tout s'enchaîna. Vite. Très vite.

Il l'embrassa d'un baiser violent, puissant, elle perçut le goût du sang dans sa bouche. Il mordait ses lèvres sans retenue. Elle cria mais le son fut couvert par cette bouche qui l'avalait. Des frissons la parcouraient et elle ne pouvait dire s'ils étaient de plaisir ou de peur. Elle voulait cette violence, elle l'attendait presque, mais ses pensées s'égaraient, sa raison lui parlait à l'intérieur, lui demandant de prendre garde. Elle se vit désarticulée, pantin sublimé par la violence de cet homme. Elle se vit ensanglantée, son ventre ouvert et au dessous d'elle, pendant par le cordon, son enfant. Une nausée lui fit retrouver la force de se dégager de ces bras puissants. Elle sauta vers la table de la cuisine. Il la regarda à cet instant, sourire enjôleur, sourire énigmatique encore, elle ne savait plus. Elle n'arrivait pas à penser normalement. La peur la tenaillait. Elle était seule avec lui, au milieu de tout ce blanc qui recouvrait tout, même ses cris. Il s'approcha les mains tendues dans un geste d'apaisement. Il

souriait toujours et elle crut déceler de la douceur dans ce sourire. Elle souffla, tentant de calmer sa respiration et son cœur qui battait dans ses tempes, dans son torse, dans tout son corps comme un glas.

La fuite était inconcevable avec toute cette neige. Les appels encore moins, puisqu'elle était coupée du monde. Il restait la diplomatie. Faire ce qu'il voulait. Lui parler doucement. Le laisser dire et lui montrer ce qu'il espérait d'elle. Ne surtout pas lui montrer sa peur. Elle lui renvoya un sourire. Il s'avança, encore plus proche. Elle fit un pas et se blottit dans ses bras, enlaçant son cou, le serrant autant qu'elle pouvait avec son ventre qui la gênait. Elle se sentait dédoublée, très lucide maintenant, pensant à ce qu'il fallait qu'elle fasse pour lui plaire, pour l'amadouer et lui faire lâcher prise et en même temps, un autre moi lui donnait la force pour lutter contre la peur et être vigilante. Elle savait qu'elle devrait rester des heures avec lui, qu'il aurait tout le temps nécessaire pour lui faire mal, la violer, la battre, la tuer même ! Elle écarta cette idée. Il ne la tuerait pas, elle ne laisserait pas faire cela, elle préférait encore mourir dehors sous la neige, si elle trouvait une issue pour s'échapper. Il fallait qu'elle soit la plus naturelle possible, lui laisser croire qu'elle n'avait pas vu son jeu de fou. Elle se cala plus fort contre lui, offrant sa bouche pour qu'il la prenne, lui soufflant dans un murmure qu'elle voulait, qu'elle avait envie de lui. L'amadouer. Jouer le jeu. Il cèderait.

Il prit ses lèvres, moins violemment que la première fois, la regardant cette fois. Son visage avait changé en quelques secondes. Ses yeux lançaient des lueurs irisées. Ses yeux qu'elle avait vus à son arrivée, ses yeux qui étaient si séduisants. Elle se maudit d'avoir ressenti une attirance pour lui quelques instants auparavant quand il était dans le canapé. Elle se maudit d'avoir fait des signaux dehors. Elle se maudit d'avoir accepté de suivre Charles dans cette contrée inhospitalière. Charles qui devait rire avec les infirmières à l'heure qu'il était, charmeur comme à son habitude, montrant son meilleur profil, faisant le beau. Elle maudit Charles. Et elle s'accrocha à cette bouche qu'elle maudissait aussi, mais qui l'attirait malgré elle. Non qu'elle veuille réellement passer à l'acte avec cet inconnu, mais le magnétisme qu'il dégageait la poussait en avant, faisant vibrer son intimité. Elle se surprit à gémir, non de dégoût ou de peur, quand il posa une main sur son sein. Elle passa une jambe entre les siennes et l'entraîna vers le salon, dans une chorégraphie bizarre où leurs deux corps tanguaient à travers la pièce, toujours soudés par leurs lèvres. Ils s'affalèrent dans le canapé, elle sous lui. Il pétrissait sa chair, malmenant le mamelon. Il avait relevé son pull, écarté le soutien-gorge de

soie, et prenait ses seins à pleines mains. C'était douloureusement bon. Elle gémissait de plaisir sans retenue.

Il fallait qu'elle se reprenne, qu'elle garde sa lucidité. Mais le plaisir était trop fort. Cet homme qui lui faisait peur, l'attirait comme une mouche dans la toile d'une araignée. Elle se sentait prise au piège de ses propres sentiments, de ses pulsions. Elle accrocha ses doigts dans la ceinture de son pantalon, détachant fébrilement la boucle puis les boutons, écartant le tissu avec une rage qu'elle ne se connaissait pas, gémissant parce que cela lui résistait. Il se tourna pour qu'elle puisse achever son geste : elle extirpa, presque triomphalement, le sexe durci, fort, épais, veiné de bleu sur la peau mate. Elle le fit basculer à genoux pour avoir la hampe à portée de bouche et l'avala entièrement dans un soupir de satisfaction immense qui lui provoqua un début d'orgasme. Elle était goulue, tant qu'il dut la tirer par les cheveux pour qu'elle se calme. Mais cette violence avait décuplé ses forces, elle canalisait son énergie, sa survie dans sa bouche, ses lèvres, sa langue, le mouvement incessant de sa tête qui montait et descendait le long du membre. Il finit par la laisser faire, savourant qu'une femme le suce ainsi. Elle continua ainsi de longues minutes, retardant l'éjaculation par une pression tenace sous les couilles. Il avait baissé son jean sur ses chevilles. Son torse courbé vers l'arrière, sa tête touchant presque la table basse derrière lui, il se laissait aller.

Et elle mordit le plus fort qu'elle put. Sentant le sang gicler entre ses lèvres, elle continua à enfoncer ses dents dans cette chair qui était devenue flasque tout à coup. Elle entendait les cris d'égorgé qu'il poussait, elle voyait le rouge inonder sa chemise, couler le long des cuisses, éclabousser ses seins, faire une flaque entre eux. Elle mordait si fort qu'elle crut que ses dents allaient se casser. Il hurlait comme un dément et pendant un instant de lucidité, elle entendit son propre cri inhumain se mêler au sien, pendant qu'elle recrachait le sexe sur le tapis, un morceau de peau et de sang sans forme.

Elle redescendit sur terre quand elle vit qu'il était tombé dans les pommes. Alors elle se releva, essuya sa bouche sanglante d'un revers de la main, se recula de quelques pas, abasourdie, analysant ce qu'elle venait d'accomplir. S'approchant avec précaution, elle poussa du pied le corps sans vie. Regardant plus près, elle s'aperçut qu'il n'y avait aucun mouvement de respiration. Elle posa ses doigts sur la jugulaire : pas de pulsation. Elle éclata d'un rire nerveux et dans la seconde s'écroula par terre, se prenant la tête dans les mains. Qu'avait-elle fait ? C'était sa vie

contre la sienne ! Légitime défense. Non ! Il n'y aurait aucun procès, aucun interrogatoire. Rien. Elle souleva le corps et le traîna difficilement à travers la pièce, laissant une traînée rouge sombre sur le parquet. Ouvrit la porte fenêtre donnant sur la terrasse, continua à tirer, descendit l'escalier faisant tomber le corps de marche en marche, le traîna encore jusque derrière la maison. Remonta chercher une pelle, creusa un trou dans la neige pour trouver la trappe de la fosse septique. Ouvrit la dalle s'aidant du manche de la pelle, poussa le corps à l'intérieur. Il n'y eut pas un bruit. La neige continuait de tomber dans un silence de mort.

Elle rentra, roula le tapis, essuya toutes les traces, prit une douche pour enlever toute cette souillure, se fit un thé, remit le Concerto pour hautbois BWV1055. Elle pria pour que demain la neige arrête de tomber. Elle prendrait la route au premier rayon de soleil. Elle posa la main sur son ventre, caressant sa peau en souriant, regarda par la fenêtre. Tout blanc.

VIRTUEL

Elle entrevoyait les choses différemment maintenant. Depuis qu'elle se retrouvait seule, dans cette grande maison ocre, elle prenait plus de temps pour penser à elle. Les enfants étaient tous grands, partis vers d'autres horizons. Lui n'était plus là depuis des mois. Elle avait été abasourdie au début. Ce vide. Tellement immense. Le silence tellement présent qu'elle n'entendait plus les cisaillements des cigales dans la campagne autour. Elle fuyait les amis, ceux qui posaient toujours les mêmes questions. Maintenant elle était seule. Seule à décider de ses envies, de ses attentes, de ses départs et de ses retours !

Lui. C'était l'homme de sa vie. Elle n'avait connu que Lui. Au tout début, il lui était apparu comme le messie. L'arrachant à une famille trop coincée, trop fermée sur elle-même où elle étouffait. Il n'avait suffi que d'un sourire, un regard croisé dans ce bar et elle avait été sous le charme. Lui, c'était l'homme, tel qu'en rêvent toutes les jeunes filles. Un corps parfait, un côté charmeur, un regard de braise, et surtout, surtout, cette impression de liberté qu'il dégageait ! En un instant, il l'avait conquise. Ils s'étaient revus plusieurs fois. Elle prétextait qu'elle allait chez une cousine, au bourg, pour le rejoindre. Ils s'étaient aimés dans les collines, sous le soleil brûlant et devant lui, elle s'était dévêtue sans rougir parce qu'il lui disait qu'elle avait un corps de déesse. Une semaine avait passé et il l'avait emmenée dans son vieux pick-up bleu. Elle était partie sans un mot, sous le regard effaré de ses parents. Elle était majeure depuis un mois. A cet instant plus rien ne comptait que Lui.

Et aujourd'hui, pendant qu'elle était assise devant la maison ocre, elle pensait que la vie était souvent cruelle. Les années étaient passées sans heurts au commencement. Elle avait eu trois beaux enfants. Lui travaillait en ville, ne revenant que les fins de semaine. Ils parlaient peu. Juste le nécessaire. Ils s'aimaient. Longuement à chacun de ses retours. Avec violence souvent, comme deux êtres qui se retrouvent après des années et qui ne peuvent que laisser monter en eux le désir tellement fort qu'il fait mal. Ils sortaient de ces retrouvailles comme deux noyés échoués sur un

rivage inconnu. A chaque fois ils se redécouvraient. L'argent ne manquait jamais. Lui ne parlait pas de son travail, elle ne posait pas de questions. Les enfants grandissaient et elle s'occupait de toutes les tâches sans rechigner. C'était la vie qu'elle avait choisie. Elle ne regrettait rien. Elle était heureuse. Et libre aussi.

Puis quand les enfants furent assez grands pour vivre seuls, elle les vit partir loin de chez elle. Lui était content pour eux. Ils avaient tous de bonnes situations. Ils se mariaient. Avaient des enfants à leur tour, mais au fil des années, ils ne venaient plus si souvent dans la grande maison de la garrigue. Ils lui manquaient parfois, alors elle prenait un train ou un avion et allait les rejoindre, mais elle se sentait toujours comme une étrangère dans une famille inconnue.

Puis un jour, en revenant d'un périple chez sa fille aînée, elle prit la liberté de flâner dans la ville avant de reprendre le car vers la maison. Et elle le vit. Lui. Au coin d'une rue, son reflet s'affichant dans une vitrine. Il n'était pas seul. L'autre était jeune. Plus jeune qu'elle. Elle crut défaillir. Alors elle les suivit et les vit entrer dans un hôtel. Elle n'eut pas besoin de voir la suite pour imaginer ce qui se passait. Lui, cet homme pour qui elle avait consacré toutes ces années, Lui qu'elle aimait par-dessus tout. Il la trompait. Depuis quand ? Souvent ? Toutes ces questions tournèrent dans sa tête pendant le trajet du retour. Et elle se mit à détester cette maison d'où elle ne sortait guère, elle se mit à le détester, Lui, et sa liberté. Lui qui l'avait « installée » là et qui n'attendait d'elle qu'elle ne s'occupe que de Lui quand il revenait les fins de semaine. Elle pensa partir. Puis elle se dit que celui qui devait partir, c'était Lui. Alors elle resta muette pendant deux jours et quand il arriva le vendredi soir avec son air charmeur sous les rides naissantes, avec son sourire enjôleur qu'elle connaissait tant, elle lui dit qu'elle était au courant de tout. Il la regarda intensément et tourna les talons. Elle courut après lui et se lança contre son corps, le martelant de coups de poings. Il se retourna, la fixant d'un regard mauvais. Elle prit peur et se sentit pleine de remords pour ses propres gestes. Elle voulut s'excuser. Il ne l'écouta pas. Il monta dans leur chambre, prit son sac qu'il venait d'y installer, posa une enveloppe avec sa paye sur la table et disparut de sa vue dans la poussière de la route. Il ne revint pas. Elle l'attendit, guettant les moindres bruits. Cela faisait plusieurs mois maintenant.

Elle se retrouvait seule. A cinquante ans. Pas si vieille pensait-elle, assise devant la maison ocre. Que pouvait-elle faire ? Qu'allait-elle devenir ? Au

début la peur la tenaillait, puis les mois passant, elle se rendait compte que la solitude avait été toujours présente au cours de toutes ces années. Alors elle réagit en pensant à elle. Lui n'avait pas fermé le compte en banque, chaque mois il y mettait une somme qui lui permettait de vivre sans problème. C'était leur seul contact. Elle prit des cours de conduite. Elle acheta une voiture. Elle avait vu dans un magazine que les ordinateurs tenaient le monde. Le monde, elle voulait l'avoir à sa porte… Elle alla en ville, acheta un ordinateur, se fit expliquer le maniement par le fils d'un ami et en quelques mois elle était prête à se lancer à l'assaut du monde virtuel. C'était sa propre liberté.

Le fils de l'ami lui avait montrée comment communiquer avec des gens de partout, en allant sur des « chats », des salons de discussion… La première fois qu'elle se brancha, elle resta là à observer, retenant son souffle de peur que quelqu'un lui parle, n'osant cliquer sur aucun pseudo. C'était l'inconnu. Elle avait choisi un prénom féminin mais qui laissait entendre qu'elle était elle aussi virtuelle. Elle n'était pas prête à se montrer, encore moins à rencontrer des gens … Mais l'attrait de la nouveauté et cette facilité avec laquelle on pouvait voyager de régions en régions au gré des discussions, apprendre des autres, tout cela l'attirait follement. Elle retrouvait une âme d'enfant, s'émerveillant de cette technique si concrète et si impalpable en même temps. Comme elle vivait dans le sud ouest, elle cherchait les pseudos qui indiquaient la même zone géographique.

Elle n'eut pas à attendre longtemps. Un soir, un message s'afficha et elle vit apparaître un « bonjour » courtois sur l'écran. Il s'appelait « h_toulouse », et il était indiqué qu'il avait 38 ans ! Au moins cela avait le mérite d'être clair. Toulouse, la ville rose. Elle n'y avait pas été souvent, juste pour prendre un avion pour aller voir ses enfants dans le nord. Elle fit un rapide calcul : 50 – 38 = 12. Douze ans d'écart. Peu importait ! Tout cela restait virtuel. Pourtant elle sentit un curieux picotement dans son corps au fil de la conversation. C'était virtuel, certes, mais tellement présent aussi ! Elle eût l'impression de parler avec un ami, dès le début. Il n'y avait pas de sous-entendus sur son âge. Elle s'était décrite et il l'avait complimentée. Il lui avait envoyé une photo de lui et ils avaient ri de sa gaucherie quand il avait fallu qu'elle la lise pendant qu'il lui expliquait pas à pas la manipulation. Elle ne se sentait pas idiote, juste débutante. Il la faisait rire et sourire. Elle se sentait revivre peu à peu. Le monde lui avait manqué tous ces mois passés seule, toutes ces années dirait-elle plus tard. Comme si une fenêtre s'était ouverte, laissant passer un flot de soleil alors

qu'elle vivait dans la pénombre : un éblouissement au début, puis les yeux s'habituent, on prend vite la mesure de ce qui nous entoure et on trouve cela beau !

Alors elle se laissa emporter par cette vague, baignée dans une mer qu'elle ne connaissait pas mais dans laquelle elle nageait sans soucis. Elle se laissa emporter et il l'emmenait vers des rivages inconnus, ceux de la tendresse, de la douceur, du partage, de la communication, du respect et de l'échange. Tout à coup elle reprenait pied et il était là à l'attendre sur le sable. Il lui montrait la voie. Ils parlèrent des heures. Le temps n'avait plus d'importance à ses yeux. Elle était bien. Elle retrouvait des plaisirs d'antan, quand elle était petite fille et qu'elle se racontait la vie. Quand le petit jour fut là, elle eut envie de folie, d'abandon, de ne plus rien contrôler. Elle voulait se défaire de sa carapace, descendre de sa tour d'ivoire et c'était lui qui lui permettrait de le faire. Alors elle osa. Elle joua le tout pour le tout. Dans la conversation, de façon anodine, elle lui demanda son adresse, juste pour situer dit-elle. Il lui donna le numéro et la rue. Elle ne voulait même pas entendre sa voix. Elle voulait juste ne rien penser. Juste agir. Elle lui demanda de l'excuser, elle devait sortir et s'absenter mais elle reviendrait dans quelques heures. Elle coupa l'écran. Prit une douche, se parfuma, mit sa robe claire, celle qui mettait son teint en valeur, se regarda dans le miroir en souriant. Elle prit la voiture et roula vers la grande ville. Elle mit quelques instants à se repérer, demandant aux passants son chemin. Elle arriva dans la rue. Se gara et sonna au numéro qu'il lui avait donné. Elle entendit sa voix qui demandait qui était là. « C'est moi », répondit-elle dans un souffle. Et comme par enchantement la porte s'ouvrit. Il n'avait même pas demandé « Qui moi ? » comme s'il s'attendait à la voir. Elle monta l'escalier en courant, sonna à la porte et dès qu'il ouvrit, elle se jeta dans ses bras, y cherchant refuge.

Ils ne parlèrent pas. Et toujours étreints, ils allèrent directement dans sa chambre. Ils tombèrent sur le lit et elle ressentit les mêmes sensations qu'avec Lui, aux premières années, quand leurs corps demandaient plus que leurs esprits, quand le désir était si fort, quand elle avait envie de se fondre en Lui. Les larmes lui montèrent aux yeux. Il s'écarta, la regarda et la serra contre lui. Elle lui avait tout dit de Lui. Il savait. Il comprenait et acceptait que Lui soit dans ses pensées à cet instant-là. Il posa sa bouche contre son front, doucement. Et sans bruit, sans un mot, la déshabilla. Elle se laissait faire, comme un pantin, une marionnette qu'on anime à volonté. Elle aimait cet abandon. Elle lui enleva aussi tous ses vêtements,

comme dans un rêve. Les mots n'avaient pas lieu d'être. Juste les sensations.

Déjà ses mains se posaient sur son corps nu. Il épousait chaque forme, chaque parcelle de sa peau. Laissant ses doigts courir ou les arrêtant dans un pli, le temps de lui sourire avec ses yeux. Elle ne bougeait pas. Ses deux mains à elle, passées derrière sa nuque. Elle le regardait. Elle ne pouvait s'empêcher de le regarder, comme si ne plus le voir allait le faire disparaître comme Lui. Il fallait qu'elle enlève cette image de Lui qui restait collée devant ses yeux, imprimée au fond de son crâne, au fond de son ventre où sourdait une plainte lancinante et impérieuse à la fois. Il fallait que Lui disparaisse et laisse la place à ce nouveau visage, ce nouveau regard, cette nouvelle voix, ce nouveau parfum. Il le fallait sinon elle ne vivrait pas pleinement cette rencontre, qui n'avait plus rien de virtuel. Cela dura longtemps. Ils se caressaient, doucement. Leurs bouches se trouvaient et ne se lâchaient plus, un baiser intense… Dans l'air flottait une sensualité profonde. La chaleur de leurs deux corps, leurs parfums intimes et le frottement des draps sur leur peau, tout cela contribuait à créer une ambiance particulière, comme une première fois rare où une osmose lie deux êtres qui ne se connaissent pas encore tout à fait. Elle vivait une nouvelle harmonie.

Peu à peu, l'image de Lui s'effaçait, laissant place à de nouveaux fantasmes, de nouvelles couleurs, de nouvelles saveurs. Son corps s'épanouissait sous les caresses, il s'ouvrait et elle ne s'apercevait pas qu'elle se cambrait et qu'elle gémissait quand ses doigts se faisaient plus précis, les caresses plus soutenues. Alors elle lui demanda de l'aimer. Elle lui souffla à l'oreille qu'elle avait envie de lui en elle, qu'elle ne supportait plus de ne pas le sentir aller et venir dans son sexe, dans son corps, dans sa plus profonde intimité. Ils firent l'amour des heures durant, tantôt doucement, tantôt violemment, brutalement, presque bestialement et elle ne regrettait rien des mots, des gestes, des positions, de leurs murmures et de leurs cris.

Au soir, il proposa d'aller dîner en ville. Elle, se sentait à la fois vidée et pleine d'un plaisir nouveau. Elle n'avait pas envie de voir le reste du monde. Elle se blottit contre lui et demanda à ce qu'il commande des plats à manger ensemble, dans cette chambre qu'elle n'avait pas envie de quitter parce qu'elle était la marque de sa renaissance. De sa naissance. Ils prirent le temps de refaire l'amour, comme deux amants qui maintenant se reconnaissent et apprécient la présence de l'autre. Puis il lui parla de

lui, lui qui ne s'était pas beaucoup raconté. Il lui dit ses aspirations, ses rêves, ses peurs aussi. Elle le tenait serré contre elle, comme un nourrisson qu'on protège. Elle l'écoutait, comptant par moment les battements de son cœur contre sa poitrine. Elle se sentait sereine. Pleine d'espoir aussi.

Ils dormaient dans ce lit qu'elle venait de découvrir. Dans ce lit où elle avait ressenti le plaisir. Quand la nuit fut complète et que ne restait dans le ciel qu'une lune rousse annonciatrice d'un temps chaud, un éclair de chaleur la réveilla ; elle se colla contre son corps, se serrant fort contre son dos. Il dormait mais ce geste l'éveilla, alors il se retourna et l'emprisonna entre ses bras. Elle posa sa tête contre sa poitrine et, d'un air mutin, lui demanda de l'aimer encore… Il prit sa bouche, ses lèvres, les mordant et les embrassant doucement. Ses mains étaient partout. Son sexe, durcissant au fur et à mesure des caresses, battait contre son ventre à elle. Elle bougea de manière à ce qu'il entre en elle d'un coup, d'une seule poussée, tendre et complice. Ils gardaient les yeux dans les yeux. Ils tanguaient, naviguaient dans cette mer de plaisirs qui montaient en eux. Jusqu'au moment où portés par les vagues, ils s'échouèrent sur une plage, essoufflés mais heureux…

Elle voulut parler, elle avait mille questions sur les lèvres. Dans un baiser il mit fin à son questionnement. Les premières vraies paroles échangées entre eux…

Ne cherche pas à comprendre. Laisse-toi vivre. Ne pose pas de questions. Ne pense plus. La suite est à venir, nous la ferons ensemble… Laisse-toi juste aimer…, dit-il dans un murmure tout en prenant ses lèvres.
Je te fais confiance… Je te donne mon corps, permets-moi de garder encore un peu de mon âme … Cette nouvelle vie, là, est « Avenir » comme tu dis… Il y a une chanson célèbre que j'aime entendre quand je suis bien, et je suis bien, là maintenant, écoute…

Et elle se mit à fredonner : « Mais si tu crois un jour que tu m'aimes, ne le considère pas comme un problème, et cours, cours jusqu'à perdre haleine, viens me retrouver. Si tu crois un jour que tu m'aimes, n'attends pas un jour, pas une semaine, car tu ne sais pas où la vie t'emmène, viens me retrouver… »…
Alors je viendrai te retrouver…

LECON DE SÉDUCTION

En hommage à Alexandre…

Louise et Hugo ne se sont jamais vus. Ils ont fait connaissance via Internet. Ils se parlent par mail depuis des mois. Ils ont juste échangé leur photo. Tout ce que Louise sait de lui : il a vingt-deux ans, il n'a jamais eu d'expérience, il est maladroit avec les filles. Tout ce que Hugo sait d'elle : elle a quarante ans et elle a une certaine expérience. Elle lui a proposé une leçon de séduction pour la Saint-Valentin…

… Et le 14 février au matin, Louise téléphone à Hugo. Elle lui demande de prendre le prochain train pour Toulouse. Elle lui a réservé un billet en première classe. Le train arrivera en fin de journée. Elle viendra le chercher à la gare. Hugo prépare un sac et part pour la grande gare de Lille. Durant le trajet, il voit des filles superbes dans les compartiments mais il n'arrive pas à s'en intéresser. Il a la tête ailleurs, il pense à sa rencontre avec Louise. Le train arrive en gare. Il fait nuit depuis longtemps. Hugo est intimidé. Son amie l'attendra-t-elle comme prévu ? Il a déjà essuyé de mauvaises aventures et une de plus ne lui plairait pas du tout, d'autant qu'il vient de faire mille kilomètres. Louise est bien au bout du quai. Il la reconnaît tout de suite. Son cœur bat plus vite. Elle est vêtue d'un long manteau noir, de gants noirs et d'une écharpe couleur crème. Elle lui sourit tendrement, l'embrasse sur la joue. Elle lui glisse à l'oreille qu'il devra accepter tout ce qui va se passer à partir de maintenant. Il devra se laisser conduire, lui faire confiance.

Elle lui prend la main et l'entraîne vers la sortie de la gare. Là, Hugo découvre, stupéfait, une Mercedes noire du dernier modèle. En regardant Louise se glisser derrière le volant, Hugo s'aperçoit que ses jambes sont recouvertes de bas de soie noire sous une jupe très courte et très moulante. Le trajet dure environ une heure. Louise a mis de la musique, des voix graves de soul. Elle ne parle pas. Ne le regarde pas. Elle a juste posé sa main droite sur la cuisse d'Hugo. Il en frémit. Il est tellement intimidé qu'il n'ose pas troubler le silence entre eux. Il sent le parfum capiteux et sucré. Il s'enhardit à poser aussi sa main sur la cuisse de Louise, mais elle la repousse gentiment.

— Laisse-toi faire. Ne bouge pas. Décontracte-toi, relax.... On a tout le temps, lui dit-elle en souriant.

Ils arrivent dans une petite ville, les maisons sont en briques roses et en pierre de la Garonne. Louise gare la voiture et invite Hugo à la suivre. Elle entre dans une maison ancienne où la décoration fait penser à une gentilhommière, un lieu chaleureux. Les cheminées ont été allumées, diffusant une douce chaleur. Seules des bougies et les flammes du feu éclairent les pièces. Ils pénètrent dans une grande salle, des poutres en bois au plafond, des tapis soyeux sur le sol, un parquet à l'ancienne, des tentures murales de couleurs pastelles aux murs. Louise glisse un Cd dans la chaîne, elle sélectionne « Jumpin' at shadows », la guitare blues et la voix de Gary Moore s'élève dans la pièce.

— Nous pouvons faire l'amour maintenant ou bien nous pouvons manger et boire avant, dit Louise malicieusement.
— Je ne sais pas… Comme tu veux, répond Hugo très gêné.

Le voyant rougissant, elle s'approche de lui et tendrement lui enlève son blouson. Elle défait ensuite, un à un les boutons de sa chemise. Elle embrasse chaque parcelle de la peau découverte, s'attardant parfois en jouant avec la pointe de sa langue. Hugo a très chaud tout à coup. Elle ne s'est toujours pas dévêtue. Alors il tente de défaire maladroitement le premier bouton du manteau, mais elle lui retire une fois de plus la main, comme dans la voiture.

— Laisse-toi faire. Déguste ce moment. C'est ta surprise pour la Saint-Valentin. Je vais t'enseigner l'art d'aimer. Je vais te faire l'amour. Je vais te faire découvrir des plaisirs que tu ne soupçonnes pas. Tu n'auras plus envie de repartir.

Elle dépose un baiser léger sur ses lèvres et le laissant planté là, chemise ouverte, elle va vers le bar pour confectionner deux cocktails. Puis elle revient vers lui, qui n'a pas bougé et elle continue le déshabillage. La chemise tombe sur le sol, elle la repousse du pied. Puis elle l'entraîne vers un canapé profond, en cuir noir. Hugo ne sait plus comment se contenir. Il frémit, elle peut sentir les frissons sur sa peau. Elle sait pertinemment qu'il aimerait, lui aussi, l'embrasser et la caresser mais elle veut qu'il goûte chaque geste, chaque caresse, chaque baiser qu'elle lui donne. Elle veut qu'il sente le plaisir monter en lui, insidieusement, voluptueusement… Elle lui fait signe de s'asseoir et se plante devant lui. Elle enlève le

premier bouton de son manteau, découvrant ses épaules nues. Le deuxième bouton fait apparaître la naissance des seins, pris dans un bustier pigeonnant en soie noire. Le troisième bouton découvre la jupe qu'Hugo a entre-aperçue tout à l'heure. Elle fait glisser le manteau au sol et ôte un à un les boutons du bustier. Sa poitrine est nue. Hugo s'agite fébrilement sur le canapé, comme s'il manquait d'air. Les seins de Louise sont superbes, galbés, lourds avec une aréole foncée et un mamelon saillant.

— Ca te plaît ? demande gentiment Louise
— Heu… C'est impressionnant, j'ai peur de ne pas être à la hauteur, répond-il béatement
— Le spectacle ne fait que commencer, détends-toi…

Elle s'approche de lui et se met à genoux entre ses jambes. Elle caresse le torse, le ventre, embrassant et léchant la peau veloutée. Ses doigts sont comme des ailes de papillon. Elle défait les boutons du jeans. Hugo gémit doucement. Il lui prend le visage dans ses mains et leurs lèvres se touchent enfin. Ils s'embrassent comme si ce baiser était le dernier qui leur était accordé. Avec une douceur et une violence partagée. Leurs dents s'entrechoquent, leurs langues se mêlent. Les seins de Louise caressent la poitrine d'Hugo et elle sent ses mamelons se dresser avec douleur, une douleur mêlée de plaisir. Hugo prend le sein gauche dans sa bouche, il le lape. Une plainte s'échappe de la bouche de Louise. Il arrête son geste immédiatement, pensant lui avoir fait mal, pensant avoir mal fait. Elle lui sourit en continuant à dégrafer les boutons du pantalon. Elle découvre un caleçon imprimé dans lequel son sexe est emprisonné. Un sexe durci, raide. Elle le caresse à travers le tissu, d'un geste léger et elle sent, sur le bout de ses doigts, le tressautement du membre. Hugo rougit, comme si ressentir ce plaisir était interdit. Elle écarte la fente du caleçon et passe sa langue sur le gland. Hugo sursaute, expire et gémit.

Elle se relève, fait glisser la jupe le long de ses jambes gainées de noir. Hugo se caresse le sexe, en l'observant. A sa mimique, elle pressent qu'il ne pourra plus se retenir longtemps… Elle s'assied à califourchon sur ses genoux et prenant le sexe dans sa main, elle se caresse à travers sa culotte en soie noire. Le frôlement du tissu, sa douceur aiguise les sens d'Hugo et sa semence jaillit d'un coup. Il est étonné, gêné et veut se relever, mais Louise le force à rester assis et prend le sexe encore raide dans sa bouche pour avaler les dernières gouttes.

— Je suis désolé, dit-il n'osant pas la regarder en face. J'avais tellement envie de toi, je n'ai pas pu me retenir…
— Ne t'inquiète pas, lui chuchote-elle en lui déposant un baiser sur les lèvres. Cela arrive très souvent la première fois. En tout cas cela prouve que tu es normal…
— On va attendre que tu sois de nouveau en forme en buvant nos cocktails, je vais m'occuper de toi ô mon petit biquet… ajoute-t-elle en riant. Pour l'instant cela te plait ?
— Oh oui, c'est trop bon !
— Tu as faim ? J'ai préparé quelques amuse-gueules, cela te dit ? Il y a aussi du champagne ou du vin comme tu préfères… Mais avant, mettons-nous complètement à l'aise !

Et joignant le geste à la parole, elle fait glisser le jeans et le caleçon.

— Je pense que tu préfères que je garde mon porte-jarretelles et mes bas, demande-t-elle en enlevant sa culotte pourtant.
— Je mangerais bien quelque chose et je préfère les cocktails au vin ou au champagne, dit-il, légèrement mal à l'aise.

Il est intimidé par sa tenue d'Adam. Il ne cesse de regarder le corps de Louise et la trouve de plus en plus excitante. Sa peau est cuivrée, les bas et le porte-jarretelles noirs accentuent le contraste. Les seins bougent librement. Il sent que son désir revient, son sexe recommence à durcir. Louise se dirige vers la cuisine-bar aménagée à l'américaine, elle sort des plateaux du réfrigérateur. Elle amène les canapés, les posent sur la table basse et s'installe à côté d'Hugo. Elle croise les jambes et le crissement des bas fait se raidir encore plus le sexe à côté d'elle. Elle se penche vers lui et l'embrasse, posant sa main sur le sexe vibrant de désir. Il descend le long de son cou avec ses lèvres, comme il l'a vu faire au cinéma, lui mordillant l'oreille. Elle se cambre. Elle fait un lent mouvement de va-et-vient sur ce sexe qui grossit encore plus dans sa main, exerçant une pression sur le gland à chaque passage. Hugo continue son exploration et prend le sein gauche dans sa bouche, il tête le mamelon, elle gémit… Elle attrape sa tête de sa main libre et lui souffle de lui mordre le bout. Elle gémit en sentant le plaisir monter en elle. Le sexe durcit toujours de plus en plus, elle caresse les deux boules rondes et chaudes. Hugo en perd le souffle. Elle se retourne vers lui et s'asseyant sur ses genoux, elle prend le sexe et se caresse le clitoris avec. Ses gémissements sont de plus en plus forts, elle râle par moments. Hugo est déstabilisé mais il comprend qu'un grand moment va arriver pour lui : il va enfin faire l'amour avec une

femme. Une femme pour qui il ressent de l'attirance et en qui il a une confiance aveugle. Une femme qui va l'initier aux jeux de l'amour et du sexe, lui faisant goûter mille plaisirs.

Louise continue de se caresser avec le sexe durci d'Hugo. Elle gémit de plus en plus, ses seins sont gonflés par le plaisir qui monte en elle par vagues successives, le sang bat dans son corps et sa respiration est accélérée. Elle ferme les yeux, goûtant cette sensation comme un cadeau du ciel. Elle embrasse voluptueusement Hugo dont le corps est tendu comme un arc. Des gouttelettes de sueur coulent sur son torse et Louise les lèche au fur et à mesure.

Hugo caresse, embrasse et tète les seins de Louise sans retenue. Des gémissements de plaisir s'échappent de sa bouche à chaque mouvement. Le parfum intime de Louise remonte jusqu'à lui et le rend fou… Il pétrit la peau de la jeune femme, caresse ses fesses, lui mord les mamelons, ce qui augmente la jouissance de Louise et la sienne.

Son sexe est tellement dur, tellement raide qu'il a l'impression qu'il va éclater. Il bat le long du vagin, le gland frôlant le clitoris à chaque sursaut. Louise est proche de l'orgasme mais elle voudrait qu'Hugo goûte aussi au plaisir, alors elle prend délicatement le sexe d'une main, attrape un préservatif sur la table basse et le fait glisser le long du membre, puis tout en continuant de caresser le sexe, elle écarte ses lèvres avec deux doigts et pousse doucement le gland à l'intérieur de son corps. Hugo gémissant de plaisir et de surprise, se cambre encore plus. Malgré le latex qui lui recouvre le sexe, il sent qu'à l'intérieur c'est doux, chaud et humide. Il s'enfonce plus profondément.

Louise s'empale mieux et sans plus bouger, active les muscles intérieurs de son vagin. Hugo a l'impression qu'une dizaine de petits doigts lui enserrent le sexe, provoquant un plaisir encore plus intense. Louise se colle contre le torse d'Hugo, lui mordillant la lèvre inférieure. Hugo est en transe, il se rend compte que le plaisir qu'il ressent n'a rien à voir avec les séances de masturbation qu'il a connues jusqu'alors, il ne sait pas comment se comporter. Son instinct lui dicte de bouger le bassin pour que son sexe entre encore plus au fond, il a envie de ces mouvements d'aller-retour qu'il a vu dans les films pornos, mais il est tétanisé par le plaisir, par cette nouvelle sensation et il sent que s'il ne bouge que d'un millimètre, alors il explosera… Ce plaisir lui fait perdre le contrôle et les larmes lui montent aux yeux.

Il commence pourtant à se soulever au rythme de sa respiration. Louise appuie sur ses épaules et arrête son geste. Elle lui murmure de se laisser faire, de ne pas bouger, elle contrôle la situation. Elle ne veut pas qu'il jouisse trop vite, elle veut qu'il savoure, qu'il sente le plaisir s'insinuer partout, sans chaque veine, dans chaque nerf, sur chaque zone érogène. Elle commence un lent va-et-vient, elle est complètement empalée sur ce sexe et frotte son clitoris à chaque passage sur le pubis d'Hugo. Le sexe à l'intérieur d'elle devient de plus en plus dur, de plus en plus gros. Il épouse les parois du vagin et la fait mouiller encore plus. Elle sent le sexe tendu comme une peau de tambour. Sa sève coule et s'éparpille sur les cuisses d'Hugo. L'odeur intime, un peu marine, et le parfum sucré de Louise montent au nez d'Hugo et lui font perdre la tête. Son sang bat dans son sexe, une onde montant de la plante des pieds vers le haut du crâne l'inonde d'une chaleur intense. Il respire de plus en plus vite, la bouche entrouverte, il ferme les yeux pour se concentrer sur ce plaisir inconnu et si bon !

Il se laisse aller, sa tête bascule de droite à gauche, il ne pense plus, ne sait plus où il est, ne contrôle plus rien. La vague jaillit plus vite et plus fort au fond de lui, il gémit mais ne s'entend pas, il savoure chaque seconde. Tout à coup des fourmis courent sous sa peau, il sent que son sexe devient encore plus énorme. Louise l'embrasse, il ouvre les yeux, la regarde et lui rend son baiser comme s'il s'accrochait à un rocher en pleine tempête… Il la serre dans ses bras, un courant électrique lui parcourt tout le corps puis c'est l'explosion. Un milliard d'étoiles explosent dans sa tête, son cœur s'arrête de battre, son cerveau se fend en deux. Il éprouve une sensation violente et douce à la fois, il est à la limite de perdre conscience… et sa semence jaillit au plus profond du ventre de Louise !

Louise a eu deux orgasmes. Le premier, elle n'a pas pu le retenir et elle s'est laissée aller au plaisir, parcourue de mille feux d'artifices. Elle n'a pas gémi plus fort, le plaisir était trop intense, trop rapide, trop violent pour qu'elle ait le temps d'exprimer plus que ce qu'elle ressentait déjà. Elle a juste eu l'impression agréable de tomber dans une spirale dorée, chaude et annonciatrice d'un bien-être immense. Hugo ne s'est rendu compte de rien, trop occupé à découvrir et goûter la montée de sa propre jouissance.

Quand la sensation d'un deuxième orgasme arrive, elle lui prend la main et la pose sous son sein gauche, lui faisant sentir les battements accélérés de son cœur. Hugo ouvre les yeux une fraction de seconde, la regarde se

plier vers l'arrière, gémir et émettre un feulement de chatte. Elle se rabat ensuite sur son torse et lui prend ses lèvres et lui donne un baiser sans fin.

Le plaisir les laisse pantelants, haletants, humides et chauds. Leurs langues se trouvent, leurs respirations sont à l'unisson. Ils restent unis, serrés l'un contre l'autre, écoutant les battements de leur cœur reprendre un rythme normal. Louise se blottit dans le cou d'Hugo. Il lui caresse doucement le dos. Elle a toujours ses mains accrochées à ses épaules, comme si elle avait peur de le perdre. Elle lui murmure tendrement un « merci », il rougit dans la pénombre des flammes du feu…

Elle se penche et attrape un des verres. Elle boit une gorgée d'alcool et lui propose le verre. Son sexe est toujours en elle, moins dur, moins raide. Il lui sourit. Il pourrait rester des heures ainsi…

Sur un dernier baiser, Louise se lève des genoux d'Hugo. Le sexe retombe sur sa cuisse, mou et inerte. Elle enlève le préservatif et va le jeter. Elle revient vers lui et lui caressant la joue, lui dit :

- Je reviens, ne bouge pas…

Elle sort de la pièce, sous le regard du garçon, qui contemple ce corps qu'il vient d'étreindre et qui lui a donné tant de joie, et va chercher deux peignoirs de soie noire dans la salle de bains. Dans le miroir, elle regarde les cernes qui se sont creusées sous ses yeux, signe d'un plaisir avoué. Elle prend le flacon de Shalimar et s'asperge de parfum. Ce parfum capiteux, comme chaque fois qu'elle le respire, ajouté à cette odeur musquée qui sort du plus profond d'elle-même, lui met les sens en feu. Elle a encore envie d'Hugo, elle a l'impression de ne jamais pouvoir être assouvie, mais elle connaît la résistance des hommes et elle sait qu'il va lui falloir attendre, être patiente pour qu'Hugo ait le temps de récupérer…

Quand elle revient dans le salon, Hugo a les yeux fermés, il revit ce qu'il a ressenti… Il l'entend arriver et se lève. Il est gêné d'être nu et cachant avec ses mains son sexe maintenant au repos, il accepte le peignoir qu'elle lui tend ! Il la prend dans ses bras, maladroitement et l'embrasse sur les yeux, le visage, la bouche. Elle répond à ses baisers. Ils se tiennent l'un contre l'autre durant quelques minutes, comme une forme de remerciement mutuel, en silence, juste pour profiter encore des moments intenses qu'ils se sont donnés. Elle le prend par la main et le fait se

rasseoir. Elle lui tend le plateau de petits fours qu'elle avait sorti avant leurs ébats. Ils mangent avec appétit, l'amour ça creuse toujours ! Hugo passe une main autour des reins de Louise et caresse sa peau à travers le tissu. Louise commence à sentir le désir revenir au galop mais elle se force à ne rien montrer. Elle ne veut pas passer pour une nymphomane.

Hugo se lève et fait le tour de la pièce, il n'a pas eu le temps de « visiter » depuis son arrivée. Il prend un CD dans la pile et le met sur la platine. Un medley de soul sort des enceintes. Il regarde les tableaux, les objets posés sur les étagères. Louise l'observe, un sourire aux lèvres. Elle pense que son intérieur lui plaît et cela lui fait plaisir. Elle aimerait tellement qu'il se sente complètement à l'aise, comme s'il était dans un univers familier, chez lui.

L'inspection d'Hugo dure le temps du CD, environ une heure. Au début, ils ne se disent rien. Il prend un livre, regarde la jaquette, le feuillette, lit quelques pages, le repose en prend un autre. Louise l'observe, les yeux mi-clos. Leurs regards se croisent souvent, ils se sourient. Ils se sentent bien, ils n'ont pas besoin de paroles pour échanger cet instant. Puis Hugo vient s'asseoir sur le canapé. Au début ils se tiennent la main, s'embrassent parfois, mais sans cette violence amoureuse de tout à l'heure, juste comme deux amis qui partagent un moment calme et serein. Ils discutent de tout, de rien, n'abordent jamais ce qui vient de se passer, par timidité certainement. Au bout d'une heure, le plat de petits fours est vide, les verres ont été vidés et remplis puis vidés de nouveau, pourtant ils restent encore très lucides. Ils s'observent, se demandant quand l'autre va refaire le premier pas. Louise a sorti une glace du congélateur, ils ont eu une crise de fou rire quand ils se sont assis l'un en face de l'autre, pariant à celui qui en mangerait le plus, comme deux adolescents…

Elle se lève, remet une bûche dans la cheminée et s'agenouille pour raviver les braises. Ce faisant, son peignoir s'entrouvre, laissant deviner sa toison couleur miel. Hugo la regarde faire, sent monter en lui une chaleur agréable et intense. Il s'approche et s'agenouille derrière elle. Elle ne bouge pas, ne paraît pas surprise. Il tend une main et soulevant le tissu, la passe entre les jambes de Louise. Sous le peignoir, le pénis commence à faire une bosse. Il caresse le sexe de Louise doucement, sentant la sève lui couler sur les doigts. Louise a arrêté tous ses gestes. Elle reste à l'écoute. Elle ouvre la bouche et respire juste un peu plus vite. Le désir monte en elle comme une flamme. Hugo a trouvé le point de contact exact qui lui procure du plaisir. Il s'y attarde, le caressant, le malaxant doucement,

repassant vers l'entrée du vagin, ses doigts s'enhardissent et il enfonce son majeur tout en continuant à caresser le clitoris. Elle lui dit dans un souffle :

- Je ne savais pas que tu étais si doué… Tu vas me rendre dingue…
- Tu aimes ? Répond-il tout content
- J'adore… murmure-t-elle, ne t'arrête surtout pas.

Elle se cambre un peu plus pour lui permettre de pénétrer plus profondément en elle. Elle sent ses doigts partout. Elle sait que s'il continue sur ce rythme, elle ne va pas tarder à avoir un orgasme mais elle veut que lui aussi profite de la situation. Elle met sa main dans son dos, trouve l'ouverture du peignoir, sent le sexe durci qui cogne le long du bas de son dos et le prend délicatement. Hugo gémit doucement, juste une fois et ajoute un deuxième doigt dans le vagin. N'y tenant plus, elle tend ses fesses vers son membre maintenant dur, dont le gland fait comme une excroissance violacée. Elle le mène vers son anus et se laisse caresser par le sexe. Il bat contre le trou qui se dilate petit à petit. Elle sort un préservatif de la poche du peignoir et, se retournant vivement, elle l'enfile sur le sexe dressé. Hugo est stupéfait de voir qu'elle peut penser à la protection dans un moment pareil, sans pour autant se départir du plaisir qu'elle ressent. Pour aider à la pénétration, elle glisse une main vers son propre sexe et prend un peu de sève sur ses doigts. Elle se masse délicatement l'anus et demande, dans un souffle à Hugo, de la pénétrer.

- J'ai peur de te faire mal, dit-il.
- N'aie pas peur, on va faire doucement. Je te dirai si ça va trop fort. Tu vas voir c'est bon aussi pour toi… dit-elle en tournant la tête pour l'embrasser.
- Mais je trouve cela dégradant pour une femme, répond-il affolé.
- Je ne me sens pas du tout dégradée, ne t'inquiète pas, je le fais parce que je sais que cela nous apportera un plaisir monstre. Je t'en prie, laisse-toi aller. Savoure. Je m'offre à toi de tout mon être…
- D'accord, je te fais confiance, dit-il en lui rendant son baiser.

Il pousse son sexe dans l'anneau étroit. Il est délicat, va lentement, en même temps, il a attrapé un sein, le caressant doucement. Au rythme de cette caresse, il se laisse guider par la main de Louise qui aide son sexe à pénétrer. Elle gémit doucement mais lui reste attentif… Il ne veut pas lui faire mal. A aucun point. Quand le gland est entré, elle arrête la progression et exerce un va-et-vient sur le corps du sexe durci. Hugo, qui

tentait de rester attentif, ressent une vague de désir le submerger. Il halète de plus en plus vite. Le fourreau étroit enserre son sexe lui donnant une sensation de vertige. Louise se cambre plus, faisant pénétrer plus avant le sexe et petit à petit, il entre totalement dans cette prison dorée. Au début, Louise respire vite, comme si elle ressentait une douleur intense, mais très vite sa respiration se calque sur les mouvements qu'elle fait avec son bassin. Un « avant arrière » assorti d'une rotation autour du sexe. Hugo a retiré ses doigts du vagin, il prend Louise par la taille, la fait se pencher plus en avant et imprime le même rythme. Il la pénètre plus profondément. Leurs souffles et leurs gémissements se mêlent. Hugo est doux et tendre, il murmure « C'est trop bon ! » comme s'il avait en bouche une confiserie fondante et sucrée.

Louise a ramené ses bras sous sa tête posée sur le tapis, elle a le visage complètement caché, mais Hugo sent son corps battre comme un orchestre symphonique quand tout est en harmonie. Elle est totalement offerte, abandonnée. Lui qui trouvait cette position dégradante, il comprend mieux, maintenant, pourquoi une femme accomplit cet acte comme une offrande, un don, le bonheur ne peut être que réel et partagé. Il donne encore plus de puissance à son mouvement, accélérant le rythme à une cadence qui lui fait perdre la tête. Il sent les vagues de plaisir monter en lui par saccades successives, violentes et douces à la fois.

Louise a mis une main entre ses cuisses et se caresse le clitoris en même temps, accentuant sa jouissance. Puis elle se met complètement en boule et étire le bras sous elle jusqu'à toucher et caresser les boules gonflées, remplies de la semence d'Hugo. Il se laisse totalement envahir par le désir, gémissant et pleurant presque. Lorsqu'elle sent que le plaisir est à son paroxysme, elle se retourne et se met sur le dos. Elle prend le sexe humide d'Hugo dans sa main, le poussant vers son vagin. Hugo est « parti » vers des horizons nouveaux, de nouvelles sensations, il se laisse complètement faire, une confiance aveugle est née entre elle et lui. Il l'aime c'est tout ce qu'il peut encore penser lucidement et il lui dit dans un souffle proche de la perte de conscience. Elle lui sourit tendrement, l'embrasse et lui murmure :

- Moi aussi je t'aime !

Elle remue autour de son sexe comme dans une danse orientale, il a l'impression d'être aspiré dans un gouffre de plaisir, il va perdre conscience, il tente de se retenir mais la jouissance est trop forte et il sent

que Louise est proche de l'orgasme elle aussi. Elle l'attire sur elle, lui mordant la peau à la naissance du cou et de l'épaule, elle feule comme une tigresse, passe ses ongles sur son dos, mais il ne ressent aucune douleur, juste une impression de perdre tout contrôle et cela lui paraît magnifique. Ne plus contrôler ses sens, juste se laisser porter et envahir par la jouissance, ce bonheur qu'il n'avait jamais connu jusque là.

Soudain c'est le trou noir, les millions de lumières qui explosent comme une myriade d'étoiles en feu, la sensation de tomber, de planer, de voler, puis son sexe qui se tend et la semence qui jaillit. Louise l'agrippe à bras le corps, ouvre la bouche comme dans un cri, exhale une grande respiration. Elle n'avait pas joui aussi intensément depuis longtemps. Elle pleure maintenant sans retenue. Hugo lui caresse les cheveux, lèche les larmes qui inondent ses joues. Il la prend dans ses bras, tente de l'apaiser, lui dit qu'il l'aime plus fort que tout. Il est ému lui aussi, son orgasme l'a laissé chancelant, moite et au bord de l'asphyxie mais il se sent apaisé, serein, heureux et pur.

- J'ai l'impression d'être quelqu'un de nouveau, un nouvel Hugo… dit-il en riant.
- Mais tu es quelqu'un de nouveau, tu es un homme ! dit-elle en riant malgré ses larmes. Je n'ai pas éprouvé quelque chose d'aussi fort depuis longtemps, tu sais ! Confesse-t-elle en lui caressant le visage.

Elle trouve ses lèvres et ils s'enlacent « comme au cinéma » pour un baiser langoureux, tendre et voluptueux où se mêlent tout le respect et la confiance qu'ils ont l'un envers l'autre. Ils n'ont pas remarqué que la bûche est quasiment consumée. Louise frissonne et Hugo l'enveloppe dans le peignoir. Il la prend dans ses bras, se relève en la portant amoureusement, elle le conduit vers la chambre. Ils se couchent dans le grand lit au-dessus duquel trône une moustiquaire, dans cette chambre immense où flotte une odeur de santal. Elle se glisse contre lui, ils s'embrassent avec toute la tendresse du monde. Il pose une main protectrice sur son sein et elle se blottit sur son épaule. Ils s'endorment quelques minutes après, du sommeil du juste.

Quelques heures plus tard, alors que le soleil commence à poindre derrière les volets bleus, Hugo ouvre les yeux. Louise est étendue à côté de lui, endormie profondément. Il s'étire doucement, gonfle ses poumons d'air et regarde autour de lui. La chambre est très vaste (30 m² pour le moins). Elle n'est meublée que d'un grand lit aux montants de bambou,

et d'un grand canapé de cuir fauve. Sur le sol, deux immenses tapis Kilim de toute beauté. Les murs blancs sont nus, à l'exception d'un tableau de Klimt, représentant cinq femmes couchées, les unes imbriquées dans les autres, sur un lit de pétales de fleurs. La pièce sent le santal et le parfum de Louise.

Il se tourne vers Louise qui respire calmement, les traits apaisés, justes des cernes bleutés sous les yeux démontrent de leurs ébats de la veille. Il se penche sur elle et embrasse délicatement son épaule découverte. Elle frémit. Il aimerait bien se lever mais ne veut pas la réveiller, pourtant il faudrait qu'il bouge, sa position ne va pas tarder à lui donner des crampes… Tout doucement, il repousse la couette et sort un pied. La moustiquaire les entoure comme un voile de ouate. Dehors tout est calme. Où Hugo vit, il n'y a jamais un tel silence et cela l'angoisse presque. On dirait qu'on se trouve dans un monde à part. Il se retourne et pose le pied par terre. Le plancher est froid et son corps se couvre de frissons. Il continue sa reptation et enfin peut se lever totalement. Louise n'a pas bougé. Elle soupire, il la regarde, elle a un léger sourire au coin des lèvres.

Elle doit faire un rêve agréable, pense-t-il en souriant…

Il faut qu'il trouve les toilettes dans ce dédale. Il se dirige vers le salon, il y flotte encore l'odeur de l'amour, musquée et enivrante… Leurs vêtements sont éparpillés sur le sol. Il ramasse son caleçon et l'enfile. Il se sent plus à l'aise habillé que nu dans cet appartement inconnu. Il prend le couloir, arrive enfin dans la salle de bains. Il s'empresse de satisfaire une envie naturelle et se regarde dans le miroir. A-t-il changé depuis hier ? Voit-on chez un garçon qu'il est devenu homme ? Non… Il ressemble bien à lui-même ! Mais intérieurement, il sait qu'il n'est plus pareil, il ressent comme une effervescence, comme un bouillonnement dans ses veines, comme la sève dans un arbre au printemps.

Il parcourt la pièce du regard, prenant conscience qu'elle doit revêtir une importance particulière dans la vie de Louise. La pièce est grande, blanche, avec un jeu de carrelages bleus comme on en voit dans les pays proche orientaux. Il y a tout d'abord une baignoire, mais pas n'importe quelle baignoire, elle ressemble à celles que l'on voit dans certains films : elle est ronde, grande, profonde… Ca y est, il reconnaît le truc maintenant, c'est un jacuzzi. Au plafond et sur un des murs il y a des miroirs. Puis il y a aussi une douche fermée par une porte coulissante, des

étagères où trônent des produits de beauté, des pots en verre remplis de boules et de liquides de couleurs. Il inspecte tout, ouvrant les flacons, se pénétrant de chaque odeur. Cette pièce est un univers de femme, de la femme qu'il aime et il ressent des sensations nouvelles, il entre dans son intimité, il découvre ses secrets les plus enfouis, ceux qu'elle ne dévoile qu'aux proches.

Il sort de la salle de bains et ouvre la première porte devant lui. C'est une autre chambre, meublée à l'Indonésienne, avec un lit en bois de rose, une moustiquaire et encore des livres, une télévision, une chaîne hifi et des fauteuils en bambou recouverts de coussins en soie batik. Ce doit être la chambre d'amis. Derrière une paroi coulissante, une autre salle de bain, plus modeste mais joliment décorée.

Il ressort, heureux quant à lui, d'avoir eu le privilège de dormir dans la chambre de Louise et non dans cette chambre, il se serait senti comme un étranger si cela avait été le cas. Il a faim, il retourne dans le salon pour voir s'il ne reste pas des miettes de la veille, mais ils ont fini tous les plateaux. Il va dans la cuisine et ouvre le frigo. Il prend une mangue, déjà préparée sur une assiette, elle est fraîche et douce. Il mord dans le fruit à pleines dents. Silencieusement il retourne dans la chambre. Louise est étendue sur le ventre. Ses cheveux en bataille jonchent l'oreiller. Il s'approche le plus doucement possible, se penche et l'embrasse sur la nuque. Elle soupire, il descend le long de la colonne vertébrale, l'embrassant doucement. Elle ouvre les yeux et murmure si bas qu'il doit s'arrêter pour l'entendre :

— On dirait des ailes de papillons. C'est bon… hummmm ! Bonjour mon ange, bien dormi ?
— Bonjour Princesse. Je ne voulais pas te réveiller, mais le spectacle est trop tentant, répond-il dans un sourire.

Il se couche près d'elle et entreprend de faire glisser la couette le long du corps de Louise. Elle ne bouge pas d'un pouce, étirant juste ses jambes. La vision de ce corps fait monter l'adrénaline dans celui d'Hugo. Il pose sa main sur une fesse, commençant une caresse à peine appuyée. Louise soupire et sourit, les yeux fermés. Elle se sent bien, reposée, prête pour un nouvel acte tendre. Elle adore faire l'amour le matin quand le sommeil est encore palpable, que les sens sont endormis et que les gestes de son partenaire les réveillent doucement. Elle a envie d'Hugo. Se laisser envahir par son odeur, palper ses muscles, prendre sa bouche comme un

fruit défendu, mordre sa peau et ses lèvres, lécher chaque parcelle de son corps. Mais pour l'heure, elle lui laisse le soin de prendre les initiatives, ce qu'il fait très bien…

Il passe ses doigts dans ses cheveux, masse une épaule, embrasse ses mains et ses doigts, lèche son dos à petits coups de langue en soufflant doucement, ce qui provoque une avalanche de frissons très agréable. Il descend le long des cuisses, des mollets, pose un baiser sur chaque orteil. Elle frémit de la tête aux pieds, sentant monter en elle une chaleur attendue. Elle se retourne sur le dos à sa demande, il recommence son ascension de bas en haut, s'attardant sur le mont de Vénus, sur l'aine, les hanches, autour du nombril. Il prend un sein dans sa paume et malaxe doucement le mamelon. Louise replie ses bras sous sa nuque et ouvre les yeux, elle lui sourit et soupire d'aise. Il redescend vers la toison dorée et à petits coups de langue appuyés, il se fraye un passage vers le bas. Louise sent monter en elle les ondes du désir. Elle écarte les jambes, juste assez pour qu'il puisse descendre plus bas. Un baiser sur son clitoris la fait sursauter. Elle sent son miel couler à l'intérieur et glisser comme un courant électrique le long de ses lèvres intimes. Hugo prend son temps, il lèche et embrasse l'intérieur des cuisses, là où la peau est la plus douce, puis comme par inadvertance, il passe sa langue sur le bouton rose, juste une fois et repart vers la zone érogène des cuisses. A chaque passage, Louise cambre son corps et gémit. Elle est totalement abandonnée, confiante, son cœur s'accélère mais elle adore cette sensation. Elle s'offre à son amant en toute quiétude. Elle ne fera pas un geste, elle veut sentir et contrôler la montée de sa jouissance, comme un cadeau. Elle sait que s'il continue ses caresses si intimes, elle aura un orgasme merveilleux.

Les lèvres d'Hugo sont chaudes, vibrantes. La langue force l'entrée du vagin et il avale le miel qui en coule. Sous son caleçon, son sexe se gonfle à lui faire mal, mais il ne veut pas non plus de pénétration. Il veut de la tendresse et de la douceur. De l'amour partagé, de l'harmonie, de la délicatesse. Il rampe jusqu'au pied du lit sans interrompre ses caresses buccales et se retrouve entre les jambes de Louise. Il lui masse le ventre de sa main en un mouvement rotatif, s'attardant sur le pubis. Il joue avec les poils soyeux et doux. Sa langue se fait aiguillon, Louise halète. Dès qu'il passe sur le clitoris, elle gémit plus fort et s'arque. Malgré ces mouvements incontrôlés, elle ne bouge pas, ne le touche pas. Elle a refermé ses yeux, son visage reflète le bonheur qu'elle ressent. Hugo est surpris de sa propre initiative. Il ne pensait pas savoir donner un tel

plaisir à une femme ! Il est heureux de voir que sans apprentissage, les choses de l'amour sont quasi innées.

Il s'attarde sur le clitoris, le mordillant, le happant dans une douce succion. Louise gémit plus fort et son corps est parcouru de soubresauts incontrôlés. Son ventre vibre sous la main d'Hugo qui l'a posée là pour sentir monter en elle le plaisir. Glissant sa langue vers le bas, il embrasse les petites lèvres qui sont gonflées, d'un rose profond, il arrive à l'anus où sa langue donne de petits coups furtifs… Il repart vers le clitoris et s'y attarde longuement. Louise est au bord de l'évanouissement. Elle a accroché ses mains dans les draps et son corps se tend à chaque morsure. L'orgasme arrive comme un volcan en éruption. Elle sent un frisson intérieur, une vague déferlante qui part des orteils et remonte le long de son corps jusqu'à sa nuque, elle attrape la tête d'Hugo et l'agrippe. Son ventre bat comme un métronome…

— Arrête, dit-elle dans un cri rauque, cela me rend folle… Attends encore, je veux que cela dure le plus longtemps possible… Ca va trop vite… Je veux le contrôler, gémit-elle, sentant l'orgasme l'envahir.
— Mais je veux te donner tout le plaisir du monde, moi… répond Hugo en ouvrant de grands yeux étonnés.

Et ce disant, le corps de Louise se cambre et un long gémissement sort de ses lèvres.

— Trop tard ! dit-elle… Oufff ! Ne t'arrête surtout pas, recommence, un autre orgasme va venir, encore plus fort je le sens… S'il te plait ne va pas trop vite, je veux que tu m'écartèles de plaisir mais je veux que cela dure…

Hugo lui rend son sourire. Son sexe est tendu comme un arc mais s'il en perçoit une douleur lancinante, il sent que le bonheur est aussi intense de donner du plaisir à la femme qu'il aime. Le partage, l'échange, la confiance font partie du jeu.

Il remonte le long des jambes, du ventre et embrasse amoureusement Louise, qui lui caresse tendrement la joue. Il prend un sein dans sa bouche, léchant le mamelon, soufflant ensuite un air frais dessus. Louise se cambre encore plus. Il redescend vers le sexe, s'attardant longuement sur chaque parcelle de la peau satinée. L'odeur enivrante de musc le rend fou. Son sexe est tendu au paroxysme. Il a mal mais c'est une souffrance

qu'il accepte, elle fait partie des sensations de l'amour. Il arrive au sexe de Louise, un écrin de soie rose. Il pose sa bouche sur le clitoris et dans un murmure, demande :

— Donne moi le rythme…

Louise entreprend alors une danse langoureuse du bassin, d'avant en arrière et la langue d'Hugo frôle le bouton imperceptiblement. Au fur et à mesure, le rythme s'intensifie, il mord le clitoris, embrasse les lèvres, pointe sa langue dans le vagin. Louise ne gémit plus, elle crie. Un cri rauque. Son corps se soulève tellement qu'elle n'a plus que le haut du crâne et les talons posés sur le lit. Hugo l'attrape par la taille, l'enserrant dans un étau et imprime une succion violente à son bouton de plaisir. Elle a fermé les yeux, les rouvre, crie, un cri ininterrompu, sa peau se couvre de sueur, sa tête balance de gauche à droite. Elle a mal, mal car l'orgasme la rend folle. Elle perd la notion du temps, du lieu, elle entre dans une 4ème dimension. L'onde de choc est violente, dure, palpable comme de l'acier en fusion qui court dans ses veines. Elle va jouir comme jamais. Elle tente d'apaiser sa respiration mais la caresse d'Hugo est trop précise, trop contrôlée, trop jouissive. Elle sent son cœur battre dans sa poitrine comme le marteau d'un forgeron. Ses veines charrient des vagues de feu.

Un trou noir, une kyrielle d'explosions sous son crâne, un vertige, l'asphyxie et c'est la puissance du bonheur qui l'inonde entièrement. Elle n'en l'entend pas mais son cri résonne dans la chambre.

Hugo l'a regardée se laisser envahir par la jouissance. Il n'a pas desserré son étreinte, sentant monter en lui le plaisir de Louise, comme si par leurs deux peaux un mélange se faisait. Il a senti son sexe se tendre au moment où l'orgasme était au plus haut point et sa semence a giclé sans qu'il s'en rende compte.

Louise est retombée sur les draps froissés, sa poitrine se soulève avec frénésie. Elle tente de reprendre pied dans la réalité mais cet orgasme l'a menée trop loin. Elle n'ouvre pas les yeux et avec sa main elle attire Hugo sur elle. Elle sent le sexe encore durci et humide contre sa cuisse. Elle tend ses lèvres et ils s'embrassent violemment. Leurs dents se cognent, leurs langues s'emmêlent. Un baiser d'amour.

— Merci. Merci beaucoup, dit-elle sans lâcher sa bouche.

— Tout le plaisir était pour moi.

Louise se dégage doucement et se lève, elle traverse la grande pièce, nue. Elle attrape un peignoir et se tournant vers Hugo, lui demande :

— J'ai faim ! Pas toi ?
— Laisse-moi venir t'aider…
— Non, reste là, c'est toi l'invité non ?

Elle entrouvre les volets et une légère clarté entre dans la chambre, filtrée par les voilages en organdi. Elle sort et Hugo entend une musique s'élever dans la pièce voisine : des vieux tubes de rythm'n'blues des années 70. Marvin Gaye, Aretha Franklin, Quincy Jones… toute la panoplie de Talma Motown. Des bruits parviennent de la cuisine, une odeur de café et de pain grillé flotte dans l'air. Il est fatigué mais c'est une sensation agréable, tant de nouveautés en 24 heures ! Il n'imaginait pas que ce fut possible. Louise revient un quart d'heure plus tard, les bras chargés d'un plateau bien garni.

— Je ne savais pas ce que tu voulais, alors j'ai prévu pour 4 ! dit-elle en posant le plateau sur le lit et en lui tendant une rose où la rosée s'accroche encore aux pétales. Elle vient du jardin, pour te remercier de ce réveil si agréable. Café ? Thé ?

Hugo la regarde tendrement. Il respire le parfum de la fleur et se pousse pour faire une place à ses côtés.

— Bon, on petit déjeune et je t'emmène faire un tour de moto dans le coin. Tu aimes la moto ?
— Heu… oui ! Tu as une moto aussi ? dit-il ave la moue étonnée d'un petit garçon…
— Parcourir les Pyrénées sur une grosse cylindrée, ça te plairait ? Répond-elle avec un regard mystérieux…
— Hum j'adorerais cela !
— Mais avant j'ai besoin de prendre une douche ! réplique-t-elle en finissant sa tasse de thé et en se levant vivement ! Le premier de nous deux qui a terminé le premier a le droit au jacuzzi en revenant, ok ?

Hugo enfile son caleçon, prend des affaires de toilette et se dirige vers la salle de bains de Louise. Elle le pousse vers la porte de la chambre d'amis en riant…

— Non, toi ici et moi là-bas, sinon tu vas m'obliger à faire encore des folies de mon corps… Je te connais maintenant !

Une demi-heure plus tard, ils sont prêts. Louise tend un casque intégral à Hugo, une paire de gants et un blouson de cuir noir plus chaud que celui qu'il porte. Elle a revêtu une combinaison de cuir bleu nuit qui moule ses formes généreuses, et à ce qu'en devine Hugo, elle est nue dessous. Ils descendent vers le garage et Louise sort dans la rue une moto bleu nuit elle aussi. Une Virago 535cc. Hugo en a le souffle coupé :

— Tu peux conduire ça ? Mais c'est énorme !
— Ne t'inquiète pas, j'ai l'habitude !

Elle tourne la clé de contact et le bruit sourd et caractéristique de ce modèle retentit. Elle enfourche la selle, mets son casque, ses gants, des lunettes de soleil et descend la moto du trottoir d'une main experte. Elle lui sourit et lance :

— Allez ! Grimpe et tiens toi à moi. Nous pouvons parler grâce aux écouteurs et au micro dans le casque. Tu vas voir le paysage est magnifique à cette heure là !

Hugo s'installe. Il passe ses mains autour de la taille de Louise, elle les prend et les pose en haut de ses propres cuisse, enclenche un CD dans le lecteur (un son de guitare passe dans les écouteurs, Dire Straits en concert, un morceau de circonstance « Once upon a time in the West »), elle tourne la tête vers lui et lui envoie son plus beau sourire…

— C'est parti !

La moto roule doucement dans les rues mais dès la sortie du village, Louise accélère. Le paysage défile sous leurs yeux. Des champs encore nus en cette période hivernale recouverts d'une fine pellicule blanche de gelée. Pourtant il y a aussi des palmiers, une petite odeur de printemps et dans le fond, les Pyrénées majestueux encore dans l'ombre. Ils roulent ainsi pendant deux heures, prenant des petites routes peu fréquentées, le soleil apparaît sur le sommet des cimes enneigées. Louise commente la « visite », elle maîtrise l'engin comme une habituée et c'est une réelle partie de plaisir pour Hugo. Ils prennent une route en lacets et des plaques de neige sont accrochées sur le vert tendre de l'herbe nouvelle. En haut d'une côte, Hugo voit des maisons, des chalets… Une station de

ski. Tout a l'air endormi. Ils traversent le village, Louise continue tout droit et s'arrête à l'entrée d'un petit chemin de terre. Elle met pied à terre, installe la béquille de la moto et enlève son casque. D'un geste très féminin, elle passe sa main dans ses cheveux. Hugo descend de la moto. Enlève son casque. Elle lui prend la main et l'entraîne sur le chemin. Le soleil commence à chauffer leurs épaules. Le ciel est bleu clair, sans un nuage. Ils marchent une centaine de mètres et derrière un bouquet de sapin, Hugo découvre un panorama splendide sur toute la vallée.

— Alors, elle n'est pas belle ma région ? dit-elle en riant.
— Je crois que je vais m'installer dans le coin, moi ! Répond-il en l'enlaçant.

Leurs regards s'accrochent, un sourire se dessine sur leurs lèvres et ils s'embrassent à perdre haleine.

Louise, haletante, repousse Hugo doucement et reprend le chemin en sens inverse. La moto brille de tous ses chromes dans la lumière du soleil déjà haut dans le ciel. Des grains de poussière volent dans les rayons. Les odeurs sont entêtantes, parfum de résine et de mousse. Elle sent que le désir revient en elle. Elle enjambe la moto, le dos appuyé contre le réservoir. Elle dégrafe lentement le premier bouton pression de la combinaison. Hugo la regarde, attentif. Son sexe se gonfle dans son jeans. Deuxième bouton, la naissance des seins apparaît. Troisième bouton, les seins gonflés se dévoilent. Les aréoles brunes sont tendues et les mamelons dressés. Un frisson parcourt le corps d'Hugo. Il s'approche, tend la main. Attrape un sein, se penche et embrasse le bout, passant sa langue autour du téton, le mordillant. Louise continue à enlever les boutons un par un avec une lenteur toute calculée. Lorsqu'elle arrive au dernier, elle enlève les manches et la combinaison tombe sur ses hanches. Elle avance la main et d'un mouvement fait asseoir Hugo face à elle. Elle passe ses doigts sur le pantalon où il y a une bosse. Caresse prolongée… Elle fait glisser le zip de la fermeture éclair, plonge la main sous le tissu, caresse le membre raidi à travers le caleçon. Ses doigts s'insinuent dans la fente et elle agrippe le sexe. Il est dur, vibrant, chaud. Hugo se cambre vers l'arrière. Elle se baisse, ses cheveux noyant son visage. Elle sort le membre et le prend dans sa bouche. Elle tourne autour du gland, passant sa langue sur la couture de la peau. Le sexe se cabre et grossit encore dans sa bouche. Hugo gémit. Une chaleur se propage dans les reins de Louise mais elle sait bien que le soleil n'est pas le seul, c'est le désir qui

monte en elle. Le silence est total autour d'eux. Juste le piaillement d'un oiseau dans le lointain.

Hugo, d'une main se tient à la flight case arrière et de l'autre appuie sur la tête de Louise, lui enfonçant son sexe au fond de la gorge… Louise continue la succion sur un rythme lent et calculé, elle ne veut pas qu'il jouisse trop vite. Le désir lui tord le ventre. Etant nue sous sa combinaison, elle sait qu'elle n'a qu'un mouvement à faire pour arriver elle aussi à l'orgasme. Elle entame un mouvement d'avant arrière sur la selle, juste un jeu de bassin, sans arrêter de monter et descendre le long du sexe d'Hugo. Elle maîtrise parfaitement cette caresse intime et solitaire. La peau de cuir du vêtement lui caresse le clitoris à chaque mouvement et elle sent le plaisir inonder son bas-ventre. Ses lèvres intimes s'ouvrent comme la corolle d'une fleur attendant d'être essaimée. Hugo a laissé sa main sur la tête de Louise, il suit le mouvement lentement. La caresse qu'elle lui inflige lui arracherait des cris de plaisir mais il tente de se contrôler : il aimerait tellement atteindre l'orgasme en même temps qu'elle ! Louise lèche le dard sur toute sa longueur, le frôle, l'embrasse, prend les boules dans sa main et les presse comme des fruits bien mûrs. Une onde déferlante se répand en elle comme une langue de lave en fusion. L'extase n'est pas loin. Sa masturbation s'intensifie, elle sent la sève couler comme du miel… Sa bouche s'active autour d'Hugo. Elle mord délicatement le gland et fait glisser ses dents le long du sexe. Elle sait que cela rend les hommes fous de plaisir. Hugo se tortille sur la selle, il s'agrippe aux cheveux et une plainte sort de ses lèvres.

— Je vais jouir, dit-il dans un souffle, viens toi aussi.

Louise sait qu'elle le rejoindra à temps pour que leur plaisir soit à l'unisson. Elle se balance plus vite d'avant en arrière. Son clitoris est en feu mais c'est tellement bon. La vague est proche d'atteindre son cerveau. Le corps d'Hugo se cambre, il lui crie « Maintenant ! ». Elle sent grossir le sexe entre ses lèvres, elle l'aspire et la caresse qu'elle lui procure à cet instant lui donne un sursaut. De nouveau le trou noir, les millions d'étoiles, le vertige… la semence d'Hugo qu'elle avale goulûment. Elle lèche à petits coups de langue le sexe encore raide pour ne rien perdre de la sève qui a jailli. Hugo caresse les cheveux, la nuque, le dos. Louise se redresse, l'embrasse sur la joue

— Mon teinturier va se demander si je n'ai pas une maladie à force ! dit-elle en éclatant de rire. J'ai adoré cela ! Et toi ?

— Je n'en reviens pas encore… répond-il en riant aussi.
— Tu sais que tu apprends vite ?
— Je n'ai aucun mérite, tu es une experte pour ce genre de leçon !

Elle saute en bas de la moto. Il remonte la fermeture de son jeans. Elle reboutonne la combinaison, remonte en selle. Branche l'interphone des casques, glisse un CD et la voix de Jimmy Sommerville retentit. Elle démarre doucement et Hugo se serre contre son dos. Elle garde une main sur l'accélérateur et mettant son autre main dans son dos, elle flatte le membre redevenu à sa taille normale. Ils refont le chemin inverse, le soleil darde ses rayons au dessus de leurs têtes, faisant ressortir tous les détails des paysages alentours.

Lorsqu'ils reviennent dans le petit village, la vie a repris son cours. Le soleil est déjà haut dans le ciel. Louise est exténuée, par cette nuit et cette matinée d'amour. Hugo n'est pas mieux. Ils rangent la moto et entrent dans l'appartement.

— Comme tu as été le plus rapide à la douche ce matin, tu as gagné une séance de jacuzzi, tu veux ? demande-t-elle
— Je n'ai jamais essayé, avec plaisir…

Ils se dirigent vers la salle de bains, Louise remplit le jacuzzi, versant des huiles essentielles dans l'eau. Elle met sur le mode bouillonnement. Hugo se déshabille et entre dans l'immense baignoire ronde.

— Tu ne viens pas ?
— Non. Profites-en, délasse-toi, prend tout ton temps ! Je vais nous préparer à manger… Je viendrai inspecter dans les coins ! Frotte bien partout, hein ? dit-elle en riant.

Elle entre dans la chambre, défait sa combinaison de cuir, s'habille d'un string, d'un jeans délavé et d'un débardeur américain qui met en valeur ses seins. Elle revient dans le salon, pose un CD de Ravel (Le boléro) sur la platine, ramasse les plateaux de la veille, met tout dans le lave-vaisselle, va refaire le lit, aère toutes les pièces. Elle prépare un plateau de crudités, des toasts de foie gras, mets dans le frigo une bouteille de Monbazillac qui, paraît-il, a des vertus aphrodisiaques, des fromages de la région et divers petits pains.
Au bout d'un moment elle rejoint la salle de bains, entre à pas de loup. Hugo est allongé, les yeux fermés, le corps ondulant dans l'eau. La pièce

commence à se remplir de buée. Elle noue ses cheveux sur sa nuque, se dévêt. Hugo n'a pas bougé. Les remous l'empêchent d'entendre Louise. Elle monte les trois marches de la baignoire et entre dans l'eau à son tour, à l'autre extrémité de la baignoire, faisant bien attention de ne pas toucher le corps d'Hugo. Les huiles essentielles diffusent un parfum de vanille légèrement capiteux. Louise les fait préparer dans un institut spécialisé et à sa demande ils ont ajouté un soupçon de « Must » de Cartier.

Elle avance vers Hugo, frôle ses jambes. Il ouvre les yeux, lui sourit, complètement détendu. Louise se coule contre lui, l'eau lui recouvre les épaules mais ses seins flottent à la surface. Hugo la prend entre ses cuisses, elle est allongée contre son ventre et elle sent le sexe contre ses fesses. Il l'entoure de ses jambes, profitant de cette position pour lui caresser doucement les seins. Louise n'a pas envie de faire l'amour pour le moment, elle a juste besoin de se relaxer, de se sentir détendue, en confiance. Elle pose ses mains sur celles d'Hugo pour interrompre son geste.
Profite de l'instant… Nous sommes tous les deux fatigués… Laisse nous le temps de farnienter un peu mon ange, lui dit-elle d'une voix somnolente.
Je ne pourrai pas résister longtemps à la tentation si nous restons dans cette position, je te préviens ! J'ai envie de toi, moi !

Louise se dégage doucement et se laisse glisser à côté de lui. Leurs jambes se touchent au rythme des remous légers. La pièce est emplie de buée, les miroirs sont invisibles maintenant. Le parfum de l'eau dégage quelque chose de très sensuel. L'eau n'est pas trop chaude, 25°C, on se croirait dans une mer tropicale. Les seins de Louise flottent à la surface de l'eau et Hugo ne peut s'empêcher de sentir le désir monter en lui.

Les yeux fermés, savourant l'instant, ils restent ainsi de longues minutes, silencieux. Il pense que Louise s'est endormie, tant sa respiration est calme et posée. Soudain il sent une main s'emparer de son sexe, le soupeser, en suivre le contour, envelopper les boules qui flottent au-dessous. La main remonte le long de son ventre, caressant très lentement la peau. Les jambes de Louise s'enroulent autour des siennes. La main remonte sur le torse, s'arrêtant sur les mamelons pour les titiller. Louise est maintenant sur le ventre, entre ses jambes à lui. Elle se couche sur lui. Hugo lui caresse le visage, les cheveux, le dos musclé, descendant le long de la colonne vertébrale et entourant chaque fesse ferme. Il la fait

remonter jusqu'à ce que leurs visages se touchent. Il trouve sa bouche. Les lèvres sont chaudes, humides, offertes et il les mordille comme s'il croquait dans un fruit trop mûr. Sans interrompre leur baiser, Louise étend le bras vers un boîtier installé sur le bord de la baignoire, elle appuie sur deux boutons, les remous cessent et la température de l'eau monte de quelques degrés. La pièce est baignée d'une lumière tamisée par la vapeur, sensation de hammam, odeurs orientales, douceur de l'eau sur la peau.

Le sexe d'Hugo gonfle imperceptiblement dès qu'il frôle le corps de Louise. Il sent, sans le voir, que son sexe est ouvert, il insinue une main entre leurs deux corps, se faufile dans une caresse lente vers la fente de Louise. Il masse le bouton de plaisir et elle exhale un soupir. Elle se penche et attrape un préservatif sur une étagère à côté du bassin. Elle s'écarte pendant qu'il fait glisser le latex. Il prend son sexe, et sans lâcher sa bouche, la pénètre profondément. Louise sursaute mais elle lui sourit, enroule sa langue autour de la sienne. Hugo commence un mouvement de métronome, lent puis violent qui arrache des gémissements voluptueux à la jeune femme. Il a passé ses bras par-dessus la baignoire pour mieux prendre appui et elle s'accroche à ses avant-bras, entrant ses ongles dans sa peau. Le mouvement qu'il imprime et l'eau qui est entrée au plus profond de Louise donne l'impression à Hugo qu'il est dans un fourreau chaud qui enserre son propre sexe dans une caresse torride et brûlante. Leurs bouches ne se quittent pas et leurs respirations sont à l'unisson. Louise se cambre vers l'arrière et il peut sentir le clitoris gonflé, frotter contre son pubis. Il active le rythme, donnant des coups violents qui font pénétrer son sexe aspiré jusqu'à la garde dans le vagin. Leurs pouls s'accélèrent. Elle aimerait être écartelée par le sexe raidi d'Hugo. Elle sent la montée du plaisir comme s'il était palpable. Des traits de feu rongent ses reins, son ventre, comme de l'acier fondu coulant à l'intérieur. L'eau a envahi tous ses orifices, elle se sent prise dans un piège dont elle ne voudrait jamais sortir.

— Plus fort ! Gémit-elle en arquant son corps vers l'arrière.

Hugo donne des coups de reins violents, rapides. Il perçoit le fond du vagin à chaque mouvement. Le plaisir monte en lui comme une décharge électrique. Sa vue se brouille, son cerveau n'obéit plus à aucune logique, il ne pense qu'à la jouissance qu'il va lui donner, à l'abandon qu'il va ressentir lorsque l'orgasme arrivera. Il bande tous ses muscles et la martèle de plus belle. Louise dit d'une voix rauque qu'elle va jouir. Il sent

monter la sève dans son sexe : l'explosion a lieu alors que Louise s'abat au même moment sur son torse dans un cri ressemblant à celui d'un félin en rut. Ils restent ainsi l'un dans l'autre, quelques minutes. L'orgasme a été fulgurant mais le sexe d'Hugo est encore raide et il aimerait ressentir une jouissance identique à l'instant même.

Il soulève Louise par la taille, la retourne et lui enfonce son sexe d'un coup, dans l'anus légèrement ouvert. Elle crie mais le plaisir de sentir ce membre au plus intime d'elle la fait se tendre. Elle offre ses fesses, se tenant aux rebords du jacuzzi pour qu'Hugo puisse la pénétrer encore plus profondément. Le mouvement qu'il fait la met au supplice, elle sent que le deuxième orgasme arrivera bientôt. Il a agrippé ses épaules et défonce le trou de plus en plus fort. Elle sent le sexe entrer et sortir comme un serpent venimeux. Elle voudrait que cela ne cesse jamais. La violence et la brutalité du geste la ravissent, elle se moque des principes et des tabous, elle aime cette caresse qui lui procure un plaisir intense. Hugo est au bord de l'orgasme en un instant et sentant que Louise a envie de faire durer le plaisir, il prend un rythme plus lent, faisant ressortir son sexe complètement et le replongeant, aspiré par le flux de l'eau comme une ventouse. Le latex du préservatif l'emprisonne, lui permettant de ressentir tous les mouvements d'une manière encore plus détaillée. Louise se mord le dos de la main, elle rugit de plaisir et tend ses fesses encore plus vers lui. Il peut voir les muscles de son dos tendus comme des cordes de pianos. Il prend un sein dans sa paume et le tord violemment. Elle gémit de plus belle et dans un cri lui lance :

— Oh ! Je jouis !

Hugo s'enfonce au fond du ventre, sentant ses boules cogner contre le vagin. Il plie les genoux, et force Louise à s'asseoir sur lui. Cette position leur permet d'atteindre un orgasme violent, profond, délirant, qui les laisse sans souffle. Louise se retourne, enlève le capuchon de latex, attrape le sexe et suce goulûment la sève qui s'en est échappée. Hugo se sent comme aspiré et cela provoque un dernier sursaut de plaisir. Leurs bouches se trouvent, leurs dents s'entrechoquent sous la violence du baiser.

Louise prend une éponge naturelle, verse un savon liquide (Habit Rouge de Guerlain) et le passe sur tout le corps d'Hugo. Ce parfum la rend folle… Elle lui tend l'éponge et il la lave, s'attardant aux endroits les plus intimes pour une caresse plus appuyée. Elle sent le désir revenir au galop.

Il ne faudrait pas grand-chose pour qu'un troisième orgasme la terrasse. Elle serre la main d'Hugo dès qu'il passe sur son clitoris, il lâche l'éponge et la branle sans retenue. Elle garde les yeux ouverts, le regard plongé dans le sien. Il tourne autour du bouton, s'attarde plus longuement. Cette valse tournoyante qui lui fait monter les larmes aux yeux. Elle s'agrippe à lui comme une noyée. Le trou noir, le vertige, le sang qui bat dans ses tempes, l'explosion d'étoiles. L'orgasme la laisse pantelante, il a été si soudain qu'elle n'a même pas crier. Hugo lui sourit :

— En pleine forme la demoiselle ! J'adore quand tu es comme cela…
— Je suis comblée c'est vrai. Et toi ? Bien ?
— Je ne pourrais pas être mieux. Tu m'as appris des choses que j'ignorais jusque là. Avec toi, j'ai mis de côté tous les tabous que m'ont inculqués mes parents. J'ai l'impression de renaître. Dommage que cela ne puisse pas avoir lieu tous les jours, dit-il en faisant la moue. Mon train part dans trois heures…
— On va se revoir très bientôt, je sens que je suis accro. Ce n'étaient que les « amuse-gueule » !
— Embrasse-moi.

Leur baiser est celui des amants heureux et complices.

Louise raccompagne Hugo au train. Il la serre dans ses bras, attendant le dernier instant pour monter dans le wagon. Le train s'éloigne du quai. Louise a une furieuse impression de manque, comme un vide qui se creuse dans son cœur. En rentrant chez elle, elle branche l'ordinateur. L'appartement sent l'amour… Elle a les larmes aux yeux.

En arrivant chez lui, dans le Nord de la France, sous un ciel nuageux, il trouve sur son ordinateur ce message : « Je t'aime. Ne m'oublie pas. Tu me manques. Tu reviens demain ?... »

LUI ET LE RÊVE

Au beau milieu d'un champ de blés mûrs, enfouis, presque cachés, il prend sa bouche, comme s'il léchait une cuillère de miel. Mordillant chaque lèvre, aspirant sa langue. Elle trouve à son baiser un goût sucré. Elle frissonne. Des gouttes de sueur perlent pourtant entre ses seins nus, roulent sur son ventre. Se dégageant de ses lèvres, elle se plaque contre son dos. Il sent la pointe de ses seins contre ses omoplates, son ventre qui vibre contre ses fesses. Une main caresse sa hanche. Elle murmure, dans sa nuque, des mots dans une langue qu'il ne connaît pas. Il se laisse bercer par la musique. La main descend le long de sa cuisse, englobe une fesse. Un doigt file entre sa raie, dévale le long, passe sur ses testicules. Il entrouvre les cuisses pour mieux permettre la caresse. Son sexe déjà durcit, se cambre. La main remonte le long de ce membre raide, l'effleurant à peine, puis repart vers l'arrière. Un doigt posé sur sa rosette, en fait le tour comme pour mieux en apprécier la forme. Mouvement circulaire. Jeu du doigt. Il reste, tâtonne, disparaît, revient, palpe l'entrée de ce trou qu'il aime qu'on force. Il voudrait qu'elle entre en lui, qu'elle s'y blottisse, qu'elle s'y réfugie. Elle joue. Guerre des nerfs. Il prend sa main, la remet à l'entrée, appuie. Elle se dégage encore. « Patiente encore un peu. » dit-elle à la nuque. Docile, il pose sa main sur son sexe droit et fier, se caresse doucement. Le doigt regagne l'antre secret. Le jeu reprend. Sa main, sur son sexe se fait plus rapide. Le doigt a fini sa course. Il entre doucement. Première phalange. C'est à peine s'il le sent. Deuxième phalange. L'orifice s'ouvre. Un deuxième doigt rejoint le premier. Il pose sa main sur son ventre, tout à l'écoute de la sensation nouvelle. Les doigts entrent et sortent. Trois maintenant. Il cambre ses fesses pour mieux faciliter la caresse. Il laisse venir la vague sourdre en lui, grondant dans ses entrailles. Les trois doigts vont et viennent, laissant une douce trace. Cœur qui palpite. Frissons. Quatrième doigt. Il sursaute puis se fait à l'idée. Il aime. Le dernier doigt entre à son tour. Elle pousse vers l'intérieur et joue un moment, ses doigts courant sur les parois comme des papillons apeurés dans la lumière. Il gémit. Elle enlève sa main, l'enduit de crème qu'elle a pris dans son sac. Entre à nouveau dans cet espace secret. Elle s'arrête quand les phalanges sont prêtes à passer,

imprime un mouvement rotatif à son poignet. Il gémit plus fort. Alors elle n'hésite plus. Elle appuie et la main disparaît à l'intérieur. Il se met à trembler. De son autre main, elle caresse le sexe raidi. D'une main elle entre et sort, de l'autre elle monte et descend. Au même rythme. Elle sent son propre corps répondre aux mouvements qu'elle donne au sien. Elle ondule d'avant en arrière, clito en érection, suc intime coulant. Elle ne veut pas qu'il s'occupe d'elle. Elle aime ce plaisir qu'elle lui offre, qu'elle s'offre. Jouissance finale. Deux cris montent dans le bleu du ciel. Frémissement des blés mûrs.

RÉVEIL

Dans mon dos ses ongles frôlent
Dans mon dos ses paumes douces
Dans mon dos son souffle passe
Dans mon dos ses lèvres posées

A mon oreille sa voix murmure
A mon oreille sa langue agile
A mon oreille ses dents mordillent
A mon oreille ses mots émouvants

Sur mes seins ses doigts dessinent
Sur mes seins son nez se niche
Sur mes seins ses morsures
Sur mes seins ses baisers

Au profond de moi sa main tâtonne
Au profond de moi sa langue danse
Au profond de moi son sexe se love
Au profond de moi mon émoi

SEX RAVE

19 heures. Elle est en retard. Comme toujours. Encore un défaut, dirait Yannis. Elle ne peut pas arriver à l'heure quelque part, quel que soit le rendez-vous ! D'un autre côté, cela a aussi son charme, elle a l'impression de se faire désirer encore plus. Mais aujourd'hui, elle devrait être à l'heure, elle a tant envie de participer à cette soirée. Sa première. Elle est effrayée pourtant. Que penser de ce qui peut arriver ? Que va-t-il se passer au juste ? Elle fait confiance à Martin, Lukas et Ludovic, qui eux n'en sont pas à leur première, cela ne l'empêche pas d'avoir un serrement au cœur en pensant à ce qu'elle vivra ce soir. Une Sex Rave. Elle ne savait même pas que cela existait. Elle connaissait les Rave Party mais là c'est tout de même différent. Un rassemblement « sauvage » juste pour le sexe…

Elle étale délicatement le rouge du bâton sur ses lèvres, elle redessine le contour avec un crayon plus sombre. Remet du spray dans sa chevelure noire. Ombre de blush sur les pommettes. Elle se regarde dans le miroir. L'image qu'elle y voit lui plaît. Une jeune femme vêtue d'une jupe en cuir noir très courte, un bustier à lacets en cuir, pas de dessous, des bas, des chaussures à talons aiguilles. Une vamp, limite aguicheuse. Elle prend son long manteau de cuir, pas de sac, glisse le portable dans une poche, des préservatifs dans une autre, un peu de monnaie. Elle est prête. Elle ferme la porte, laisse la clé sous le tapis du palier pour Yannis qui rentrera tard. Métro. Porte de Charenton. Les garçons l'attendent dans la voiture de Martin. Ils émettent un sifflement admiratif en la regardant avancer. Elle leur sourit, attendrie. Ils l'ont plus souvent vue vêtue d'un jeans et d'un pull sans forme, c'est vrai ! L'autoroute de l'Est. La soirée est prévue pour 22 heures, dans une bourgade de Champagne, pas loin de Reims. Les garçons l'ont prévenue qu'il y aurait quelques kilomètres à faire à pied. Elle aurait dû prévoir une paire de chaussures plus confortables ! Tant pis. Elle verra bien. Dans la voiture, la musique jazzy retentit. Sensuelle à souhait. Comme pour mieux se mettre dans l'ambiance. Les garçons parlent peu. Lukas a posé sa main sur sa cuisse, écartant le pan du manteau. Elle lui sourit. Entre eux, c'est toujours ainsi, depuis qu'ils se connaissent ils se cherchent sans jamais se trouver. Un jeu. Tous ont l'air

concentré, pensant au déroulement de cette soirée, jamais de préméditation, jamais de choses construites. Comme toutes les rave, on sait comment cela commence, jamais comment cela se termine. L'inconnu. Avec des inconnus. Elle adore !

Sortie 26. Petites routes. Des champs, qui sous la clarté de la lune, miroitent. Des vignes partout. Nogent-l'Abbesse, point de chute. Ils garent la voiture sur la place de l'église. Déjà quelques personnes attendent. De loin, on dirait qu'il s'agit d'un rassemblement de notables. Tous les âges. Tous les sexes. Pas d'extravagance. De l'élégance dans l'habillement. On devine les femmes légèrement vêtues sous les manteaux et les capes. Une femme d'une quarantaine d'années s'approche d'elle, soulève le pan du manteau de cuir. Sourit à la vue de la courte jupe, passe une main entre ses cuisses et sourit de plus belle. Elle ne sait plus où se mettre. Le rouge aux joues, elle rejoint les garçons. Lukas lui murmure à l'oreille « Celle-là reviendra te voir, tu peux en être sûre ! ». Elle hoche la tête, sceptique et amusée en même temps. Elle comprend mieux pourquoi les garçons ont tant insisté pour qu'elle vienne avec eux ! Le petit groupe se met en route. Chemins de terre qui sillonnent la campagne. L'homme de tête a une lanterne. Elle se tord les pieds dans les ornières. Alors elle se baisse, enlève ses chaussures, roule ses bas et marche pieds nus. Le sol est encore chaud du soleil de la journée. Au bout d'un champ, derrière une futaie plus dense, elle voit des lumières. Le décor est planté. Des tentes, de la musique, des multitudes de matelas posés à même le sol. Des hommes et des femmes déambulent, souvent nus, se frôlant, se touchant, caressant un cul, un sein, un dos, volant un baiser. Une femme allongée, les jambes tendues vers le ciel, la robe remontée au-dessus du ventre, reçoit les ardeurs d'un homme qui n'a gardé que sa chemise et sa veste de smoking. L'image est surréaliste. Plus elle avance dans le décor, plus elle voit des scènes secrètes, sensuelles. Deux hommes ont l'air fondus l'un dans l'autre pendant qu'un troisième les observe, à genoux, se branlant avec force. Une femme sans âge, dont elle ne voit que le rouge sang des ongles peints, lèche à petits coups de langue presque discrets, une jeune fille épilée, dont la dégaine fait penser qu'elle est plus punk que classique.

Pour l'instant, elle n'ose pas lâcher la main de Lukas. Ils font le tour des tentes. La première est celle des médecins. Un homme et une femme qui éduquent… Sida, MST. Des images, des prospectus. Certains hommes et femmes sont là pour prendre des renseignements. La deuxième tente vente les mérites de préservatifs de couleurs, certains même lumines-

cents ! Véritable caverne d'Ali Baba, il y a des accessoires, des lubrifiants de toutes sortes, des vidéos qu'on peut se passer sur les écrans disséminés partout autour, des poupées gonflables, des jouets plus pervers, menottes, fouets, cages, ceintures de chasteté, bref, la panoplie complète du parfait petit baiseur ! Elle regarde tous ces objets et éclate d'un rire confus. Le garçon qui tient le stand l'informe que les préservatifs jaunes sont meilleurs que les rouges, plus lubrifiés, plus nervurés, ils ont une pellicule qui permet de mieux ressentir les sensations et prolongent l'érection. Elle rit plus fort. Elle avait déjà vu dans les rave party classiques, vanter le mérite de telle ou telle pilule, mais là ! Charmant endroit ! Lukas l'entraîne vers la dernière tente qui sert de bar. Ici tous les cocktails sont proposés. Même un champagne millésimé d'un producteur local qui se trouve là avec sa femme ! Tout le monde boit, parle, rit, chuchote, caresse, explore, fouille sans honte aucune. Le lupanar parfait ! La Tour de Babel du sexe ! Elle est à la fois émerveillée et paniquée que tout le monde puisse la toucher à loisir. Comment se dérober devant ces mains, ces bouches, ces corps qui l'excitent ? Lukas est entrepris par une femme mûre, à la peau un peu fanée. Il se laisse déshabiller, entraîner dans un coin plus sombre, elle le voit tomber sur un matelas et subir le jeu de langue de la femme sur son sexe. Elle est seule maintenant. Il y a longtemps que Martin et Ludovic sont en de charmantes compagnies.

Un homme, la cinquantaine au corps musclé l'approche, lui proposant une coupe de champagne. Elle accepte, se demandant s'il n'y a pas, tout de même, une drogue quelconque à l'intérieur. Elle boit. Frais, goûteux. De très bonne qualité. Elle termine sa coupe, il lui en tend une autre. Les bulles lui enlèvent toute inhibition. Elle le laisse délacer son bustier. Il a les gestes lents, effleurant sa peau et ses mamelons tendus par le désir. Il pose un baiser dans son cou, humant les cheveux, le parfum, jouant avec sa langue sur le lobe de son oreille, le mordillant à la rendre folle. Elle sent son sexe s'ouvrir, sa respiration s'accélère. Des images d'orgies romaines passent devant ses yeux qui malgré elle la font sourire. Elle prend la main de son partenaire et l'emmène vers un matelas proche, à côté de deux hommes qui se sodomisent avec une passion et une ferveur presque religieuse à entendre leurs gémissements. Ils s'allongent, il termine de lui enlever son bustier, une main a glissé sous sa jupe, il furète d'un doigt à l'entrée de son sexe, exacerbant ses sens. Elle feule et prend d'assaut la fermeture éclair du pantalon de soirée. Elle sort un sexe d'une bonne taille, musclé, raidi, au gland violacé. Elle s'agenouille et le prend dans sa bouche. Au début, elle goûte. Lentement, doucement. De sa langue elle passe sur le gland, descend le long de la hampe dressée, tourne

autour des couilles rebondies et pleines, remontent en appuyant son geste d'une manière plus ferme. Puis elle l'avale vraiment, sa tête descendant et montant le long de cette queue inconnue qu'elle commence vraiment à déguster. La main de cet homme fouille en elle sans retenue. Il glisse un, puis plusieurs doigts, il va au fond de son ventre, elle mouille de plus en plus, se sentant couler le long de ses cuisses. Elle sent soudain une autre main, moins rugueuse, aux ongles longs, qui caresse ses fesses. Elle relève la tête et voit la femme qui l'a touchée devant l'église. Cette main se faufile le long de sa raie, écarte les deux globes, vient prendre un peu de sève au bord de son sexe et remonte. Un doigt effilé entre en elle, joue avec les doigts de l'homme à travers la fine paroi et ressort. Ce sont deux doigts qui fouillent son cul maintenant. Elle ne peut s'empêcher de gémir. Elle a repris la queue, une main lui saisit les cheveux et vient chercher sa bouche, sa langue. Cette femme. Audacieuse. Bandante. Elle s'abandonne. Le plaisir est trop intense.

Elle ne sait plus qui est en elle. Elle ? Lui ? Un ou une autre ? Tous ses orifices sont occupés par mille doigts, mille accessoires, mille bouches. Elle a fermé les yeux depuis longtemps, n'écoutant que son corps, guettant les sursauts de plaisir qui viennent labourer ses reins et son ventre. Un coup cinglant tombe sur le bas de son dos. Elle crie. Aussitôt une bouche fraîche pose un baiser, lèche et atténue la douleur. Autre coup. Autre apaisement. Son corps n'est que fusion, fission. Un magma de plaisir, de violence et de douceur. Dans un moment de lucidité, elle se demande si tous les participants ne sont pas autour d'elle, la regardant, offerte et écartelée comme une poupée de chiffon qu'on se passe de mains en mains. Elle a honte mais la sensation s'en va aussi vite que venue. Elle aime. Elle aime les vagues qui montent en elle. Elle aime les lueurs qui inondent son crâne. Elle aime ce jeu. Elle en veut encore. Elle veut pousser son cri au milieu de la nuit, là, dans ce champ entouré de vignes.

Lukas en a terminé avec sa partenaire. Il est loin d'être assouvi. Ce n'était que le préambule à plus de plaisirs. Il parcourt le terrain des yeux et voit un attroupement autour d'un matelas. Il s'avance. Elle est là. Offerte, donnée en pâture à tous ces inconnus, proche de l'orgasme, consentante. Il s'agenouille auprès d'elle, pose une main sur son visage, contourne ses lèvres d'un doigt tendre et doux. Elle ouvre les yeux, le voit, sourit, béate. Il repousse tout le monde d'un geste. Les autres comprennent, prennent d'autres corps, la mêlée s'écarte. Ils ne sont plus qu'elle et lui. Il s'allonge sur elle, passe sa langue sur un sein, sur l'autre, s'attardant sur les

mamelons dressés et durs. Il pousse son sexe en elle avec toute la délicatesse dont il est capable. Il veut que cet instant ne soit que pour eux deux. Elle accroche ses bras autour de sa nuque et les yeux dans les yeux, ils jouissent. L'homme qui n'est pas parti, les regarde. Il approche de ses lèvres une coupe de champagne et elle boit, le liquide ambré apaisant son corps.

Alors que le jour se lève à peine, les corps sont encore enchevêtrés, mélange opaque et dense. Si l'on regarde bien, on distingue un cul de femme, une queue d'homme, un sexe de femme ouvert par des mains de femmes et d'hommes. Tous s'enfilent, se baisent, se distordent, se cambrent. Dans la nuit montent les gémissements, les cris, les feulements, la rage aussi. Lukas s'est endormi dans ses bras. Elle l'embrasse sur les lèvres. Elle a une pensée pour Yannis qui n'a pas voulu participer à ces agapes. Elle lui en sait gré. Il n'aurait pas aimé la voir, elle sa femme, se faire prendre par tout ce monde. Elle a adoré. Elle voudrait que la nuit ne s'arrête jamais. Café. Croissants. Yeux hagards. Chevelures désordonnées. Vêtements épars que chacun cherche. Sur le chemin de terre qui rejoint l'église, il n'y a plus rien de la bande fière et alerte, de ces notables d'un soir. Dans la voiture, il n'y a que silence. Porte de Charenton. Métro. Elle remonte les escaliers. Ouvre la porte avec la clé qu'a laissée Yannis. Referme sans bruit. Prend une douche. S'allonge à ses côtés. Se serre contre lui. Elle ne le caressera pas, le laissant dormir. Son homme.

Table des Matières

Maryan Novel par elle-même…	p. 7
Au petit matin	p. 9
Elle et un rêve	p. 15
Comme un avion sans elle	p. 16
Baisé	p. 24
L'inconnue du bus 69	p. 31
Cette nuit	p. 36
Comme un rêve	p. 42
Comment oublier	p. 46
Les flèches de Cupidon	p. 50
Fantasme aérien	p. 57
Féminité	p. 60
Georgia in my mind	p. 65
Jeux de mains	p. 69
Jolie nuit pour mourir	p. 74
Kalazaza Koinci	p. 79
La leçon	p. 88

One night lovers	p. 94
Normandie	p. 103
A la nuit tombée	p. 110
Ombre chinoise	p. 115
Piano, Moderato	p. 120
Rite immuable	p. 125
Sensualité orientale	p. 131
Toi	p. 140
Tout blanc	p. 141
Virtuel	p. 150
Leçon de séduction	p. 156
Lui et le rêve	p. 181
Réveil	p. 183
Sex Rave	p. 184